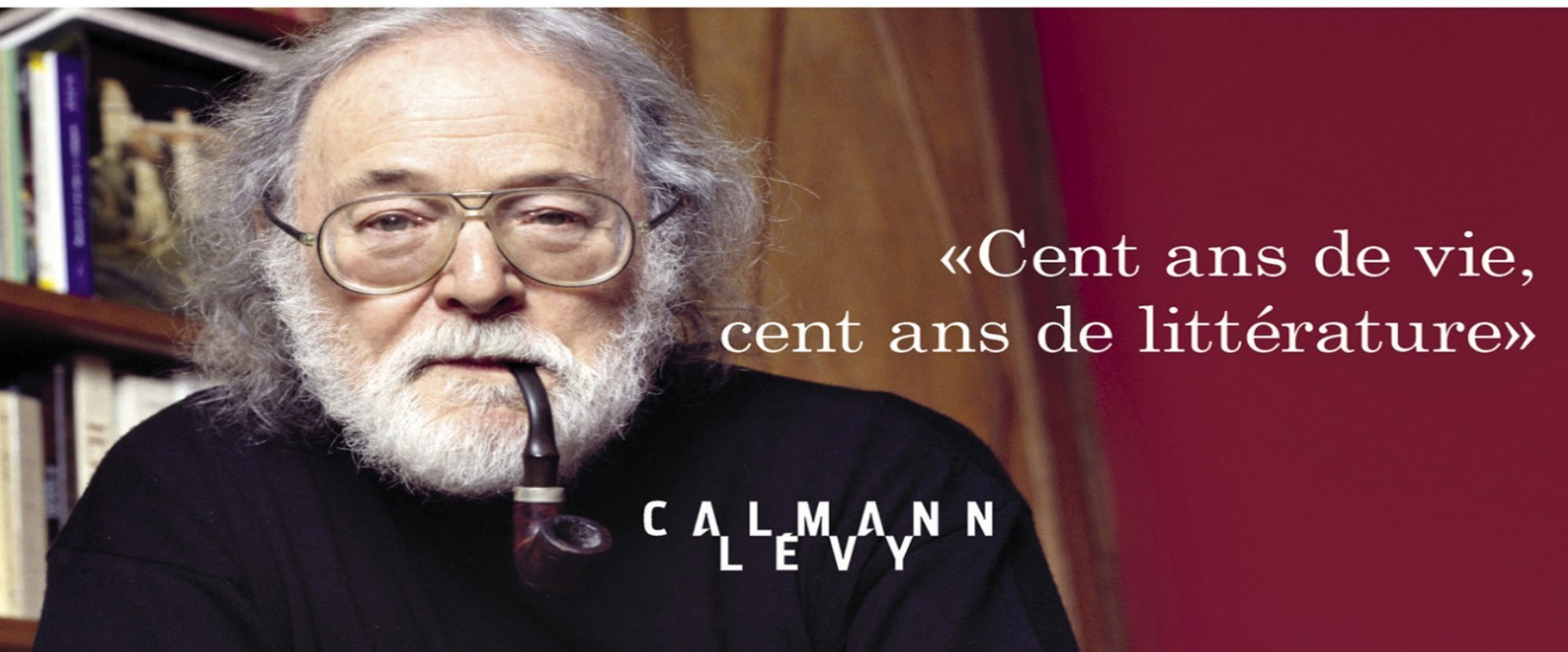


Michel Peyramaure

Inventaire

avant fermeture



«Cent ans de vie,
cent ans de littérature»

CALMANN
LEVY

Michel Peyramaure

**Inventaire
avant fermeture**

Vivre en province

**CALMANN
LÉVY**

Au professeur Jean-Paul Escande

OceanofPDF.com

*Passe encor de bâtir ; mais planter à
cet âge !*

La Fontaine

*Ma façon un peu particulière d'exercer
mon métier est, au lieu de l'argent ou de la
gloire, de chercher mon plaisir.*

Jean Giono

*J'ai croqué, au hasard de la plume, des
visages qui surgissaient de ma mémoire, en
notant des « impressions » qui sur elle ne
s'étaient pas délavées, des dialogues
capturés jadis et naguère, des idées
miennes sur les personnages qui ont
traversé la scène, au cours de la comédie
de ma vie et sur moi-même, principal
acteur de celle-ci.*

Jean Cau, Croquis de mémoire

*Écrire, c'est se consumer, c'est brûler
vif, mais c'est aussi renaître de ses cendres.*

Blaise Cendrars, *L'Homme foudroyé*

Avant-propos

Mardi 23 avril, année 20...

Ce n'est pas une idée soudaine, comme prise au vol, qui m'a décidé à me consacrer à la rédaction de cet ouvrage, mais une promesse intime longtemps mûrie, et toujours présente en cette fin de vie, d'évoquer des événements anciens ou plus récents de mon existence, et les réflexions qu'ils m'inspirent. J'ai choisi la forme d'une éphéméride, suite de réflexions au jour le jour, à propos du passé et du présent, sur l'amour et l'amitié, afin de donner à ces pages plus de vivacité.

J'ai entrepris dans cet Inventaire de relater l'existence d'un « homme de lettres » qui, refusant de « monter à Paris », est resté fidèle à sa province, un choix de plus en plus fréquent dans le monde du livre. Nombreux sont les écrivains qui travaillent fenêtres ouvertes sur la nature, sans rompre avec la capitale, ce qui serait suicidaire.

Cette éphéméride n'est pas soumise à une chronologie stricte, elle se présente par chapitres, sans aucune cohésion entre eux. J'ai conscience de m'être engagé sur un chemin truffé de mines du fait d'une mémoire souvent défaillante, mais avec une certitude immuable : si, en vue du centenaire, j'arrive au terme du marathon, je déposerai mon bagage et me laisserai vivre, satisfait de n'avoir pas trahi mes ambitions.

AVRIL

OceanofPDF.com

Mardi 23 avril
Quand sonnent les cloches...

Ce matin, dans une de ces somnolences fertiles aux méditations précédant mon lever, un souvenir lié au temps de Pâques a resurgi.

Il y a environ vingt ans, alors que je venais de subir une opération, j'ai reçu à la clinique la visite du prêtre François V., avec lequel il me plaisait, au *Café de Paris*, d'engager des controverses autour d'un café ou d'une bière. Moi athée de tradition familiale et lui fidèle à sa mission, nous donnions à nos échanges une courtoisie parfois teintée d'humour.

François m'embrassa, s'assit à mon chevet, m'offrit une orange et, pour plaisanter, me présenta le programme des messes à la chapelle de la clinique.

— Nos cloches, ajouta-t-il, sont revenues de Rome. Je veux que dès ce soir, elles carillonnent *pour toi* dans toutes les églises de la ville. Je souhaite qu'elles t'émeuvent et te fassent pour quelques heures oublier ta souffrance et ta solitude.

Avant même que j'eusse pu lui témoigner ma satisfaction par des propos de convenance, il avait disparu vers d'autres lits, poursuivant sa mission compassionnelle. J'ignore si ce sont les carillons ou les remèdes qui ont favorisé la fin de ma convalescence, mais elle fut brève...

Au cours des repas entre amis, je prends souvent un plaisir pervers à engager la conversation non sur les thèmes des voyages, des voitures ou des impôts – des sujets auxquels je témoigne peu ou pas d'intérêt – mais sur la religion. À mon grand regret, je trouve peu de réactions de leur part comme si j'affrontais des momies. À l'appui de mon modeste

arsenal philosophique et scientifique, je tente de leur démontrer que leur foi n'est que du vent ou une collection d'anciens jouets de Noël dont on refuse de se débarrasser. Réactions : minces sourires, haussements d'épaules, échanges de regards contrits, et la formule passe-partout : une fidélité de marbre pour des croyances familiales inamovibles ! Devant cette inanité, renonçant à évoquer Darwin et Einstein – qu'à vrai dire je n'ai pas lus ! –, je lève ma coupe de champagne en m'excusant d'avoir poussé trop loin l'impertinence de mes convictions.

OceanofPDF.com

Vendredi 26 avril
Journaliste toujours !

Convalescent et de retour à domicile, j'ai passé quelques heures à relire les notes prises sur mon carnet durant mon séjour obligé, me réservant, après la sieste, de poursuivre l'intrigue d'un roman en cours. J'ai retrouvé avec joie mes facultés mentales intactes, en dépit des séquelles succédant à mes épreuves.

Une heureuse surprise m'attendait ce matin, sous forme d'une lettre de *La Montagne*, le quotidien où j'ai vécu l'essentiel de ma carrière de journaliste. Le rédacteur en chef me proposait de rédiger quelques pages destinées à célébrer le centenaire du quotidien et d'évoquer l'un des événements les plus marquants de la vie locale : les inondations de la Corrèze, en octobre 1960, dont j'avais été le témoin actif. Ce minitsunami avait fait de certains quartiers une cité lacustre où l'on se déplaçait, non comme à Venise sur des gondoles, mais à bord des barques de pêcheurs à la ligne ou de canoës des vacances. J'ai entrepris d'emblée cette tâche facilitée par les photos d'époque émergeant des archives de presse et par mes souvenirs encore vifs.

En termes de métier, j'ai « pissé ma copie » avec la satisfaction de retrouver sans peine le style du journaliste. Le choc émotionnel ressenti par la population avait été d'autant plus brutal que notre région est exempte des calamités affectant d'autres lieux. Les vents atlantiques s'essoufflent à nos portes, les pluies sont discrètes, les neiges rarissimes et les canicules ne font que nous priver des cèpes.

Dans nos jardins, le nôtre et le square qui le prolonge à l'est, le printemps peine à se libérer de ses brumes et de ses pluies dans une ville encore somnolente. On chantait dans ma jeunesse, et encore à la

rédaction du journal, à l'heure de l'apéro, cette ancienne rengaine : *Joli mois de mai, quand reviendras-tu ?*, que j'ampute de la suite un peu salace. Il semble que le soleil annonciateur du printemps ait raté son train ! Je mesure l'intensité pluviale du jour à un nilomètre insolite mais révélateur : le bitume recouvrant la cour de récréation de l'institution située en face de chez nous. Je vois dans cette flaque d'eau noire l'image d'un étang propre à noyer mes déceptions.

J'ai relu mon article dans *La Montagne*, non sans un regain d'émotion en songeant au supplice de la *Grosse Zizi*, sorte d'otarie de cent vingt kilos, attraction de podium des Foires franches. Seule et impotente dans sa roulotte, elle attendait la mort, de l'eau jusqu'au cou, rats et grenouilles batifolant autour d'elle. Les pompiers, alertés *in extremis*, ont arraché non sans peine cette épave à sa cabine mortifère.

OceanofPDF.com

Samedi 27 avril
Souvenirs de table et autres...

Nous avons salué la tradition pascale – coutume sans rapport avec la religion – par un repas de famille chez notre cousin et ami, Jean-Baptiste, notaire retraité, dans le château qu’il partage avec son épouse, Marie-Claire, à peu de distance de la ville. Nous avons savouré des asperges précoces, des choux farcis à l’ancienne et des tartes aux pommes, sur la terrasse inondée de soleil d’où la vue flirte avec les collines du Périgord et, perdues dans la brume, les avancées bleuâtres des immenses espaces de l’Aquitaine heureuse.

J’ai parfois l’impression d’être confiné sous cloche, dans mon activité, comme une légumineuse fanée dans un jardin potager à l’abandon. Je partage cette condition avec certains de mes amis qui, malades et grabataires, ne peuvent s’extraire de l’indifférence de leurs proches que par quelque activité culturelle, notamment la rédaction de leurs mémoires. Je leur apporte des livres, parfois une bouteille, mais ils ne me renvoient qu’une image détestable de ma situation, le temps venu des épreuves finales.

La guerre de 1940 déclarée, notre département a servi de position de repli à nombre d’artistes et d’écrivains renommés, la plupart parisiens, auxquels j’ai consacré reportages et interviews dans *La Montagne*. Certains d’entre eux, peintres-graveurs, ont consenti à illustrer mon premier livre, un recueil de poèmes, *Sèves*, issu de L’Imprimerie Nouvelle, l’atelier familial créé par mon père... La couverture est l’œuvre d’un artiste en renom : Jean Navarre. Lobel-Riche, Dreyfus-Stern, Marcel Slodki, Jean Scherbeck entre autres ont illustré ces poèmes. Le succès de ce premier petit ouvrage n’a pas franchi les

limites du département mais m'a permis l'acquisition, à titre de droits d'auteur, d'une nouvelle bicyclette.

OceanofPDF.com

M_{AI}

OceanofPDF.com

Mercredi 1er mai
Le social ou le politique ?

Naguère, mon journal m'astreignait à assister aux manifestations marquant la célébration du Travail. Une véritable fête avec discours, défilés à travers la ville, chansons et libations, auxquelles je me mêlais volontiers pour en assumer la relation, mais aussi par conviction civique. Aujourd'hui, ce que je pourrais apercevoir de ma fenêtre de cette « fête » n'est qu'une sorte de morne procession laïque, mais avec toujours une agressivité inaltérable contre les gouvernements, qu'ils soient de droite, de gauche ou du milieu. De nos jours, on ne danse plus sur le pont Cardinal ou sous les platanes de la Guierle. On déverse des revendications sous les fenêtres du sous-préfet en agitant les banderoles des années passées, avant de boire le vin de l'espoir dans les bâtiments syndicaux.

OceanofPDF.com

Samedi 4 mai
Lectures des profondeurs

Je me suis accordé quelques jours de repos, sous forme de « cure de désintoxication », selon mon épouse, laquelle me reproche de trop écrire – à mon âge ! – et de prendre trop à cœur les événements plutôt que de vivre de l'air du temps.

J'ai pris la décision, pour colmater mes lacunes culturelles, de consacrer mes lectures aux romans classiques. Ayant repris *La Chartreuse de Parme*, je me suis vautré dans la boue et le sang de Waterloo mais emberlificoté dans les intrigues des cours italiennes, non sans savourer l'idylle imprégnée de patchouli entre Fabrice del Dongo et la Sanseverina. Stendhal ne parle pas de l'Italie en touriste mais en poète. Ce roman, réédité dans la collection « Bouquins », est une œuvre monumentale. Je me propose de revenir la grignoter, le jour maudit où je resterai inerte devant mon ordinateur.

Alors que je fouinais dans ma bibliothèque, Jean Giono m'est, pour dire vrai, « tombé dans les bras », sous forme d'une édition de Gallimard semblant issue d'une centrifugeuse : *Ennemonde et autres caractères*, acquise à la brocante. En fait de « caractères », j'allais être servi ! Je m'y suis plongé avec délices et grandes orgues – celles des vents de Provence. Giono n'est pas Stendhal, bien que son génie s'en approche. Les fleuves et les montagnes dont il parle, il les avait sous les yeux à sa naissance. Elles allaient devenir son Sinaï jusqu'à sa mort, alors qu'il traficotait la pellicule avec Pagnol.

Ce livre n'est que le prélude, inavoué mais génial, du *Hussard sur le toit*, devenu mon livre de chevet. Giono joint la précision d'un guide touristique à de fulgurantes échappées lyriques et à des études de personnages dotés d'une identité irréfragable. Je passe sur les envolées

dionysiaques où son lyrisme s'exprime en accents exacerbés, et sur certaines digressions philosophiques fastidieuses. Il semble avoir voulu faire reconnaître son génie. Démonstration éloquente ! Quand l'inspiration me fait défaut, j'en lis quelques pages comme on s'abreuve à une fontaine du Luberon.

En général, avant d'aborder le livre d'un auteur classique ou simplement de le feuilleter, je m'imagine sur une plage, à la lisière du sable et de l'eau, pieds baignant dans le jeu des vaguelettes, fasciné par l'immensité bleue et la crainte, en m'avancant trop, d'y sombrer. Il m'arrive souvent de reculer mais pour éprouver le plaisir d'une nage en eau calme.

OceanofPDF.com

Dimanche 5 mai
De ma fenêtre : des héros !

Le printemps a pris ses aises et, depuis quelques jours, a presque largué ses dépouilles hivernales. Après avoir coupé le chauffage et ouvert ma fenêtre à un soleil presque estival, je me suis pris à l'idée d'évoquer mes conditions de vie présentes. Pour la faire brève, un symbole : j'ai ouvert les yeux avenue de Paris et, ma dernière heure venue, je les fermerai avenue de Toulouse. Entre temps et lieux s'instaure une vie passée à maîtriser une confusion de situations et de sentiments.

Il y a deux décennies, nous avons acquis cette maison de trois étages, peuplée depuis 1911, date de sa construction, par des gens de professions libérales, pour tout dire, une « maison bourgeoise ». Du rez-de-chaussée aux combles, elle comporte une dizaine de pièces hautes de plafond, certaines ornées de délicates frises en plâtre. Elle compte en tout une centaine de marches, – beaucoup pour un cardiaque...

C'est le logis urbain dont nous rêvions, mon épouse Renée et moi, depuis des lustres, dans la ville où nous sommes nés. Il se situe à deux pas du centre, avec, côté cour, un ensemble scolaire et, côté jardin, un square public planté de tilleuls, de cèdres du Liban et de stèles élevées à des héros corréziens de la « Coloniale ». Celle dédiée au colonel Delmas, mort à Rabat en 1921, était flanquée d'un soldat sénégalais en bronze, grandeur nature. Les Allemands nous l'ont volée en 1940, et pas pour fondre des ustensiles de cuisine. Celle du lieutenant-colonel Germain, héros de la bataille de Fachoda, qui a failli nous brouiller avec les Anglais, a été de même dépouillée de ses bronzes. Ces deux

stèles ont été inaugurées en 1926 par le maréchal Lyautey. Les mouchoirs sont restés dans leur poche.

Nos jours sont calmes, sans noria véhiculaire importune côté avenue, et, côté jardin, des jours et des nuits baignés d'essences végétales diverses. En revanche, la belle saison venue, le jardin public est le repaire nocturne d'une pègre bruyante et fortement alcoolisée, chantant et dansant sur les pelouses et sous nos fenêtres jusqu'à minuit passé. Les interventions de la police municipale, suite à l'appel des hôtels de tourisme voisins, suscitent imprécations, menaces et parfois bagarres dignes de films noirs.

OceanofPDF.com

Mercredi 8 mai
Vivre la paix... en Périgord ! Souvenir

Nous vivons un des grands jours de l'histoire planétaire. Les couvertures des journaux et des magazines, les spéciales de la radio et de la télé en témoignent : la paix a été signée. À Reims, le général allemand Jodl a confirmé la capitulation sans condition de l'Allemagne, en présence des représentants des forces alliées. Un hourra énorme est monté de toutes parts dans le monde devant des monceaux de svastikas et d'aigles mortes.

Ma fiancée, Renée, et moi, séjournions pour un week-end dans le château d'une amie, non loin de Périgueux. Pour préserver la morale bourgeoise, nous avons passé la nuit séparés : elle au rez-de-chaussée, dans le lit à baldaquin occupé jadis par la marquise de M..., et moi à l'étage dans un intérieur délabré envahi de crottes de rat et de toiles d'araignées, sur un grabat infâme.

À l'aube de ce 8 mai, nous avons été réveillés en sursaut par le tumulte insolite de voitures qui défilaient sur la route de Périgueux, dans un concert de klaxons et de chants patriotiques. Informé de l'événement du jour, j'ai pénétré d'autorité dans la chambre interdite et, sans tambours ni trompettes, j'ai exprimé à ma compagne l'enthousiasme d'une nature généreuse.

Vendredi 10 mai
Les animaux et nous

Nous avons eu deux chats. L'affection de Renée s'est portée sur Verlaine, un chartreux devenu âgé, cancéreux, agressif, récemment euthanasié – et pour cause –, et la mienne sur Misère, nature fugueuse, mais pétrie d'affection.

Cet après-midi, alors que, mon ordinateur en attente, je bourrais ma pipe, Misère a surgi sur mon bureau et piétiné mon clavier, au risque d'engendrer une panne majeure. Elle a laissé sur l'écran un code secret que je ne pourrai déchiffrer : *thgvilllùmmtrdchyxsz*.

Je me suis fait la promesse d'avoir en permanence à mon logis un animal domestique, un félin de préférence, le chien demandant trop de soins, à commencer par les promenades, lesquelles me sont mesurées. Pour l'heure, nous jouissons de la présence de Misère. Nous tolérons ses escapades diurnes et nocturnes dans les quartiers avoisinants. Il lui arrive de s'absenter plusieurs jours, ce qui nous occasionne de la crainte plus que de l'angoisse, certains que nous sommes de la voir nous revenir, affamée mais fringante. Elle est devenue depuis peu ma compagne de sieste et de nuit, allongée à mon côté sans troubler mon sommeil. Si ce n'est pas de l'amour, cela y ressemble...

Caresser un chat c'est caresser un tigre (Alexandre Vialatte).

Dimanche 12 mai
Sombres dimanches

Je déteste les dimanches, pour la plupart du temps signes de vacuité et d'ennui. Durant la semaine un semblant d'activité, téléphone ou visites, bourdonne dans la maison ; le dimanche : rien, pas même le facteur, et les infirmiers de Renée ne font que passer.

Je me souviens de la musique sinon du texte d'une chanson des années 30, interprétée par Damia : *Sombre Dimanche*, interdite après les nombreux suicides qu'elle avait engendrés. Sage mesure. La chanson est faite pour aider à vivre et non pour inciter à mourir, sinon la démographie serait en chute libre.

J'ai commis des chansons dans ma jeunesse, mais pas des chefs-d'œuvre ! J'écrivais les paroles et dictais la musique à un pianiste ami qui en faisait la copie. Certaines ont été interprétées à l'étranger, jusqu'au Brésil, sans m'apporter de gros revenus à la Sacem.

Alors que je me trouvais au clavier de ma linotype, dans l'imprimerie paternelle, trois jeunes et jolies cousettes – employées du textile – m'ont demandé de composer une chanson pour l'anniversaire de leur syndicat. Elles en ont pris livraison sous deux jours. Celui de l'événement, un dimanche, j'ai entendu chanter ma chanson au cabaret dansant, *L'Île d'amour*, sur une rive de la Corrèze.

Je n'ai pas connu que de « sombres dimanches » durant mon adolescence. Un dimanche d'août, avec des copains, en promenade aux grottes de Lamouroux, étonnant site constitué d'abris sous roche, près de Brive, nous avons croisé un groupe de filles et batifolé avec elles dans la verte prairie. L'une d'elles, Renée, allait devenir mon épouse. Un présage favorable : *Amouroux, amoureux...*

OceanofPDF.com

Samedi 18 mai
Séquence balnéaire

J'ai jeté, ce matin, un regard nostalgique sur mon calendrier et me suis souvenu du temps où notre couple préparait son séjour traditionnel d'une quinzaine sur la Costa Brava, à Rosas. De la terrasse dominant la plage, j'avais l'impression que la mer m'attendait et que ses vagues avaient une multitude de choses à me raconter, comme les sirènes d'Ulysse. Elles auraient pu évoquer les accostages des galères et des trirèmes d'Athènes et de Rome dans cette baie ouverte dans le délire montagneux de l'Ampurdan. À quelques kilomètres de là, à Port Lligat, Salvador Dalí a nourri son génie des paysages hellènes, la « marinade » retroussant les pointes de ses moustaches.

OceanofPDF.com

Mardi 21 mai
Les événements et moi et moi...

Je me suis intéressé de bonne heure, avec une ambition dépassant mes facultés mentales et mes connaissances, à cette entité nouvelle, généreuse et grandiose : l'Union européenne, que j'ai cru capable d'assurer la paix dans le monde. Hélas ! nous avons toujours – « à travers nos vitres fermées » (Théophile Gautier) – des images de volcans crachant laves et fumées : guerres tribales ou religieuses, guérillas révolutionnaires, attentats sanglants... L'espoir que beaucoup ont nourri, comme moi, d'une sorte de tampon entre les USA, la Chine ou la Russie, et d'arbitre des conflits politiques ou religieux qui sévissent à travers la planète, semble promis aux abysses.

Un autre motif d'inquiétude et d'angoisse concerne notre nation : la montée en puissance des sectes islamistes et des partis extrémistes. Il semble qu'à ce jour, nos dirigeants se contentent de regarder les fumées émanant des volcans, sans prendre au sérieux les sismographes.

La politique a été pour moi une « sorte d'amour » (Giono). Ces deux mots, éloquents dans leur brièveté, traduisent mon comportement : la politique m'est, comme pour les mouvements libertaires, ce que la circonférence est au cercle, autrement dit j'y reste attentif, mais en marge et sans m'engager directement, n'en ayant d'ailleurs ni le temps ni la compétence. J'ai arboré dans ma jeunesse le foulard rouge des Jeunesses communistes, au grand dam de mon père. Furieux, il m'a poussé à paître dans les prairies socialistes, mais je ne m'y suis guère attardé, l'herbe n'étant pas toujours à mon goût.

Mercredi 22 mai
Un mélomane en herbe

Quand je me hasarde au troisième étage de ma demeure, celui consacré à une bibliothèque annexe et à une réserve de mes ouvrages, je caresse du regard la guitare acquise au temps où l'écrivain martiniquais René Maran (Prix Goncourt 1921) exaltait mon goût pour l'aventure par ses rubriques dans l'hebdomadaire imprimé par nos soins : *La Corrèze républicaine et socialiste*, directeur Henri Fabre, Corrèzien natif d'Ayen, comme mon père.

J'ai passé des heures à gratter en vain les cordes de cet instrument sans en extraire une seule phrase mélodique, avant de le porter à un musicien renommé, M. Dedenis, afin de m'initier à cet instrument, mais sans succès. Cet ancien marin, ayant assumé une partie de son service en Polynésie, a interprété sur ma guitare un air de son cru dont je n'ai retenu que le titre : *Ia orana Raiatea*, son chant d'adieu aux îles.

J'ai tenté de redonner vie à mes rêves avortés par un roman : *Les Dieux de plume* (éditions Pygmalion), qui obtint le prix des Vikings. À la remise du prix, des journalistes de la presse écrite et de la télé ont souhaité en savoir davantage sur mon lagon imaginaire de Farekura. J'avais si bien préparé mon sujet qu'ils ont gobé la couleuvre. Un musicien briviste a tiré de ce roman un « opéra » : *Farekura suite*, qui n'a pu être joué, avec chorale et danses tahitiennes, que dans une église de banlieue, et n'a connu qu'une représentation ! D'autre part, j'ai pris plaisir à évoquer sous forme de roman l'épopée de Bougainville à Tahiti sous le titre banal – imposé « pour la vente » ! – de *Pacifique-Sud*.

OceanofPDF.com

Jeudi 23 mai
Le petit monde des pétassous

Renée ne s'est pas montrée choquée de l'appellation que je lui ai donnée jadis de *reine des pétassous*. Ses penderies occupent sur deux étages une collection de toilettes enrichie par sa décision péremptoire de « ne rien jeter ». Elle a ainsi accumulé robes, chemises, linge de corps, sacs, chaussures et tout un saint-frusquin, catalogue rétrospectif digne d'un musée des modes passées. J'ai décidé de respecter ce caprice jusqu'à la fin de ses jours.

Ce terme folklorique *pétassous* n'a rien de surprenant. Il répond à celui de « rapetasser ». Balzac parle d'une « fille qui rapetassait des bas ». Renseignement pris, cette expression a une origine antique dans un mot qui signifie « étiquette » (petit morceau de quelque chose, par extension, morceau de tissu servant à repriser), mais je préfère évoquer le *pétase ailé du dieu Hermès* : son chapeau de feutre. En disant « pétassous », les Corrèziens parleraient-ils la langue d'Homère ?

Selon mon ami, Robert G. : *On a tort de dédaigner ou de mépriser les expressions anciennes. On y retrouve la saveur des mots comme on déguste des liqueurs de fond de cave.*

Dimanche 26 mai
Des rêves et des écritures

On pourra juger artificiel ou capricieux le procédé de rédaction que j'utilise. Cela pourrait se comparer à ce que les Anglais appellent *keepsake* : des textes intimes, offerts à leurs amis, parfois illustrés et reliés en chamois du Bhoutan. Ils étaient fort appréciés à l'époque romantique. Mes ambitions sont bien plus modestes...

Les faits relatés au cours de ces pages ne surgissent pas *ex abrupto*, comme des geysers, et ne sont pas non plus, dans leurs commentaires, le fruit laborieux de méditations métaphysiques ou de rêves, mais émanent d'un état de latence, après quoi sujets, phrases et mots me reviennent aisément. Ainsi, je n'ai pas à me torturer les méninges pour les présenter à Sa Majesté compatissante, l'ordinateur à la Pomme.

Mes rêveries invoquent parfois des situations subliminales. J'évolue dans un univers familier : villages du Causse, espaces infinis d'étangs et de forêts, visions confuses peuplées de personnages évanescents – de femmes surtout – qui m'indiquent des itinéraires où je m'égare, à la recherche peut-être d'un paradis d'enfance.

Nous connaissons, mon ordinateur et moi, des moments de désamour. Si, par inadvertance, j'effleure une touche interdite, l'écran s'illumine de tableaux aussi impénétrables pour l'incurable apprenti que je suis, que les fresques mayas. Il ne me reste qu'à faire appel aux compétences de mon ami Michel Poupin, qui, au prix d'une rasade de whisky et d'un moment d'amitié, me tire vite d'embarras.

Lundi 27 mai
Les grands voyages

Au cours des quelques voyages lointains entrepris en vue de projets littéraires ou simplement pour le plaisir, j'ai découvert en maints pays : Ceylan, Chine, Mexique, Madère, Baléares et autres Canaries, autant de lieux propices, la retraite venue, à déposer son bagage, mais trop éloignés de ma famille, de mes amis, de mes amours et... de mes éditeurs.

Le dernier paradis dont j'aurais pu m'écarter, Rosas, est moins lointain, mais il est submergé par une foule de compatriotes qui ont colonisé ce lieu pour en faire la « Costa Brava ». Des ennuis de santé, succédant à la retraite et à l'âge, m'ont contraint à glisser ces envies d'un ailleurs dans l'album des nostalgies.

L'évocation de ces voyages m'a rappelé ceux que j'organisais pour l'élaboration de mes ouvrages romanesques. Je n'ai mesuré ni mon temps ni mon argent pour suivre mes personnages, réels ou fictifs, sur les lieux de leur vie et de leurs exploits, en France comme à l'étranger. Renée, qui m'a suivi partout, pourrait témoigner de l'intensité passionnelle et de l'intérêt, du moins pour moi, de ces pérégrinations.

Pour la biographie romancée de Jeanne d'Arc, j'ai suivi de lieu en lieu, de Domrémy à Rouen, l'épopée de la Pucelle. Pour évoquer la résistance des cathares contre l'Église et le roi, j'ai parcouru les âpres solitudes des Corbières, château après château. J'ai suivi le chemin des croisades de Jérusalem aux déserts de Syrie. Pour évoquer Napoléon, je me suis imposé des prospections sur les lieux de certaines de ses grandes batailles, en Europe centrale et en Italie. À Austerlitz, je n'ai trouvé qu'armes rouillées et champs de betteraves. Pour ma trilogie

Les Dames de Marsanges, évoquant la Révolution en Corrèze, je n'ai pas eu à prendre l'avion ni l'Orient-Express.

Ce travail de prospection m'a occupé une trentaine d'années, animé de la même passion pour l'histoire et du même souci de faire émerger le passé de ses nécropoles.

Je pense à l'écrivain briviste Robert Margerit, auteur d'une œuvre romanesque monumentale sur la Révolution. Mort peu après, il en a été la « dernière victime », selon ses proches. Il était mon ami. Sa maison natale se situe non loin de mon domicile.

OceanofPDF.com

Vendredi 31 mai
Les marchés de Brive-la-Gaillarde

Des pluies intermittentes ont salué la fin d'un mois de mai qui n'a pas tenu ses promesses. Hier au soir, la ville baignait dans une telle brouillasse que les clochers de l'église Saint-Cernin et de la collégiale Saint-Martin ne donnaient plus signe de leur présence que par leurs cloches enrouées.

Ce matin, une lumière vive m'a réveillé. Pas un de ces soleils mous d'après la pluie mais un soleil franc, bien lustré, escorté d'une caravane de petits nuages blancs haut perchés.

Demain, si le temps se maintient au beau fixe, j'accompagnerai notre aide-ménagère, Florence, au marché qui se tient chaque samedi matin devant les halles, si près de mes fenêtres que je peux en apercevoir les éventaires. Ce marché a pu se maintenir grâce à la qualité des produits maraîchers ou fruitiers indigènes, témoignant d'une fraîcheur irréprochable. Ce défi lancé aux hyper et supermarchés me réjouit. Les salades ont gardé leur rosée, les légumes portent des traces de leur terre, crêpes et tourtous parfument les allées. Le grand marché local, celui de la halle Georges-Brassens, remonte – avant cette dédicace ! – au Moyen Âge. Sa clientèle atteint des sommets lors des grandes célébrations hivernales des Foires grasses et de la truffe. On y accourt, paraît-il, de la Chine et du Japon !

Client fidèle de notre « petit marché », remplacé depuis peu par des « halles gaillardes », j'ai noué des liens de sympathie avec certains producteurs. Nous nous saluons par nos prénoms, nous tutoyons, et ils me font « bon poids », mais je suis surtout sensible à leur authenticité « paysanne », alors que leur progéniture tapote à Paris sur des

ordinateurs dernier cri. On chercherait en vain dans le roman d'Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*, les mots « marché » et « tradition ».

OceanofPDF.com

JUIN

OceanofPDF.com

Dimanche 2 juin *Émotions pastorales*

Dans les années 60, nous avons pris l'habitude d'*émigrer*, en fin de semaine, dans notre maison de campagne de Ligneyrac, commune rurale proche de la ville. Nous avons acquis, pour un prix conforme à notre budget, qui était mince, cette maison ancienne en pierre de taille, dominant la vallée baptisée du nom de sa rivière, la Tourmente, qui semble prendre sa source dans des oubliettes du château de Turenne.

Renée et moi, avons travaillé à redonner à cette masure et au modeste hectare qui l'entoure, moitié friche et moitié vigne, un aspect permettant d'assumer l'essentiel de ses fonctions : recevoir parents et amis. La vigne, que nous avons continué d'entretenir durant quelques années, nous a donné un vin sans identité, consommé, quelques mois plus tard, sous forme de vinaigre. À l'intérieur, sous d'épais plâtras, Renée a découvert une belle et ancienne cheminée en pierre, le *cantou*. L'étage ne comporte qu'une pièce, ancien séchoir à tabac, et le sous-sol, une cave voûtée où nous avons trouvé les vestiges d'un ancien métier de tisserand.

Notre hameau embrasse d'un simple tour de tête deux provinces : au nord le Limousin et au sud le Quercy. Il devait faire jadis office de vigie pour la citadelle de Turenne. Les collines, de part et d'autre, sont occupées par des fermes et des hameaux. On aperçoit, côté Quercy, à Valeyrac, la demeure du peintre Jean Cortot, fils du célèbre pianiste, et, un peu plus loin, le château où résida, chez sa sœur, le peintre Eugène Delacroix. Son *Journal*, ainsi que des aquarelles de la vallée de la Tourmente et le dessin d'une tour de Turenne en témoignent.

Ces croquis pris sur le vif pourraient suffire à évoquer des lieux qui n'ont guère changé. En revanche, je pourrais écrire des pages sur les

événements et les fêtes qui ont animé nos séjours. Nos *samedis* rappelaient le salon romantique de Madame Récamier, sauf qu'au lieu de caviar et de champagne, on se contentait, pour faire passer les tourtous préparés par mes soins dans le cantou, de vins du pays, dans un décor de murs saturés d'œuvres d'artistes, nos amis, dont Henri Cueco.

Ces samedis et autres réunions amicales – dont j'aurais aimé faire un livre, tant ils furent fréquentés par des écrivains et artistes de renom – m'ont laissé un goût de nostalgie. Aujourd'hui privés de voiture en raison de notre âge, mon épouse et moi renonçons souvent à cette évasion hebdomadaire, malgré le plaisir que nous avons à y retrouver nos enfants, nouveaux propriétaires des lieux. Je me contente de ressasser quelques séquences délectables : siestes de couleuvre sous les frênes ou les lilas, vallée embrumée par les chaleurs estivales, repas sur la terrasse ornée d'une treille généreuse, cueillette des figues dans le soleil d'automne...

Je me souviens aussi qu'un dimanche d'été, allongé sous mon frêne, j'ai vu surgir notre voisin, Amédée, porteur d'une corbelle de framboises et de deux pigeons à l'agonie. Il s'est assis dans l'herbe et m'a dit :

— Tu as choisi le bon arbre pour faire ta sieste. Sous le figuier ou le noyer, tu aurais eu des maux de tête. À ce qu'on dit : « Que d'ombre se perd faute de fainéants ! »

Mardi 4 juin
L'insoumis... et les autres

Au repas de midi, alors que je me livrais à mes travaux d'écriture, Renée a haussé les épaules, me reprochant une nouvelle fois de « ne rien faire comme tout le monde ». Elle résumait ainsi, inconsciemment, mon altérité. Petit Robert : « L'altérité est le fait d'être un autre », et Roland Barthes : « L'altérité est le concept le plus antipathique au bon sens ». Je me trouve, depuis ma jeunesse, non pas exclu de ma famille mais en marge, un « mouton à cinq pattes », un « original ».

Je ne suis certes pas responsable d'être né au Théâtre municipal, dans la loge de ma grand-mère, alors concierge. On a toujours trouvé ce fait *singulier*, mais sans en tirer de conclusion en rapport avec des dons et des goûts latents. Le conducteur du petit train touristique urbain flatte mon ego en mentionnant ce « fait historique »...

Cette condition marginale s'est confirmée dans ma jeunesse par des lectures qui, disait-on, n'étant « pas de mon âge », risquaient de me « donner des idées ». Il est vrai qu'à dix ans j'avais entrepris un roman illustré sur la chute de Troie ! De là à passer pour un phénomène... À l'école primaire du Salan, j'ai déconcerté mon maître, le bon M. Fargeas, le jour où il m'a menacé de sa règle : je lui ai interdit de me toucher. Pour le secondaire, mon père, méprisant ma nature et mes goûts, m'a inscrit à l'école industrielle plutôt qu'au lycée. Cet abus d'autorité a compromis mes dons naturels. J'ai donné cinq ans au fer, au bois et à une culture sommaire, mais sans me priver, en catimini, de « faire de la poésie ». Je devais porter en moi un soupçon de talent, car le professeur de français, M. Mounolou, ayant surpris cette étrange

passion juvénile, m'a traité devant la classe de « crétin de génie ». « Crétin », soit, mais « génie »...

J'étais pour ainsi dire, en fin d'études, comme un oisillon au bord du nid. Le vent était mauvais mais j'avais de bonnes ailes et mon pépiement avait pris quelque consistance.

Extrait d'un farniente stérile, le « crétin » a été confié à l'atelier de son père, *L'Imprimerie Nouvelle*, qui n'avait rien pour mériter cette épithète. Pour satisfaire à la tradition ouvrière, j'ai dû balayer l'atelier, chaque matin, avant l'ouverture. Ma servitude assurée, mon père m'a, quelques mois plus tard, doté de la blouse noire rituelle du typographe pour apprendre à « lever la lettre », comme on disait en langage de métier. Mes talents reconnus, j'ai occupé le siège prestigieux du linotypiste devant une Mergenthaler américaine d'occasion, pour aligner des lignes de plomb destinées aux publications assurant la vie de l'entreprise.

Je dois avouer n'avoir eu aucune répulsion pour ce métier qui, en me confinant dans le monde de l'expression écrite, confortait mon vocabulaire, me confrontait à des idées et m'apprenait à élaborer des phrases. J'ai tiré parti de ces conditions en occupant seul, le dimanche, l'atelier désert, à « fondre du plomb » pour imprimer mes œuvrettes en vers ou en prose, destinées uniquement à mes amis. Ma famille n'y prenait aucun intérêt mais tolérait ce « caprice ».

C'est ainsi que, convaincu, par ses amis et les journalistes fréquentant l'atelier, de mes dons pour la poésie, mon père se résolut à imprimer mes premiers textes.

Mercredi 5 juin
Des Chantiers oubliés

L'année 1942, j'ai dû sacrifier huit mois de ma jeunesse aux Chantiers de jeunesse du Maréchal, à Lodève, sous-préfecture de l'Hérault. Georges Brassens m'y avait précédé et y avait écrit une chanson, oubliée dans son répertoire, sauf de moi peut-être : *Tout là-haut sur la colline...* Ma nomination au poste de rédacteur en chef de la revue mensuelle *Le Pourquoi pas ?*, imprimée à Montpellier, m'évitant instruction et corvées, je suis resté à l'écart de mon groupe, m'attirant de certains camarades indifférence ou jalousie. J'ai connu des moments aux saveurs vacancières en parcourant sac au dos les campagnes de l'Hérault pour présenter, sur des tréteaux branlants, un spectacle dramatique. Pipe au bec, épée de bois à la ceinture, j'ai joué la Pucelle au son de l'hymne de la Révolution nationale, *Nous l'avons bâtie, la chère maison* : celle qu'une équipe édifiait en planches et en un temps record.

Mon devoir national assumé, de retour à l'atelier, je décidai de me soustraire, grâce à la complaisance du médecin de famille, à une autre forme de « vacances », sur l'Atlantique, pour y bâtir un mur ! Je devais cette invitation au Service du travail obligatoire (STO). C'est le mot « obligatoire » qui m'avait incité à réagir par cet autre mot : « refus ». Si j'y avais cédé, je serais revenu dans un bien triste état, comme certains de mes camarades qui n'avaient pas eu la chance d'y échapper.

Jeudi 6 juin
Quand amourette devient amour

Une résurgence de mon « altérité » s'est manifestée lorsque le bruit courut que je « fréquentais ». Et qui ? Non une demoiselle de la bonne société locale mais Renée, une humble ouvrière, modiste en chapeaux ! Un complot familial s'efforça de m'épargner cette « honte ». En vain. Accroché à ma décision, envers et contre tous, j'ai épousé la jeune fille de mon choix, et quelques années plus tard, notre enfant, Martine, a balayé d'un sourire les préventions de ma famille.

Le temps venu de m'engager dans la vie active, mon père, comme dans la plupart des familles bourgeoises, avait décidé de faire de moi son successeur à l'imprimerie. En renonçant à ce projet contraire à mes goûts et à mes compétences, je l'ai en quelque sorte « trahi » pour répondre aux sollicitations de la presse locale et régionale. Allait venir le temps des salaires confortables, des congés payés et des voyages nécessaires à l'élaboration de mes romans.

OceanofPDF.com

Vendredi 7 juin
Servitudes et divers « contrats » d'amitié

J'ai longtemps vécu entouré d'amis : les sédentaires à la présence permanente, et ceux qui, vivant dans une nébuleuse lointaine, n'en émergeaient qu'à la saint-glinglin à l'occasion d'une pause familiale. Pour moi, la différence entre ces deux groupes sans attaches tenait surtout à des conditions affectives. D'une part les parents, parfois les voisins, auxquels me liaient des relations conventionnelles ; d'autre part des rencontres plus conformes à ma sensibilité, mais épisodiques : celles d'écrivains et d'artistes, la plupart vivant dans des ailleurs plus ou moins lointains.

Mes rapports avec le premier groupe, en m'obligeant à assumer des devoirs, me semblaient d'une tristesse de parler, alors que le second était pour moi l'assurance de m'échapper d'une solitude difficile à supporter. J'invitais souvent mes « favoris » à domicile, dans une auberge ou à notre maison de campagne de Ligneyrac, pour de joyeuses agapes. De nos jours, ces réjouissances extra-muros nous étant interdites, j'organise des apéritifs *dînatrices* pour quelques amis sédentaires. Nos entretiens, grâce aux informations que j'y glane, m'aident souvent à affronter les difficultés d'une vie contraignante.

L'amitié est un contrat par lequel nous nous engageons à rendre de petits services à quelqu'un afin qu'il nous en rende de grands. Pour les couples en souffrance une tiède amitié peut occuper la place encore chaude de l'amour (Montesquieu).

Samedi 8 juin
Comment « bâtir » une bibliothèque ?

La plus grande partie de ma vie a été consacrée à bâtir des murs de livres. Dès le certificat d'études, je lisais des ouvrages pour adultes et m'abreuvais de lectures puisées à la source, dans notre cave servant de dépôt à des ouvrages destinés aux abonnés de *La Corrèze*, l'hebdo publié par mon père. Ces livres neufs, dont je devais parfois couper les pages, étaient les invendus d'éditions parisiennes. Aux romans érotiques de Renée Dunan, qui me laissaient perplexe, je préférais les œuvres de Romain Rolland, notamment une plaquette, *Liluli*, ornée de bois gravés par Frans Masereel, que je lisais sur l'escalier de pierre menant à la cache aux trésors.

Ces résurgences, aussi lointaines fussent-elles, n'ont rien de fictif et sont restées intactes dans ma mémoire. Je passe encore souvent devant l'escalier de pierre de l'immeuble. Quant à la cave, elle est devenue plus tard celle d'un négociant en vins, sans que j'y visse grandeur ou décadence.

L'argent de poche que je me procurais dans ma jeunesse en distribuant des prospectus commerciaux, enrichissait ma modeste bibliothèque, surtout en romans et poésies de Victor Hugo dans la collection « Nelson ». Les chroniques littéraires que j'assumais *gratis pro Deo* dans *La Corrèze* me valaient l'envoi d'ouvrages d'éditeurs parisiens. À *La Montagne*, plus tard, j'allais tenir la partie littéraire et côtoyer les géniales chroniques d'Alexandre Vialatte. Au *Populaire* de Limoges, dirigé par l'écrivain briviste Robert Margerit, et dans la rubrique que j'avais intitulée *Chère Émilie*, je traitais ces envois, souvent dédicacés, sous forme de dialogues.

OceanofPDF.com

Dimanche 9 juin, jour de Pentecôte
Chers vieux villages

Ce matin, ma fille et mon gendre, Martine et Jean-Paul, sont venus nous chercher en voiture pour un déjeuner à l'auberge d'un village voisin de leur demeure : Sarrazac en Quercy. Dans cette bourgade pittoresque enfouie dans la touffeur du Causse comme une poule dans son nid, l'auberge est la seule activité commerciale. Quant à l'église, elle n'ouvre ses portes qu'aux courants d'air et aux pipistrelles. La visite du village, ignorée – par chance ! – du grand tourisme, est brève mais on y jouit d'une ambiance exceptionnelle, comme celle d'un village reconstitué pour un film de Claude Chabrol avant le tournage, et un silence troublé par le pépiement des oiseaux. J'aurais peut-être dû acquérir une des rares demeures anciennes qui subsistent, mais je ne suis pas collectionneur de résidences secondaires.

De retour à Ligneyrac, pendant ma sieste sous les lilas, dans les chamailleries des mésanges et des merles, des vers de Francis Jammes ont folâtré dans ma tête : *Deux ancolies se balançaient sur la colline / Et l'ancolie disait à sa sœur l'ancolie...* J'ignore ce que pouvaient bien se dire ces renonculacées. Il ne me manquait que la biche qui parfois sort du bois voisin et les évolutions de notre vieille couleuvre, Pâquerette.

Au palmarès de la gastronomie s'inscrit aussi l'auberge installée dans l'ancienne résidence des évêques de Tulle dominant la Dordogne, à Meyronne dans le Lot, autre beau village de la région. À la fin d'une Foire du livre de Brive, j'y ai conduit le directeur des éditions Robert Laffont, Leonello Brandolini, à l'époque. Le crépuscule donnant aux imposantes falaises qui dominent la rivière une majesté théâtrale, j'ai

déclamé un vers du *Cyrano* d'Edmond Rostand : *C'est la verte
douceur des soirs sur la Dordogne...*

OceanofPDF.com

Jeudi 13 juin
Diverses cliniques

On ne s'abandonne pas à la méditation comme on va au marché ou au cinéma. C'est de trois jours passés en clinique pour un contrôle médical que j'ai tiré des méditations propices à la rédaction de l'ouvrage présent.

J'ai fait jadis, avec Martine encore adolescente, un séjour en clinique, elle pour je ne sais plus quoi, moi pour une opération banale, nous deux ayant subi une anesthésie. Nous partagions la même chambre, si bien que, le lendemain matin, nous avons échangé nos rêves : elle prostituée à New York, Cinquième Avenue, et moi à la tête d'une horde de *Perses*, vêtus de vert, issus d'une symphonie de Darius Milhaud, écoutée à la radio les jours précédents.

Mon épouse a subi, il y a de cela une dizaine d'années, une délicate opération au cerveau, subie stoïquement, mais qui a laissé des séquelles. Peu de temps auparavant, j'avais moi-même eu rendez-vous avec la mort. À la suite d'une opération du cancer du côlon, mal *ficelée*, hémorragie interne !, nous avons passé la nuit, mon épouse et moi, à recueillir mon sang dans des bocalaux. Le secours ne m'a été prodigué qu'alors que mon étiage sanguin était quasiment nul. Je me souviens d'avoir été emporté, comme en toboggan, dans une spirale vertigineuse, entre des murs d'une blancheur éblouissante tapissés de hiéroglyphes, suivie d'une nuit brutale. Sans Renée, qui avait veillé sur moi, je ne serais plus de ce monde. Madame la Camarde aurait dû se trouver au rendez-vous, mais elle avait du retard !

Je ne suis pas le premier à avoir éprouvé ce phénomène que les Anglo-Saxons appellent *Near Death Experience*. Ma conscience revenue, j'ai ressenti une sérénité alliée à des facultés physiques et

mentales retrouvées grâce aux donneurs de sang dont l'anonymat me gêne, tant j'aurais aimé leur témoigner ma reconnaissance. J'ai donné le mien jusqu'aux limites de l'âge.

OceanofPDF.com

Dimanche 16 juin
Mao et moi, à Ligneyrac

À demi anesthésié par le vent tiède et mou montant par vagues de la vallée, je somnolais sous mon frêne quand des images me sont revenues, suite à la lecture d'un récit de voyage de l'écrivain briviste Marc Chadourne, *Extrême Orient*. Mes propres souvenirs de la Chine post-Mao restent gravés en moi.

En 1989, en compagnie de mon épouse, j'ai visité, avec un intérêt passionné, parfois sous d'âpres pluies de printemps, des villes et des villages qui n'avaient guère évolué depuis les récits de Chadourne.

Quelques jours après notre retour en France, j'ai assisté à la télévision aux tragiques événements de la place Tian' anmen : la sanglante révolution estudiantine, illustrée par un adolescent immobile défiant les blindés. Trois jours auparavant, j'avais pris, sur cette immense place publique, une photo de Renée face au gigantesque portrait de Mao Zedong. Durant ce séjour de près d'un mois, nous avons visité des sites historiques incontournables : Grande Muraille, palais d'Hiver, Cité interdite, fameuse armée de statuettes d'argile, et avons éprouvé à chaque fois un vertige devant la magnificence des civilisations lointaines.

Mardi 18 juin
De ma terrasse urbaine

Il m'arrivait parfois, jadis, de consommer un thé ou une bière au *Café de Paris*, au nord de la ville, face à la statue de bronze du maréchal Brune. Ma jeunesse a eu comme décor ce quartier vivant, où mon père avait créé sa première imprimerie. L'atelier donnait à l'arrière, par une vaste terrasse, sur la place du 14-Juillet, les jardins de la Guierle et le canal, lieu favori de mes lectures et de mes jeux avec quelques copains et copines.

À l'origine, la rivière était maîtresse de ces lieux. Chaque hiver ou presque, grosse des neiges des hautes terres, elle s'y vautrait sans occasionner de dégâts, excepté lorsqu'elle se lançait à la conquête des faubourgs, comme en octobre 1960, date du minitsunami dont toute la presse a parlé.

La Corrèze n'ambitionnait que de reconquérir son domaine originel fait de marécages à grenouilles dispensateurs de moustiques, de faune sauvage et d'odeurs nauséabondes, mais corne d'abondance pour la population riveraine qui puisait là une bonne part de sa provende piscicole.

La municipalité enregistra des pétitions indignées lorsque, souhaitant faire de cette « sauvagerie » un parking, elle avait comblé le canal menant au château d'eau et ses petits ponts japonais, à la Claude Monet, sous le couvert des platanes centenaires.

J'assistais de ma terrasse, grâce à une vue imprenable sur la place du 14-Juillet, aux spectacles pittoresques des foires et marchés et, une fois l'an, aux Foires franches, sorte de Luna Park où le grand-huit voisinait avec les balançoires, les entre-sorts et les marchands de guimauve. De nos jours, nos antiques Foires franches ayant copié les Disneyland et

autres pièges à touristes, le spectacle a perdu de son pittoresque pour y gagner en factice. J'y rencontrais souvent un nobliau des environs, nabot simplet, personnage à la Giono, qui se délectait à prendre des photos lorsque, sur les chenilles, un souffle soulevait les jupes des filles.

OceanofPDF.com

Vendredi 21 juin
Le dernier poète classique

Dans le groupe de mes amis, aucun, en dépit de mes discrètes sollicitations, ne s'est jamais décidé à m'ouvrir la porte de son intimité sentimentale, alors que je leur cachais peu de choses de la mienne.

Un seul s'y est risqué : le poète Robert G. Cet ancien ingénieur de la SNCF, rompant avec la monotonie conjugale de la soixantaine mais encore doté d'un potentiel de vénusté, s'était entiché d'une jeune Polonaise cueilleuse de pommes, dont il avait fait son Ewelina Hanska, au modèle de Balzac.

Deux fois le mois, réglé comme la pendule du théâtre, Robert me rend visite pour un moment d'intimité sentimentale et littéraire stimulé par quelques rasades de whisky. Il m'apporte un nouveau poème, me le lit à haute voix et en commente l'inspiration et la conception. Il est l'un des derniers poètes classiques capable d'écrire et de publier – à ses frais, et chaque année ! – une plaquette de sonnets, rondeaux ou acrostiches, sans la moindre faute de prosodie. Un hiatus est considéré par lui comme une faute éliminatoire ! Il se plaint, à juste titre, de n'être pas « reconnu », alors que le prix Mallarmé, décerné à Brive dans le cadre de la Foire du livre, récompense, selon lui, des « poèteaux incapables d'aligner deux alexandrins, et pour ne rien dire ». Je me dois d'avouer que je partage son avis.

Samedi 22 juin
Les mots qui dansent

En dépit de mon âge, je ne porte de lunettes que durant mes lectures ou devant mon ordinateur et la télé, mais je redoute, malgré une récente opération de la cataracte, le moment inévitable où je prendrai des vessies pour des lanternes.

Phénomène courant : alors que je me repose dans mon fauteuil, yeux clos, ma rétine se transforme en écran grisâtre, non pour diffuser des images mais des mots et des phrases tapés à l'ordinateur, et en vrac. Certains mots sont assez nets mais le texte lui-même, intraduisible, affecte la sérénité de ma somnolence. Je tente en vain de déchiffrer ces messages aussi abscons mais moins vénérables que les manuscrits de la mer Morte.

Invité par un marbrier à constater la fin des travaux à la tombe familiale, je me suis rendu, seul et à pied, au cimetière, au risque d'éprouver le vertige entraînant une chute. Je refuse le secours de la canne, mais, pour des sorties ordinaires, me fais accompagner d'une aide-ménagère.

Au retour du cimetière, un alexandrin a surgi d'un trait fulgurant : *Je reviens d'un pays dont on ne revient pas*. Assis sur une borne, j'ai ruminé ce rappel de ma passion pour la poésie, doutant que j'en fusse l'auteur, mais rassuré quant à son opportunité.

Chaque jour ou presque, dans le « jardin d'agrément » de ma vie laborieuse, surgissent violettes et myosotis sous forme de vers que je me murmure comme un chrétien en oraison. Jadis, à la linotype, des flux poétiques me venaient *ex abrupto*. Quittant mon clavier, j'en prenais note sur un carnet, pour le cas où un poème leur donnerait suite. Illusion ! L'âge a peu à peu grignoté les résidus de mes élans

lyriques, si bien que je me sens désormais dans l'incapacité d'écrire de la poésie.

À l'imprimerie, une bonne partie de mes loisirs était consacrée, avec la permission de mon père, à la composition et à l'impression de plaquettes de vers ou de prose qui n'ont jamais figuré aux rayons d'une librairie. Il est vrai qu'après mon premier opuscule, ce n'étaient que copeaux ou éclats de silex plus ou moins bien taillés.

J'ai lu pendant la guerre un recueil de poèmes de Pierre Emmanuel, *Le Tombeau d'Orphée*. Bouleversé, j'ai adressé à l'auteur une de mes plaquettes : *Mes dimanches*. Sa réponse m'a encouragé : « Votre ouvrage m'a vivement ému. Vous avez un sens de l'image dynamique, et exigeant... » J'ai adressé une autre de ces œuvrettes au grand poète Fernand Gregh. « Vous êtes doué, m'a-t-il écrit. Il y a de la vraie poésie dans vos vers que j'aime beaucoup, mais méfiez-vous de la préciosité. L'essentiel est que vous êtes poète. Travaillez. Je retiens cet envoi, chose rare. »

Les commentaires élogieux de ces deux écrivains (de l'Académie française), n'ont pu m'ouvrir la porte d'un éditeur. Ma poésie est restée mort-née dans une province perdue, mais je venais de m'engager dans le roman, lequel exigeait la totalité de mes facultés. Cette discipline m'a assuré, non une place parmi les « grands auteurs », du moins de quoi satisfaire mes goûts, sinon mes ambitions que, conscient de la valeur de ma production, j'ai appris à maîtriser.

OceanofPDF.com

Mardi 25 juin
La folle du logis

Mon écran d'ordinateur à l'arrêt, je m'allonge dans mon fauteuil de lecture pour me détendre. Soudain, à peine ai-je ouvert un livre, je ressens un choc mou sur mes cuisses et une langue râpeuse balayant mes mains. Misère me fait à sa manière ses salutations vespérales. Cette « chatoune » en robe de soie blanc et noir de domino, qui réside chez nous depuis moins d'un an, est devenue par ses caprices la « folle du logis ».

Un matin pluvieux de décembre, nous avons trouvé devant la porte du jardin une serpillière boueuse, gorgée de pluie. Que faire de cette épave ? La recueillir, évidemment ! Restait à savoir si elle ferait bon ménage avec notre vieux chartreux grognon, maître des lieux, Verlaine.

Misère a longtemps hésité à franchir le seuil du jardin sur lequel veillait le dragon. De nature fugueuse, elle allait disparaître des nuits entières, parfois une semaine. On nous signalait sa présence dans le square ou les quartiers excentriques où elle risquait de finir sous les roues d'une voiture.

Peu à peu Misère s'était familiarisée avec Verlaine, sans autre forme d'affection qu'une banale cohabitation consensuelle. Elle donnait l'image d'une jeune beauté romaine tentant de séduire un sénateur hargneux et décati. Pour son repos, elle disposait à tous les étages d'endroits opportuns, mais son préféré a vite été le bidet inemployé de la salle de bains qu'elle a rempli comme un bébé dinosaure dans son gros œuf blanc. Il y a une dizaine d'années, j'ai écrit un petit livre sur Verlaine intitulé *Le Chat et la Plume*, illustré par José Correa (éditions

Souny). Je songe à faire de même pour cet animal à la fois indépendant et fidèle.

Il avait besoin de caresser la tête d'un chat et de vérifier dans ses beaux yeux s'il peut y trouver du métal et de l'agate (Baudelaire).

OceanofPDF.com

Mercredi 26 juin
Bref retour dans les jardins de la poésie

Louis Jarty, natif de la Corrèze, médecin à Larche, au sud de Brive – et poète –, avait publié un recueil dans le style de Stéphane Mallarmé, son idole : *Poésies* (éditions Lemerre, 1937).

Mon père a reçu ce personnage d'allure aristocratique, par ailleurs traducteur des œuvres satiriques de Juvénal, venu lui proposer d'imprimer un important recueil de poèmes au titre aussi banal que le premier : *Arabesques*. Je fus chargé d'en composer le manuscrit à la main et en caractère quatorze. J'en fus ébloui ! Ces poèmes en alexandrins parfaits, évoquant avec des accents virgiliens une jeunesse dans les solitudes sauvages de la Xaintrie corrézienne, m'ouvraient des perspectives lumineuses sur notre civilisation marquée par les traces de l'antiquité gréco-romaine.

Quel mouvement secret me porte vers les fleuves
Comme vers quelque image étale de plaisir
Qui fait, d'un rythme lent, tourbillonner les preuves
D'une caresse errante et d'un puissant gésir ?

Il y a, dans ces quelques vers, de quoi rendre modeste les candidats du prix Mallarmé ! Quand je lui ai révélé mon enthousiasme pour son livre, Louis Jarty m'a dédié le premier exemplaire en ces termes : *À MP, pour lui apprendre à rebâtir la cité au son de la flûte*. Chose rare, j'ai fait relier cette édition et relis ces vers avec la même ferveur.

Aux lendemains de la guerre, Louis Jarty a regagné son domicile parisien avec son épouse et leur fille Françoise. La famille Jarty fit la une des journaux en 1964 lorsqu'on retrouva, en l'absence de la mère,

le père et la fille morts par arme à feu dans leur pavillon, allongés sur un lit, côte à côte et main dans la main. Louis avait soixante-seize ans et sa fille, quinze. Certains ont avancé l'hypothèse d'un acte de rôdeur, d'autres celle d'un double suicide teinté d'inceste. Je n'ai jamais su le fin mot de l'histoire...

OceanofPDF.com

Vendredi 28 juin
Méfiez-vous du dragon !

Il peut se trouver, même dans de modestes jardins d'agrément comme le nôtre, des mystères dépassant l'afflux des géraniums ou des pensées, qui n'ont à nous offrir que leur banalité coloriée comme pour un calendrier des Postes.

Le printemps dernier, Martine a découvert dans un parterre hétéroclite, une plante discrète, à mine patibulaire, au tronc droit et grisâtre annelé de serpent, dépourvu de fleurs et fruits, sans rien de comparable aux floraisons ordinaires, sinon par ses longues feuilles rouges réputées vénéneuses : un *Dracunculus vulgaris* (petit dragon), plante originaire du Japon, connue pour son odeur fétide et sa toxicité, ce qui nous a interdit de faire l'essai d'une tisane !

Quelle main ou quel vent a semé là cette plante d'aspect exotique, sans droit d'entrée dans nos parterres ? Un militaire retour des guerres d'Indochine ? Un oiseau migrateur qui se serait soulagé d'une graine ? À l'automne, je l'ai coupée à sa base mais sans la déraciner, si bien qu'en ce printemps elle a refleurì, plus généreuse, acquérant ainsi des droits de fait à une résidence permanente implicitement acceptée, plus que jamais enveloppée de son mystère.

JUILLET

OceanofPDF.com

Mardi 2 juillet
La pipe de François Nourissier

Ma pipe et moi sommes inséparables. Je fais appel à son service comme stimulant et non comme drogue. Jadis, lors de mes voyages, je m'en passais sans éprouver les séquelles d'une addiction brimée. Je considère ma pipe comme ces vieilles maîtresses dont on a du mal à se débarrasser.

Une semaine – peut-être plus longue que sept jours –, celle que j'ai passée en clinique, privé de ma pipe, mais surtout de mon ordinateur, m'a paru interminable. J'ai beaucoup lu, dormi et rêvassé, dans un état détestable de vacuité, mes doigts pianotant sur le drap comme sur mon clavier.

J'ai rapporté ma pipe préférée – une British – de la Fête du livre de Nancy, où j'avais comme voisin l'écrivain François Nourissier, fumeur de pipe lui-même. À la sortie de midi, sa blague étant vide, il m'a invité à le suivre en ville pour la remplir. Me voyant en admiration devant un somptueux étalage de bouffardes, et très désireux d'en acheter une, il m'a dit :

— Tu devrais choisir cette anglaise avec son collier métallique. J'ai la même et elle me convient parfaitement. Comme j'ai bien signé ce matin, allez ! je te l'offre...

Je repoussai ce geste généreux et m'offris moi-même cette petite merveille, devenue depuis une compagne fidèle, sans que l'agrément qu'elle me procure ne se dissipe en fumée.

Mercredi 3 juillet
Un modeste arpent de plantes exotiques

Mes proches s'inquiètent souvent de mes idées saugrenues, mais auxquelles je donne suite de par mes fonctions imprescriptibles de maire du palais. On s'est contenté de hausser les épaules, avec des sourires narquois, lorsque j'ai entrepris de réaliser dans ce lieu inviolable qu'est mon bureau, un jardin exotique placé devant la fenêtre donnant à l'ouest, donc en pleine lumière, ce qui est essentiel. Je me suis procuré sur le marché quelques spécimens de plantes grasses, auxquelles j'ai ajouté une figurine chinoise. Grasses elles étaient et grasses elles sont restées jusqu'à ce jour, et, de plus, elles croissent et bourgeonnent !

OceanofPDF.com

Jeudi 4 juillet
La Grande Tribu

Les rapports familiaux donnent souvent l'impression d'imposer une servitude dont seuls les amis peuvent nous délivrer. Ma famille a été longtemps l'image d'un archipel du fait des nombreux frères et sœurs de ma mère, ce qui imposait des retrouvailles souvent fastidieuses. Ce qui subsistait de cette communauté familiale et rurale, qui aurait pu mériter le nom de « tribu » s'est dissous, tous liens rompus, de gré ou de force, dans une certaine indifférence.

Les rares amis qui me restent se retrouvent parfois à mon domicile, le samedi de préférence. Leur fidélité me semble assurée, mais dire qu'elle tient à des affinités littéraires ou artistiques serait faux. Les conversations roulent sur les vacances, la voiture, la maladie, les contraintes fiscales, la politique... Il me plairait de les entendre me poser ces simples questions : « Qu'écris-tu en ce moment ? » ou bien : « Seras-tu de la prochaine Foire du livre ? » À l'occasion, je leur offre mon dernier roman en me disant qu'ils le liront – peut-être – et m'en parleront peu ou pas. Par pudeur ? Rares sont ceux qui se sont hasardés à écrire et aucun n'a signé un livre. En revanche, la plupart ont quelques rayonnages dans leur salon. Les marchands d'encyclopédies ou de romans à succès y ont semé une culture sommaire.

Les écrivains et artistes avec lesquels j'avais des affinités, ceux de la Grande Tribu, ont presque tous disparu. Claude Seignolle, maître de la littérature folklorique, m'a claironné au téléphone, peu de jours avant sa mort : « Courage, camarade, au travail ! » Le peintre et écrivain Henri Cueco est décédé peu après m'avoir entretenu de sa dernière exposition parisienne. Je ne puis oublier les autres absents : Raymond Veyssset, Roger Laplénie, Suzie et Léonce Bourliaguet, Jean Leysenne,

André Piazza, Zdenka Datheil... Heureusement, certains sont toujours de ce monde. J'ai collaboré avec Jean-Baptiste Valadié à des ouvrages de luxe, et consacré à Dominique Moreau, dans *Playboy*, un article de trois pages, illustré de ses œuvres.

OceanofPDF.com

Vendredi 5 juillet
Une nuit sur le fleuve

Je ne pratique pas, comme beaucoup, le « culte des seins », lui préférant celui des fesses, surtout les rondelettes. En cours de promenade, je ne me prive pas d'apprécier les souples mouvements qui agitent les blue-jeans estudiantins. J'ai sur les murs de ma tanière quelques dessins d'un maître du genre : Ernest Pignon-Ernest, et d'autres œuvres révélant la même ferveur pour ce que jadis on appelait le « fondement ». L'érotisme s'est infléchi en délectation visuelle. On peut, sans entrer dans un restaurant, rêver devant les menus.

J'aime ranimer en détail certaine scène vécue dans ma jeunesse sur la Dordogne, au cours d'une bleuâtre nuit d'été. Ma compagne de barque me rappelait, par sa chevelure et ses formes de princesse syrienne, une des esclaves nues dans la *Mort de Sardanapale*, de Delacroix. Nous avons accosté à une rive du fleuve et nous sommes perdus dans une allée d'acacias en fleur qui embaumaient. La pudeur m'impose de ne pas pousser plus avant cette évocation.

Mes rêves m'ont habitué à ces flux de désirs inaboutis depuis les premières vapeurs de l'andropause. Aujourd'hui, je le rappelle, je pratique toujours le culte de la femme mais uniquement sur le plan esthétique. J'avoue, sans en tirer de l'orgueil ni m'en flatter que, dans les préliminaires d'une aventure érotique, j'ai parfois gardé l'arme au pied, laissant ma compagne sidérée concrétiser l'inévitable.

Et moi j'ai le cœur aussi gros qu'un cul de dame damascène...
(Apollinaire).

OceanofPDF.com

Samedi 6 juillet
Week-end à Montréal

Je garde un souvenir mitigé de l'invitation faite à l'école de Brive et aux éditions Robert Laffont, à l'occasion du Salon du livre de Montréal, il y a environ trente ans.

Le voyage par avion a été marqué par une de mes innocentes facéties. Sensible au charme d'une hôtesse, j'ai informé mes compagnons d'un défi : garder jusqu'au décollage mes mains dans celles de cette séduisante créature. À peine les moteurs ont-ils commencé à rugir, j'ai interpellé l'hôtesse et, avec une émotion feinte, lui ai confié que, d'ordinaire, mon épouse me tenait les mains pour m'éviter une syncope, ce que l'hôtesse a fait jusqu'au décollage et un peu au-delà, en abordant le premier nuage...

Au cours de cette fête, l'écrivaine Denise Bombardier avait préparé une série d'interviews. De tout le temps qu'elles durèrent, mon voisin, Daniel Pennac, et moi avons tenu la chandelle. Cette maladresse, volontaire ou pas, nous a-t-on dit, a valu à Denise Bombardier de nombreuses critiques.

Samedi 6 juillet (suite)
De la musique avant toute chose

Lors d'une émission télévisée sur *Mezzo*, j'ai assisté à un concert consacré à la *Symphonie des adieux*, de Haydn où, peu à peu, les instrumentistes se retirent et les chandelles s'éteignent. Cette dramaturgie m'a bouleversé. J'avoue cependant ma préférence pour la musique du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, jusqu'à Ravel et Debussy.

En revanche j'ai été envoûté, à La Nouvelle-Orléans, par les ensembles de Noirs. Quant au free jazz, cette forme déviant de celle des origines, j'avoue qu'il me brise les oreilles en dépit de quelques belles séquences et à condition que le soliste ait le génie de Louis Armstrong ! Les courants symphoniques du XIX^e siècle sont pour moi une telle mine d'émotions que j'y puise tous les soirs sans restriction. Quant à la musique moderne, je n'y vois que grincements de serrures et miaulements, comble d'intérêt – et d'émotion ? – pour les esthètes.

À l'imprimerie, il m'arrivait, en écoutant la machine plieuse de journaux, soumis au rythme mécanique obsédant, de composer dans ma tête des fragments de style classique. Aujourd'hui, sous la douche, à la radio j'écoute de la musique accompagnant mon tai-chi quotidien riche en souvenirs. À Shanghai, du balcon de mon hôtel, j'avais assisté au spectacle singulier de gens du service en rangs d'oignons, se livrant aux mouvements lents et répétés de cette sorte de danse sacrée. On s'y livre encore aujourd'hui, m'a-t-on dit, au pied des buildings chinois.

Dimanche 7 juillet
L'administration et moi

Aujourd'hui, pas de déjeuner sur la terrasse de Ligneyrac ni de sieste sous l'arbre aux oiseaux : un orage nocturne nous a rafraîchis d'un peu d'air frais. On ne voit surnager de la brume stagnant dans la vallée que la majestueuse citadelle de Turenne.

De retour en ville, plutôt que de poursuivre la rédaction du roman en cours, j'ai consacré quelques heures au rangement de documents administratifs, par avance décourageants de par leur abondance et leur complexité. Rédigés dans une langue qui n'est pas la mienne, la plupart finissent à la corbeille. À Renée revenait le soin de démêler cet imbroglio paperassier. Elle eût été inapte à écrire quelques lignes d'un roman ou d'une nouvelle, mais les chiffres étaient pour elle un langage second dont elle usait sans calculatrice, palliant ainsi mon incompetence congénitale. J'assurais l'équilibre du budget familial par mon salaire, puis ma modeste retraite et mes droits d'auteur. Ainsi la planète familiale ronronnait.

Cela jusqu'au jour où une opération au cerveau a privé mon épouse d'une large part de ses facultés. Ma fille et moi en avons pris conscience, devant ses erreurs et son incapacité de gestionnaire. C'est à Martine que ces soins ont été dévolus. Je me contente de donner mon aval, par des signatures, à un charabia et à des chiffres qui me passent par-dessus la tête. Je m'interroge sur ce qui adviendrait si l'humanité décidait de revenir à une économie séculaire exempte de ces complexités administratives, sinon au troc. Quant à moi, si je me trouve un jour seul, je ferai de belles flambées de ce fatras, quitte à affronter les foudres de l'administration et finir mes jours en Ehpad.

Je déteste la phraséologie administrative, aussi absconse que les ordonnances de mon médecin, ce qui n'est pas peu dire : comme écrites en cananéen. Je suis devant elles comme devant la pierre de Rosette, mais non pourvu de la clé que Champollion, ce génie, gardait dans sa manche. Pour comble, ces documents, pour la plupart traduits en acronymes, ne m'inspirent rien, sinon l'impression d'être de retour dans les tribus de Lascaux.

OceanofPDF.com

Lundi 8 juillet
Le fatras des pharmacopées

Un magazine m'a informé des propos sommaires d'un certain docteur Bensabat : « S'efforcer de vieillir en bonne santé et devenir son propre médecin. »

Ma santé ? Aux dires des spécialistes, elle est, pour mon âge, « surprenante ». Mon cœur ne donne guère de soucis au cardiologue, mon sang est d'un bon cru et le diabète est à ma botte. Une modeste gorgée de whisky, avec des amis, suffit à dissiper les idées noires. Je fume deux pipes par jour mais j'évite les efforts physiques, me contentant de brèves promenades dans le square, de séances de tai-chi et de gymnastique ou, le matin, aux haltères, devant la fenêtre de ma chambre.

Pourtant je me trouve quotidiennement affronté à des « bricoles », à commencer par une obsession : la calvitie, problème de coquetterie plus que de santé. Mes chutes de cheveux m'occasionnent quelques soucis, conscient que cet hiver stérile ne sera pas suivi d'un printemps généreux. Il ne reste de ma crinière brune et bouclée qu'un voile diffus qui, pour des myopes, peut faire illusion.

En revanche, l'anémie me guette. J'aborde les repas sans appétit, le goût et l'odorat ayant perdu leur intensité. Je « broute » ou « pimpigne » (Renée), et me satisfais d'un demi-verre de vin par repas. Je suis condamné à ne plus faire la différence entre un picrate bas de gamme et un bordeaux de grand cru, quitte à m'attirer les sarcasmes de mon gendre, ce connaisseur. Je regrette cette privation des plaisirs dont je jouissais jadis, tout en veillant à garder à ma cave une honnête réputation.

Je me laisse tenter par la nourriture qui éveille des saveurs remontant aux origines rurales de ma famille : « chabrol », choux farcis, farce dure, tourtous aux rillettes, clafoutis, et j'en passe... Pour des raisons éthiques, je m'interdis la viande... sauf la tête de veau, le boudin ou les rillettes !

En raison de sa confusion mentale, Renée est incapable d'analyser son état de santé, et moi, je me heurte à ce mur. Elle passe son temps à dormir, à feuilleter des magazines, à surtout bavarder avec son amie dévouée, Michèle. Sa surdité nous oblige, pour lui parler, à adopter la voix de stentor des personnages de Feydeau. Ses soins exigent une pharmacopée où je ne vois, à tort sans doute, qu'une sorte de serre pour plantes vénéneuses.

OceanofPDF.com

Mercredi 10 juillet
Qu'attendre de la science ?

Depuis ma jeunesse, je suis obsédé par une phrase de Pascal : « Le silence des espaces infinis m'effraie. » Elle s'est incrustée en moi comme une pierre philosophale, propice à des méditations sans fin. Les projets de conquête spatiale dont on nous rebat les oreilles, l'éventualité d'une future présence humaine sur une lointaine planète notamment, me laissent ironique ou indifférent. Conquérir la Lune, il semble que ce soit comme traverser le pont Cardinal. En revanche, il est probable que nul n'ira vivre sur Mars, et tant mieux ! Trop de dépenses, avec, à la fin du rêve, une amère désillusion. Nous avons mieux à faire sur notre planète qui souffre de tous les maux.

Peu de gens dans mon entourage s'interrogent sur ces mystères d'une immanence troublante : l'origine et la nature du temps, de l'espace et de la matière, principes essentiels et permanents de notre vie. Lorsque j'entreprends de les sonder j'y renonce vite, de crainte d'y perdre sinon mon latin du moins ma raison. Dès lors à quoi bon m'y attarder ? Je vais me contenter d'y hasarder quelques pas, en souhaitant que l'on me pardonne mon ambition et le ton rude et sommaire de ces propos.

Le temps ? Il est immatériel, impalpable et invisible, donc sans début ni fin, mais le maîtriser en le découpant en tranches pour lui donner des limites illusoires est nécessaire à nos conditions de vie, sans que nous puissions lui donner une consistance autre que sous forme d'une montre-bracelet ou d'une pendule, fût-elle de style Louis XV. Cette notion imagée ne peut se justifier qu'en raison de notre existence et de notre conscience.

Prospecter le cosmos, cet espace sans origine et sans horizon, ne mène qu'à cette atroce certitude : l'infini, synonyme de néant. Dans ce domaine, la soif de nos savants est perpétuellement insatisfaite. Ils ont beau inventer et manipuler des véhicules interplanétaires, ils ne découvriront que des planètes mortes dont nous n'aurons que faire, avec pour conséquence de susciter un challenge dangereux entre nations et de creuser des gouffres dans les budgets nationaux. La recherche scientifique ignore les limites du raisonnable...

Avec la matière, nous sommes confrontés à un mystère aussi hallucinant que quotidien. L'image d'un Dieu créateur du ciel et de la terre, démenti à mots couverts par les scientifiques et la majorité de nos semblables, n'est plus qu'une élaboration sommaire et illusoire de catéchisme. Surgira-t-il, le nouvel Einstein qui nous délivrera de nos fantasmes obsédants ? Quant à l'intelligence artificielle, je m'en méfie. Ce n'est pas en perfectionnant des ordinateurs et des fusées qu'on recréera de toutes pièces les éléments essentiels de la condition humaine : raison, sensibilité et créativité. Jamais une machine ne produira un poème, une partition, une œuvre d'art ou une lettre d'amour !

Dans l'un de ses plus beaux romans, *Que ma joie demeure*, Jean Giono évoque la galaxie « Orion-fleur de carotte », qui faisait rêver Bobi. Les mystères du cosmos rejoignent dans ses œuvres ceux de Provence, mais il y manque l'odeur des fleurs sauvages.

Additif : Je conseille aux amateurs de cosmogonie de lire une somme d'interviews réalisées par Patrice van Eersel, de six philosophes éminents : *Le monde s'est-il créé tout seul ?* (éditions Albin Michel, 2008). La lecture en est passionnante mais la conclusion décevante peut se traduire par le titre.

Lundi 15 juillet
Du cinoche de quartier au Technicolor

Ranimée par la télévision, ma passion pour le cinéma se nourrit de nostalgie, avec une préférence pour les westerns ou les vieux polars en noir et blanc, ces jardins de fantômes. Dans les années 30, j'ai assisté, au cinéma des Nouveautés, à Brive, à la projection de *La Bandera* de Duvivier, avec Jean Gabin dans le rôle d'un légionnaire déjanté en errance dans la casbah d'Alger. S'ajoutait à ma fascination pour cet acteur la brève séquence d'une danseuse nue – du jamais-vu à l'écran.

Durant la dernière guerre, cette salle a projeté – j'ignore par quelle erreur de parcours – un court-métrage montrant les ébats sur canapé d'une créature « dans le plus simple appareil », comme on disait au temps de Molière. Suite à ce scandale, durant près d'une semaine le cinoche a fait salle comble. Lorsqu'on a projeté pendant l'Occupation le film allemand *Un amour de Pergolèse*, la patronne, Mme Serre, m'a prévenu à mi-voix que ce film était « un peu osé ». La fugace apparition d'un sein de *Gretchen* enrobé de dentelle m'a déçue, de même que les scènes de harem aux couleurs anémiques du *Baron de Münchhausen*. J'apprécie peu les premiers films en Technicolor, exception faite des westerns tournés dans les déserts fascinants du Nouveau Monde.

Je suis peu indulgent pour les films français. À quelques exceptions près, il manque aujourd'hui à l'affiche des réalisateurs comme Carné, Duvivier, Rohmer ou Truffaut, et des acteurs capables de se mesurer à Jean Gabin, Gérard Philipe ou Michèle Morgan. Ce qui m'indispose dans les films français contemporains, c'est la qualité négligée de la diction et de la prise de son. Les personnages sont quasiment inaudibles, surtout lorsque s'ajoutent aux dialogues intimes les bruits

de la rue et une musique tonitruante, ce qui nécessiterait presque un sous-titrage. Ce cinéma, cependant pas toujours médiocre, me laisse dans l'attente de scénaristes et de réalisateurs dignes des meilleurs anciens crus du Festival de Cannes.

Le cinéma, c'est comme l'amour. Quand c'est bien fait c'est merveilleux, mais quand c'est mal fait, c'est quand même un petit peu merveilleux (Stanley Donen).

OceanofPDF.com

Mardi 16 juillet
Ah, la belle-famille !

Je me dois, pour en finir avec mes histoires de famille trop répétitives, d'évoquer brièvement les rapports, sommaires et de stricte convenance, entre la mienne et celle, adjacente, de mon épouse. Si mes parents, revenus de leurs préventions, ont vite adopté Renée, je suis resté sur le seuil de ma belle-famille – celle de mon épouse – où régnait un fils unique, Robert.

Je ne partageais aucune affinité avec ce beauf majuscule ambitieux, jaloux et agressif, qui avait décrété, pour m'humilier, que littérature et journalisme étaient des activités peu « honorables ». Son épouse était une Champenoise irascible, réfractaire aux ébats nocturnes, et sa belle-mère une femme toujours vêtue de noir, morne comme un cierge éteint dans un temple parpaillot.

OceanofPDF.com

Mercredi 17 juillet
Idylle manquée à Mulhouse

J'ai conscience de n'avoir pas été le « mari fidèle » que mon épouse espérait. Si l'idée d'une séparation ne m'a jamais effleuré en raison de sentiments inaltérables, en revanche il m'est arrivé de savourer des vins plus capiteux que l'ordinaire, affadi par le temps. Appelé par mon métier à fréquenter un entourage mixte, j'ai tenu un catalogue de demandeuses plus ou moins fiables et disponibles. Je n'en ai pas abusé, loin des *mille e tre* conquêtes dont se vantait Don Juan. Ma modeste réputation de membre de la presse régionale, de critique littéraire et d'« écrivain publié à Paris » ajoutait à ma disponibilité sentimentale.

Au cours d'une fête du livre, à Mulhouse, il y a une quinzaine d'années, j'ai eu comme hôtesse à mon stand une adolescente engouée non de mes livres mais de ma personne, avec des signes d'intérêt évidents. À la clôture, elle a tenu à m'accompagner à mon hôtel. Elle est restée debout sur le trottoir, sans doute en attente d'une invitation de ma fenêtre à me retrouver dans ma chambre. Je m'y suis refusé, non – je dois le dire – sans en éprouver quelque regret.

Le lendemain, dernier jour de la fête, un billet empreint d'un romantisme de collégienne m'attendait à mon stand. De retour en Corrèze, j'ai reçu une lettre confirmant sa passion et souhaitant, contre toute logique, lui donner une suite. Je me suis gardé de répondre, d'autant qu'une lettre indignée du papa, mis au courant du caprice de cette innocente, m'a accusé d'avoir « abusé de sa naïveté » ! Cette idylle manquée n'a pas été accompagnée du procès pour détournement de mineure dont on me menaçait.

OceanofPDF.com

Jeudi 18 juillet
Hommage à Cavanna et à Brigitte B. !

Je ne suis pas chasseur et rien au monde ne vaincra cette aversion. Et les abattoirs, objectera-t-on ? Soit, puisque nous sommes classés « espèce carnivore », mais les mauvais traitements faits aux animaux m'exaspèrent. Quant à la chasse, le fait de massacrer la faune sauvage s'oppose à la morale.

Il me semble parfois entendre la chorale des « porteurs de flingue » m'accusant d'un excès de sensibilité et de mon opposition à une pratique remontant aux origines. Je partage ces humeurs avec Cavanna. Dans la préface de *Chasse et Pêche* (éditions Glénat), l'illustre humoriste annonce d'emblée la couleur, et sans chichis : « Je déteste la chasse et les chasseurs, ces assassins du dimanche sanglés dans des déguisements de guérilleros... » Avec Brigitte, la diatribe est moins violente, mais plus efficace. Comme eux je nourris l'espoir de voir un jour la chasse de plaisance interdite, sinon celle du ball-trap « à la casquette » pratiquée par le Tartarin d'Alphonse Daudet sous les murailles de Tarascon.

J'abhorre par-dessus tout la chasse aux éléphants, gorilles, rhinocéros et autres grosses bêtes. Comment imaginer les savanes de l'Inde et de l'Afrique noire sans ces mastodontes témoins des temps anciens ? Je souhaite que l'on sanctionne plus sévèrement braconniers et marchands d'ivoire. Nous devons pour l'heure nous satisfaire des réserves animalières – hélas ! – pour assurer la fragile postérité de la faune sauvage.

Je voue la même détestation à la corrida, depuis qu'en Espagne j'ai assisté pour la première fois – à la télé – à ce spectacle et suis resté

écœuré par le comportement des *aficionados* ivres de chaleur et de *cerveza*. La Catalogne a fait preuve d'humanité en interdisant la corrida. Je déteste les peintures de Picasso et les livres de Montherlant, Jean Cau, Blaise Cendrars, Hemingway et autres « fanas » qui tendent à faire de cette ignominie une réplique des mystères minoens !

Dégoût de tuer... Je ne chasse plus ! (Jules Renard).

OceanofPDF.com

Vendredi 19 juillet
Passage d'un ange

De nos jours, chercher dans les dictionnaires ou les encyclopédies littéraires les titres d'œuvres de la romancière, féministe et libertaire, Françoise d'Eaubonne serait temps perdu, la valeur ne s'accompagnant pas toujours de la notoriété.

J'ai rencontré Françoise à Brive, un beau soir d'été pendant la dernière guerre, alors qu'elle occupait avec un groupe d'étudiants la terrasse d'un café. Le thème de leurs entretiens animés portant sur la littérature, je me suis informé de l'identité de la jeune femme qui présidait aux débats.

Françoise d'Eaubonne était l'auteure d'un recueil de poèmes, *Colonnes de l'âme* (éditions Itinéraires, 1942), avec une préface de Joë Bousquet, écrite de sa main d'infirme. Elle naviguait dans l'entourage du grand poète, retrouvait Paul Éluard, André Gide, Paul Valéry, dans la chambre obscure de Carcassonne où Bousquet, blessé en 1918, recevait leur visite et écrivait ses romans, poèmes et essais. Françoise était devenue sa compagne préférée.

À la tombée du jour, l'égérie du groupe proposa une excursion dans les parages de la ville, à Aubazine, dans une vieille Peugeot, lestés de quelques sandwiches et de bière. Françoise, au volant, m'a fait asseoir près d'elle.

— Je viens, me dit-elle, d'apprendre que tu es poète, romancier et que tu te plais en province ! Voilà qui m'intéresse. Parle-moi de toi.

Un quart d'heure m'a suffi pour satisfaire à cette requête. J'y ai pris moins de plaisir qu'à la vue de cette créature qui, dans sa tenue estivale négligée, chevelure blonde ruisselant sur ses épaules, profil de

vierge à la Titien, me fascinait. Elle me demanda de déclamer un de mes poèmes, reprit le dernier vers et me tapota la cuisse.

— Michel, s'écria-t-elle, tu es des nôtres ! Il faudra que nous parlions tout à l'heure. Le bruit du moteur est assourdissant !

La bagnole rangée devant le monastère d'Aubazine dans la pénombre crépusculaire, nous avons pris à pied, après avoir englouti nos sandwiches et bu une canette, l'âpre chemin menant au sommet de la colline et à la table d'orientation, dans la joyeuse débandade menée par Françoise. Durant ce long trajet, elle a insisté pour que je reste près d'elle, un bras autour de ma taille.

La table d'orientation, émergeant d'un cromlech, dominait un immense espace ponctué de lumignons, avec au loin le parterre lumineux de la ville. Alex a pris sa guitare pour accompagner une chanson de Léo Ferré, je crois, reprise en chœur. Soudain hissée sur la table, Françoise s'est mise à déclamer ses poèmes. Cette image ineffable, semblable à une assemblée apollinienne sur le mont Olympe, m'a bouleversé. Une des filles a brisé l'enchantement :

— Il est minuit les enfants, et l'orage menace ! Une dernière gorgée de bière et en route, mauvaise troupe !

Sur le chemin du retour illuminé d'éclairs lointains et alors que quelques gouttes annonçaient une chaude averse, Françoise, un peu ivre, s'est arrêtée, m'a pris dans ses bras, m'a embrassé à pleine bouche et m'a glissé à l'oreille :

— Michel, il m'aurait plu de passer la nuit là-haut et de faire l'amour avec toi au milieu du cromlech.

J'ai maîtrisé un rire et lui ai rendu son baiser.

— Françoise, tu n'es pas sérieuse. Nous aurions pu être victimes de la foudre, fréquente sur ces sommets.

— Et alors, s'est-elle exclamée, nous aurions fait la une des journaux et des magazines ! On aurait parlé de nous comme de nouveaux *Amants de Venise*, le roman de Maurras, consacré à Alfred de Musset et George Sand...

— ... ou des *Amants malheureux*, du comte de Comminges !

Nous avons, sans conviction, échangé nos adresses : la mienne au journal et celle de Françoise à Carcassonne, dans la chambre noire de Joë Bousquet. Elle ne m'a jamais écrit, sans doute occupée à rédiger

son premier roman, *Le Cœur de Watteau*, qui avait intéressé un éditeur et fait parler d'elle dans le cénacle de la critique germanopratine.

*Mon amour est traître en toute chose / Que périssent dans le Sud
ou l'Armor / Les tours de la Loire et la passerose... / Car rien n'est
perdu s'il reste la mort* (Françoise d'Eaubonne, *Colonnes de l'âme*).

OceanofPDF.com

Samedi 20 juillet
Séquence voyages

Aucune nostalgie ne résiste mieux à l'usure du temps que celle des vacances, notamment lorsqu'on a feuilleté à l'école primaire l'*Atlas classique*, de Schrader et Gallouedec, et rêvé d'une planète aux frontières obsolètes, où des continents allaient plus tard être bouleversés par des guerres et des révolutions, dont nous ne pouvions concevoir la nature ni l'ampleur.

J'ai reçu, il y a trente ans, un cadeau somptueux du Grand Livre du mois, relatif aux ventes importantes de mes ouvrages. Il m'offrait une quinzaine aux Caraïbes pour deux personnes, une croisière pour milliardaires à laquelle mon épouse et moi n'aurions jamais osé rêver.

Lorsque le paquebot faisait escale, une fête folklorique nous attendait dans le port, comme pour célébrer une ambassade au temps des expéditions coloniales. Aujourd'hui, ces émotions hantent encore mes nuits, mais mon horizon se borne à une cour de récréation, à un jardin public et à la Poste centrale qui, la nuit, constellée de lumières, me donne l'illusion rétrospective d'un paquebot ancré dans un port des Antilles.

Les voyages prouvent moins de curiosité pour les choses que l'on va voir que l'ennui de celles que l'on quitte (Alphonse Karr).

Dimanche 21 juillet

Itinéraires urbains

La rue de l'Hôtel-de-Ville était dans notre cité, avant la dernière guerre – en toute modestie –, ce que les Champs-Élysées sont à Paris. Le dimanche soir les élégances sortaient des penderies de quoi parader. On s'habillait pour « faire la rue l'Hôtel-de-Ville » à pas lents, avec ostentation. La foule qui se divisait en deux courants, montant et descendant, entre la place de la Collégiale et le boulevard circulaire, me rappelait les entractes dans les promenoirs des grands théâtres. On s'y saluait d'un courant l'autre, il s'y nouait des rencontres, et l'on ne s'arrêtait que pour prendre l'apéritif au *Café de Brive*... Cette voie majeure a peu à peu perdu de son pittoresque et de son importance. Le dimanche soir, on rentre chez soi, après le match de rugby au Stadium, pour regarder la télévision.

Autre artère majeure : la rue Toulzac. Elle débute devant la Collégiale et, par une majestueuse perspective, laisse entrevoir en ligne droite le pont Cardinal et l'avenue de Paris. Ma mère me conseillait, quand je courbais l'échine, de me tenir droit « comme la rue Toulzac un jour de pluie » ! Dès les années 60, cette voie un peu tristounette est devenue le temple du dieu Commerce, avec une prédilection pour les fringues. On y vient de tout le département et d'ailleurs satisfaire aux exigences de la mode.

Lundi 22 juillet
Deux grands philosophes en Corrèze

Mes liens avec le monde culturel ont toujours été tenus en raison de mon exil volontaire loin de Paris, où tout se fait et se défait, mais où il convient d'être présent de temps à autre pour éviter de sombrer dans l'anonymat. Invité à des émissions de télévision, notamment par Bernard Pivot, Claude Villers et François Busnel, je me devais d'obtempérer malgré mes réserves à « parler dans le poste », comme disait André Gide.

Après l'*Apostrophes* de Pivot, des passants me souriaient comme devant une vedette de la chanson. Dans un restaurant, le maître d'hôtel nous a réservé sa meilleure table. Ma prestation, au côté de l'auteur américain Gore Vidal, n'a pas déçu, m'a-t-on dit.

J'aurais pu tirer quelque intérêt d'un entretien entre les philosophes Gabriel Marcel et Marcel Conche, mais ils ne se sont jamais rencontrés, du moins en Corrèze, à mon grand regret.

Gabriel Marcel, propriétaire d'un castelet voisin, effectuait de lentes promenades solitaires qui le menaient parfois au chemin accédant à notre demeure de Ligneyrac. Pour reprendre son souffle il s'asseyait sur une souche. C'est là que ma mère a rencontré ce gros homme poussif, aux cheveux blancs, à l'aspect austère. De quels sujets pouvaient-ils bien nourrir leur conversation ? Sûrement pas de Kierkegaard ou de Nietzsche, mais sans doute de la vie dans notre campagne et de leur condition physique. Ces entretiens se sont poursuivis de temps à autre, si bien que nous disions – en plaisantant – que « cela pourrait finir par un mariage ». Gabriel Marcel est décédé quelques années plus tard, en 1973, à Paris.

Marcel Conche et moi avons le même âge, à quelques mois près, ce qui m'a incité, après avoir lu *Corsica* (éditions PUF), à lui proposer une rencontre dans sa résidence proche de Beaulieu-sur-Dordogne. Je lui ai écrit ; il a accepté de me recevoir, avec un plan à l'appui.

Nous avons mis plus d'une heure, Martine et moi, pour trouver son repaire, si bien qu'il nous a fait grise mine. J'avais l'impression, devant ce vieil homme bourru et peu loquace, de déranger Diogène dans sa tanière. De tout le temps que dura notre entretien, il n'a fait que marmonner des commentaires sur l'édition, sans daigner me remercier de mes présents : mon dernier roman dédié et de la liqueur de nèfle, son fruit préféré.

Ma vénération est demeurée intacte pour ce philosophe connu dans le monde entier, qui a choisi de finir ses jours sur sa terre natale. J'eusse aimé qu'il me parlât plus longuement de sa vie et de son œuvre, mais je ne le reverrai sans doute jamais. Nous sommes sur la même ligne de départ pour les cérémonies du centenaire, si nous y accédons...

OceanofPDF.com

Mercredi 24 juillet
Blaise Cendrars et le Transsibérien

Trois jours sans rien écrire, non par impuissance physique ou intellectuelle mais du fait d'un état comateux sans cause précise. D'ordinaire, à peine installé devant mon ordinateur, je renoue sans peine avec le chapitre en cours. Ces derniers temps, je me suis senti baigné dans une singulière inertie, comme si je me trouvais seul dans le *Transsibérien* de Blaise Cendrars.

Il m'est arrivé maintes fois, en achevant un roman, de me sentir *dépossédé*. Après avoir vécu durant des mois en présence de personnages réels ou fictifs, je me retrouve sur un quai de gare, en proie à une oppressante solitude. Signe d'une rupture définitive avec mon travail, ou un banal caprice métabolique ?

C'est au cœur même de la vie que Cendrars est ancré. Il est le plus actif des hommes, et cependant serein comme un lama tibétain (Henry Miller).

Jeudi 25 juillet
Première flambée érotique d'un puceau

En feuilletant un magazine féminin, mon intérêt a été retenu par des faits relatifs à la mode. Elle est de moins en moins consacrée à ces sinistres squelettes ambulants issus des ateliers de Dior ou de Chanel. Ces modèles ont confirmé ma préférence pour les femmes enveloppées.

Ces observations m'ont rappelé la célibataire à laquelle, durant la guerre, mes parents avaient loué deux pièces vacantes du deuxième étage. Pulpeuse, visage monolithique, regard d'un Orient glauque, Mathilde nous rendait fréquemment visite et parfois partageait nos repas.

J'éprouvais à cette époque les prémices de la « bandaison » (Brassens), quand un matin, en l'absence de mes parents, Mathilde a fait irruption alors que j'achevais ma toilette. Elle-même, en ayant fini avec la sienne, était à demi nue sous une robe de chambre laissant ignorer peu de chose de ses charmes. Assise près de moi au bord du lit, elle a évoqué ses rapports avec la société locale, ce qui m'importunait moins que le cil que j'avais dans un œil et qui me privait de jouir pleinement de sa présence. Elle a pris ma tête entre ses mains et, à petits coups de langue, m'a libéré de l'importun. Je me suis senti à la fois pantelant de désir et prisonnier, comme un insecte capturé par un népenthès. Avait-elle l'intention, en me déniaisant, de faciliter l'entrée du puceau dans le temple des plaisirs érotiques ? Mon vertige dissipé, j'aspirais à une initiative venant d'elle, ma timidité congénitale me l'interdisant. Mathilde m'a embrassé sur la bouche en se retirant, avec un rire ironique, laissant ma bandaison pantelante.

OceanofPDF.com

Vendredi 26 juillet
Les amis les plus rares et les meilleurs

Je ne regrette pas d'avoir renoncé à la décision qui nous avait effleurés, Renée et moi, il y a quelques décennies, de monter avec armes et bagages dans le *Capitole*, en direction de Paris et sans billet de retour. J'ai préféré me livrer au tacot régional fictif qui m'a déposé non sur une voie de garage, mais dans une résidence provinciale conforme à mon confort et à mes habitudes.

Il s'était trouvé deux « sirènes » qui, accrochées à ma barque, m'invitaient à les rejoindre : Georges Mamy et Jean Barial, journalistes corréziens installés à Paris.

J'ai connu Georges Mamy à l'école primaire, comme en témoigne une très vieille photo. Nous étions, m'a-t-on dit, les « plus beaux de la classe », mais lui le bon élève et moi le cancre. Bien des années plus tard, ayant appris ma condition d'écrivain et surtout de journaliste, il a sonné à ma porte. Entre deux rasades de whisky il m'a proposé – ce sont ses propres mots – « de rompre les amarres et de faire voile sur Paris ». Éditorialiste du *Nouvel Observateur*, sommité dans le domaine de la presse, il préparait une biographie d'un Premier ministre socialiste décédé, son ami Guy Mollet, et un recueil sur les vieux métiers de notre province : deux ouvrages pour lesquels il souhaitait mon aide. Ces deux projets n'ont pas eu de suite, malgré l'aide de son épouse canadienne, mais il a continué à faire la critique de mes romans dans son journal. J'ai eu du mal à le convaincre de l'inanité de la chance qu'il m'offrait, mais il ne m'en a pas tenu rigueur. Sa mort prématurée m'a profondément affecté. Je le tiens toujours comme mon ami le plus fidèle et le plus précieux.

Alors qu'il travaillait au *Parisien libéré*, Jean Barial retrouvait fréquemment sa maison familiale située à Donzenac, une commune voisine, et venait à chacun de ses séjours me rendre visite à *La Montagne* ou à mon domicile. Le jour où il m'avoua qu'il se proposait de me faire incorporer dans la rédaction de son journal, je lui fis la même réponse qu'à Georges Mamy. Alors que je me trouvais à Paris pour une séance de dédicaces de mon dernier roman paru, je lui rendis visite à son journal et fus reçu dans le bureau du directeur. Ce dernier me confia le plaisir qu'il aurait à m'intégrer dans son équipe, non dans la rubrique des arts et lettres, mais dans celle des faits divers ! Je lui promis de réfléchir, mais persuadé que ma visite avait été inutile. Tout comme Georges, Jean ne m'a pas privé de son amitié et a continué à parler de mes romans dans son journal. J'ai regretté sa disparition, peu de temps après celle de Georges.

Ayant échappé à Charybde et à Scylla, j'ai retrouvé une mer sereine propre à ma nature et à ma tâche. Si j'avais accepté l'une ou l'autre de ces propositions, j'aurais fait naufrage dans la Seine.

L'homme a peu d'amis, mais c'est un bonheur s'il en a (Napoléon).

Samedi 27 juillet
Une « école » sans maîtres

Un coup de fil de mon ami, l'écrivain Jean-Guy Soumy, a contribué à dissiper mes humeurs matinales. Nous faisons partie, aux éditions Robert Laffont, d'un groupe informel dont les membres avaient la même origine provinciale et le même éditeur. Nos relations donnaient lieu à des agapes avec nos épouses, dans une ambiance joviale.

Journaliste et écrivain renommé, Jacques Duquesne, dont l'épouse était d'origine corrézienne, a fait de notre « bande », sans nous en prévenir, l'objet d'un article en pleine page avec photo couleur dans *Le Point*. Titre : *L'école de Brive est née*. La presse et les médias se sont emparés de ce phénomène, jusqu'au jour où ces « provinciaux » furent jugés prétentieux et surtout encombrants, par leur présence insolente dans les gondoles des libraires.

Les élèves de cette école animée par Jacques Peuchmaurd, directeur littéraire chez Laffont et lui-même romancier : le regretté Denis Tillinac, Claude Michelet, Christian Signol, Gilbert Bordes, Colette Laussac, Yves Viollier et moi-même, sont aujourd'hui, sinon célèbres, du moins appréciés par un lectorat fidèle. Certains ont migré vers d'autres maisons d'édition et nos liens se sont distendus.

Me revient en mémoire le propos pertinent de Denis Tillinac : « On trouverait en Corrèze autant d'écrivains que de veaux sous la mère... » Il est vrai qu'il ne se passe pas une semaine sans que *La Montagne* ne mentionne les ouvrages de nouveaux écrivains corréziens, publiés le plus souvent à compte d'auteur, sans une école pour encourager leurs débuts.

Je me suis interrogé sur le « phénomène » que constitue cette prolifération littéraire. L'attachement au terroir, sans doute, mais pour

certaines écrivains reconnus, qui figurent sur les listes des magazines, le mystère prend corps. Je pense à Pierre Bergounioux, Denis Tillinac, Claude Duneton, Robert Margerit, Richard Millet...

OceanofPDF.com

Dimanche 28 juillet
Ultime rencontre avec Robert Laffont

L'émotion m'étreint au souvenir de mon dernier rendez-vous avec Robert Laffont, à son domicile parisien de la rue Pierre-Nicole, où il m'avait invité à partager son déjeuner sur la terrasse. Il a mangé du bout des lèvres, bu de l'eau, parlé peu et à voix basse, regard en demi-lune, me laissant le soin d'animer un dialogue laborieux. J'eusse aimé qu'il m'informât de la marche de sa maison d'édition, qui, hélas, battait de l'aile. Il s'est contenté de me poser des questions sur ma condition de vie en province et d'évoquer mes romans à venir.

Je n'ai pas tardé à comprendre son intention de m'intégrer dans sa maison, à un poste administratif, ce qui dépassait mes compétences et m'aurait contraint à plier bagage pour Paris, ce que je ne souhaitais pas. Durant ces modestes agapes, mon regard est resté attaché au dôme voisin du Val-de-Grâce enveloppé d'une brume de chaleur moite : une image gravée dans ma mémoire. *Robert*, comme nous l'appelions, est décédé peu après cet entretien stérile. Il a été un des rares éditeurs à me témoigner une confiance et une amitié sincères et efficaces.

Lundi 29 juillet
Écrit à l'encre grise

De plusieurs jours d'un temps pluvieux, il ne reste ce matin au bas du ciel qu'un échouage de serpillières mal essorées. Des bourrasques d'un vent chaud de sud-ouest s'époumonent encore dans les arbres du jardin pour une leçon de gymnastique. L'une d'elles a ouvert en grand la fenêtre de mon bureau, dispersant mes « paperolles » sur la moquette.

Au terme de ce fâcheux incident et suite à la lassitude éprouvée pour le réparer, j'ai été saisi du regret de ne pas avoir donné à mon bureau l'image d'une pelouse envahie par une volée de feuilles mortes. À quoi bon, me suis-je dit, avoir remis de l'ordre dans cet énorme fatras qui, à l'évidence, ne me sera guère utile, ma carrière littéraire touchant à son terme dans une indifférence proche de la gérontophobie ?

Certaines notes de mes carnets me paraissent écrites par quelqu'un d'autre que moi, et souvent avec des prétentions philosophiques qui auraient fait sourire mes instits de l'école primaire. Les anciens poèmes retrouvés dans ces débris évoquent en moi, sinon une passion toujours vive pour la poésie, du moins, pour la plupart, une maladresse juvénile.

À la suite, sans doute, des remèdes préluant à une intervention chirurgicale, je m'ébroue aujourd'hui dans ce que, dans la Russie du Tchernoziom, on appelle la *raspoutitsa*, cette boue accompagnant un dégel. Aujourd'hui, je n'ai d'autre recours que de reprendre le fil de mon dernier roman resté en panne depuis deux jours, où je vais sans doute me vautrer comme un chat affamé.

Mardi 30 juillet
L'agneau noir et sa famille

J'ai retrouvé, dans un lot d'archives reconstituées la veille, l'original d'une caricature de mon père, signée Jean Vialle, parue dans *La Corrèze* des années 40. En blouse noire, composteur en main et toujours cigarette au bec, il « lève la lettre » – par plaisir je suppose – comme dans ses débuts de typographe, à Paris. J'éprouve pour lui une vénération non exempte de rancune, mais il me considérait comme l'« agneau noir » des Écritures, ou, comme le disait ma mère, un « cache-nid » : un exclu. Je rappelle qu'en m'inscrivant à l'école industrielle plutôt qu'au lycée, il m'a contraint à prendre le deuil de la culture classique à laquelle, de par mes goûts, tout me portait.

J'ai pallié tant bien que mal cet excès d'autorité en garnissant les étagères de ma chambre de livres classiques, prose et poésie. Dans la plupart d'entre eux, je n'ai fait que grappiller de quoi nourrir mes brumeuses méditations.

Un mystère plane sur notre famille. Ma grand-mère paternelle a quitté le Périgord dans sa jeunesse pour entrer comme lingère dans une famille parisienne du « beau monde ». Elle m'a raconté peu avant sa mort qu'on y recevait des célébrités, notamment le poète François Coppée, de l'Académie française, qui s'était épris de ce beau brin de fille. Lui a-t-elle cédé ? Toujours est-il qu'elle est revenue au pays, m'a-t-on dit, pour y accoucher de mon père. En tête à tête, en cassant des noix dans sa mansarde pour accroître la modeste pension que lui livrait son fils, elle évoquait pour moi seul le souvenir ému de son « célèbre poète ».

OceanofPDF.com

Août

OceanofPDF.com

Jeudi 1er août
Les chemins de la Provence

Fin d'une sombre journée passée en clinique pour une opération des voies urinaires qui ne méritait pas un tel chambard, alors, comme disait Rimbaud, *que je pissais haut et droit avec l'assentiment des grands héliotropes*.

J'ai profité de ma claustration pour reprendre la lecture de cette petite merveille de Jean Giono : *Ennemonde et autres caractères* (éditions Gallimard). Ses personnages empreints de vérité m'ont ouvert les chemins de la Provence. En revanche, *La Chasse au bonheur* (éditions Folio) m'avait laissé sur ma faim. Les interminables et confuses conceptions philosophiques de Giono confinent parfois au délire, à croire qu'il avait abusé du tabac et des ambrosies du Mercantour.

La profonde originalité de Jean Giono est cet éloignement de la vie parisienne, cette autonomie absolue du créateur dans une chambre avec vue sur la Provence (Henri Godard).

Vendredi 2 août
Estivalités

L'été a tenu ses promesses : soleil du matin au soir avec, cependant, à la nuit proche, quelques humeurs orageuses. La végétation, dans notre jardin et le square voisin, n'a pas trop souffert de la canicule. La nuit venue, dominée par les hautes et sombres verdure des cèdres géants, une épaisse rangée de tilleuls me fait penser à des décors wagnériens.

En attendant que l'inspiration, asséchée par la chaleur, me revienne, je me suis plongé dans la lecture des magazines. L'été n'a pas mis un terme aux chamailleries politiques, comme un ciel nébuleux traversé d'orages. Le temps des vacances venu, on laisse ses ennuis à la consigne, certain de les retrouver intacts au retour. Malgré la canicule, les événements rappellent un *pitalugue*, la coque de noix pilotée par le capitaine Escartefigue.

OceanofPDF.com

Samedi 3 août
Jeux d'enfants en Charente

En terre charentaise, mes cousins, quelques galapiats et moi avions l'habitude, aux vacances, de barboter dans un marigot bourbeux de la lande. Un jour, par défi, je me suis baigné nu. La photo prise sur-le-champ a fait le tour de la famille, provoquant gloussements et suspicion de virilité précoce.

En cela, rien de fondé. Les tripotages entre petits mâles troublés par une virilité bourgeonnante auraient pu m'inciter à une transgression, mais, si je ne manifeste aucun mépris pour les homos, je « n'en suis pas ». Certains se sont intégrés dans notre cercle amical sans provoquer le moindre commentaire discriminatoire.

La télé a rediffusé récemment un film de Pedro Almodóvar, *La Mauvaise Éducation*. J'ai mal supporté les séquences où le réalisateur, mettant à nu, si je puis dire, amours et conflits entre homos, nous inflige des scènes d'une grande audace. Autant je peux prendre plaisir, devant ma télé, aux jeux saphiques, autant les exhibitions entre hommes me hérissent. Mon ami, l'écrivain corrézien Robert Margerit, n'a pas caché dans ses œuvres son goût pour les ébats féminins.

Mardi 6 août
Petit catalogue des chutes

Le souvenir de mes chutes humiliantes en cours de promenade me poursuit et me hante, comme le signe d'une vieillesse inéluctable. Au sortir d'une semaine à la clinique, le chirurgien m'a mis en garde contre le risque des promenades non accompagnées et sans canne. J'ai failli lui rire au nez ; j'aurais eu tort.

Première chute : glissade sur un trottoir humide. Deuxième chute : les pieds empêtrés dans des tranchées de travaux publics. Troisième chute : dans le square où j'ai joué au foot, par enfantillage sans doute, avec quelques gamins du quartier. Dans tous les cas, aucune blessure à déplorer, sinon l'humiliation.

OceanofPDF.com

Jeudi 8 août
Le voyageur du temps

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans, écrivait Baudelaire. Je me suffis maintenant de ceux qui n'ont pas fondu dans les abysses de la mémoire. Je traîne mes défroques de « voyageur du temps » aux pieds poudreux, dans un espace de temps de plus en plus restreint, amorce d'une nécropole où de vagues stèles commémoratives se dressent de chaque côté du chemin, certaines aux mots encore lisibles, la plupart destinées à l'enfouissement.

La nuit m'invite à ces promenades. Je n'ai pas à pousser porte ou portail : il semble que je sois attendu, ici ou là, à la suite de quel événement, mais par qui ? En l'absence d'un guide, le fantôme que je suis s'avance, en quête d'autres fantômes et d'autres lieux propres à l'épanouissement d'un rêve où les femmes occupent des places éminentes. Beaucoup d'amis m'ont légué des souvenirs de leur veuvage, au point que j'aurais aimé regrouper ces solitaires dans un cercle commémoratif. Ces dames disparues ont toujours entretenu avec moi, à l'heure du thé ou du whisky, des relations affables. J'ai échangé avec elles des confidences parfois sentimentales mais sans y ajouter la moindre perversité. Les épouses de mes amis ont toujours échappé à mon esprit de conquête.

Samedi 10 août
Séquence gastronomique

Affligé par l'âge, devenu exigeant et restrictif en matière de nourriture, mes goûts me portent aux pâtisseries et aux fruits, malgré un diabète aux aguets ! Ce mal sournois que je m'oblige à maîtriser, n'en fait, si je puis dire, qu'à sa tête. Le seul remède serait la privation de ce dont on se délecte, les desserts notamment.

Détecter, comme je l'ai déjà dit, des saveurs de framboise ou de cassis dans le vin, est un jeu auquel j'ai renoncé, mes papilles y étant inaptes. Je ne trouve de saveur qu'au cidre, aux jus de fruits... et au whisky ! Cette déficience répond à une maladresse. Jadis, au cours d'un repas où j'avais abusé de la boisson, un ami m'a conseillé, pour éviter un malaise, d'avaler un morceau de sucre arrosé d'ammoniaque. Résultat : ce ravage de mes papilles gustatives dont, depuis, je pâtis.

Au restaurant, mon appétit se réveille et s'exalte : menus originaux, saveurs inattendues, décors différents de l'ordinaire, évolutions des serveuses...

La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais... du moins pendant la première heure (Brillat-Savarin).

Dimanche 11 août
Les délices du château

Dans le château de nos cousins, Marie-Claire et Jean-Baptiste, chaque repas est une fête. Marie-Claire monte de la cave des bouteilles revêtues d'une noble poussière, des flacons de liqueurs aux étiquettes illisibles et des boîtes de havanes. Jean-Baptiste s'adonne depuis des lustres à sa passion exigeante de collectionneur. Le grand salon et les pièces adjacentes donnent l'image d'un musée profus et confus. Un magnifique piano 1900 domine cette caverne d'Ali Baba où l'on découvre des bronzes de Barye, des documents historiques et des panneaux publicitaires émaillés pour des chocolats ou des voitures, dont le maître aime à s'entourer.

J'ai gardé le souvenir d'un entretien au château avec une actrice célèbre en son temps, Alice Sapritch, vedette avec Louis de Funès et Yves Montand du film *La Folie des grandeurs*. Elle participait à la réalisation d'un court-métrage pour la télé sur les amanites phalloïdes ! L'actrice a accepté de m'accorder une interview dans la grande salle, devant un feu de bois et une bouteille de veuve-clicquot.

Mardi 13 août
Les livres, des amis encombrants

J'ai effectué, deux jours durant, en me servant d'un escabeau, des tentatives de rangement de mes livres, une pratique fastidieuse qui m'expose à une chute, les étagères supérieures abritant le sommeil inviolable, sous une couverture de poussière, d'ouvrages anciens. Je les vénère mais en m'abstenant de les consulter, sinon par obligation, rarement pour le plaisir.

Une maison sans livres est un corps sans âme (Auteur latin).

OceanofPDF.com

Jeudi 15 août
En souvenir de Marc Chadourne

Le premier prix Marc-Chadourne, organisé dans notre ville, a été décerné, au Sénat, à Michèle Fitoussi pour son roman *Janet* (éditions Lattès). Cet événement, important pour notre ville, berceau de la famille Chadourne, a laissé indifférente la presse parisienne, comme si Marc, Prix Femina, Grand Prix de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre, illustre reporter des années 30, était un écrivain voué à l'oubli.

J'ai rencontré Marc, retour d'une de ses tournées de conférences dans les universités américaines, dans son domaine du Bousquet près de Brive. Il m'a entretenu de la réédition de *Vasco*, son meilleur roman, nourri de ses nostalgies polynésiennes, et m'a fait asseoir pour une photo sur le trône de Béhanzin, dernier roi et tyran d'Abomey (Dahomey).

Marc était confronté, m'a confié sa petite-fille, Lilith, à un choix : s'installer à Paris, avec Le Bousquet comme résidence secondaire, ou jouer, en Amérique, de sa renommée internationale. C'est à ce dernier projet qu'il s'est arrêté, non sans regret, de sa part et de la nôtre.

Au cours de ma visite, évoquant la présence de sa compagne, créature de type californien, il avait soupiré :

— Je te confie que je supporte difficilement sa présence. Elle a du mal à s'endormir à cause du rossignol et déteste l'odeur des bouses. Je ne vais pas tarder à lui rendre sa liberté...

Vendredi 16 août
Qui se souvient des Éthiopiennes ?

L'idée m'est venue ce matin de parler du roman d'Héliodore d'Émèse, *Les Éthiopiennes* (éditions Les Belles Lettres, 1938), œuvre monumentale en deux gros volumes, acquis à la brocante pour un prix dérisoire. J'ignorais le nom de l'auteur et de son œuvre, mais j'avais été séduit par son titre. Qu'en faire ? Le lire avec l'original en regard ? *Brrr...* J'ai rangé cet ouvrage sur la plus haute étagère, avec la vague intention d'en tirer une adaptation romanesque, dans le style d'Homère. En parcourant avant-propos, introduction et notes du traducteur, j'ai appris qu'Héliodore, « l'un des plus grands auteurs de la Grèce antique », avait inspiré Rabelais, Shakespeare et Racine. Je me serais trouvé en bonne compagnie, mais face à un projet trop ambitieux.

Ce roman raconte les amours de Théagène et de Chariclée. Le début est séduisant : « Le jour commençait à sourire et le soleil à illuminer le sommet des montagnes. Des hommes armés comme des brigands étaient en embuscade sur les hauteurs qui s'étendent le long de l'embouchure du Nil... » J'aurais dû, pour prendre la suite, monter sur un chameau, mais ce parcours me parut interminable et semé d'embûches, si bien que je choisis de le reporter aux calendes. Le mirage des *Éthiopiennes* y somnolera sans doute *ad vitam aeternam*.

OceanofPDF.com

Dimanche 18 août
Vaguelettes de nostalgie

Triste dimanche, ciel brumeux, orage en instance, thermomètre vertigineux et square désertique. Ma sieste a dépassé les limites normales, inerte que j'étais, mon ordinateur lui-même étant amorphe.

C'est dans ces conditions pénibles que je me plais à brasser mes nostalgies de Rosas : la bière fraîche de six heures au *Café de la jetée* dans le souffle délicat de la marinade, la rumeur des vagues et le passage des baigneuses, en attendant l'heure de la paëlla.

En raison de la canicule, les journaux et la télévision relatent sans fin les incendies qui dévorent plantations, forêts, villages et menacent des cités balnéaires. Le Portugal a, sur un tiers de son territoire, l'aspect d'un gigantesque brasier. Partout, jusque sur les côtes anglaises, les pompiers sont sur le pied de guerre. Seuls l'Islande et le Groenland sont épargnés, mais il est vrai que les vacanciers y sont rares. Chez nous, sur le haut plateau de Millevaches, des milliers d'hectares de résineux sont partis en fumée.

On s'interroge sur les origines de ces incendies catastrophiques. La canicule a bon dos, certains suggèrent que les pyromanes n'y sont pas étrangers. Des migrants, déçus de leurs conditions de vie, auraient, dit-on, exprimé leur révolte par ces procédés inhumains, mais j'ai du mal à y croire.

Mardi 20 août
Séquence musicale... et gastronomique

Ma ferveur pour la musique classique remonte à mon adolescence, lorsque j'écoutais à Radio Toulouse la *Chevauchée des Walkyries* de Richard Wagner. J'ai amèrement regretté de n'avoir pas appris le solfège, ce qui m'aurait incité à mettre en forme les thèmes ambitieux tournant dans ma tête.

Mon tai-chi quotidien, fenêtre ouverte sur le jardin, s'accompagne de musique. Le soir, branché sur une chaîne classique, je savoure, jusqu'à minuit passé, Beethoven ou Mahler avec une tisane du soir et une bouchée au chocolat.

Ma mémoire a réservé dans ma modeste musicographie un espace pour la chanson populaire. Je me flatte, comme on disait jadis, d'« avoir de l'oreille ». Qui se souvient aujourd'hui du *Chaland qui passe*, de l'*Église au fond du hameau*, de la *Caissière du Grand Café*, de *Lili Marleen* ?

Quant à la musique dodécaphonique, il me suffit d'y penser pour préférer la mort (Paul Morand, Versailles).

Jeudi 22 août
Un personnage encombrant : le Horla

J'ai passé une partie de l'après-midi à baigner dans une latence agréable. *La Chartreuse de Parme* ouverte sur mes genoux, fenêtre et volets clos, confiné dans un espace où le moindre objet n'est qu'apparence et le décor celui d'un train fantôme arrêté de nuit dans une gare sans nom.

En revanche, dans ma jeunesse, à la lecture de la nouvelle de Maupassant, *Le Horla*, j'avais ressenti l'impression atroce d'être entraîné dans une grotte aux fantasmes. Maupassant, proche de sa fin, avait, durant des mois, noté sur son journal l'emprise de cet incubé sur son esprit fragile et son corps malade.

En matière de situations hallucinatoires, Ernst Hoffmann, Edgar Poe et Lovecraft n'ont pas dû faire mieux, et je m'interdis de les lire. Le malaise que j'éprouve encore aujourd'hui tient peut-être au souvenir de la spirale vertigineuse qui, une nuit, en clinique, m'avait entraîné vers les abysses ?

Non, sans aucun doute, le Horla n'est pas mort. Alors... alors... il va donc falloir que je me tue ! (Maupassant).

Vendredi 23 août
Un « préhistorique » à l'ordinateur

La pratique de l'ordinateur, après la plume Sergent Major, le stylo-bille et la machine à écrire, m'est apparue comme le seul moyen susceptible de me donner la possibilité de traiter un texte dans les meilleures conditions. Appuyer sur un bouton peut suffire à changer une friche en terre fertile.

Je revendique le titre, en matière de technique d'écriture, d'écrivain « préhistorique » – celui de l'*Homo sapiens* et non de Neandertal ! Je suis resté longtemps, dans l'atelier de mon père, à faire la cour à Mlle Mergenthaler – le nom de ma linotype – et, *grosso modo*, nous avons fait bon ménage. J'ai abordé l'ordinateur, par la suite, avec au clavier une dextérité digitale éprouvée.

J'imagine avec angoisse le moment inéluctable où, privé de mes facultés visuelles mais non de mon énergie intellectuelle, je serai contraint de voiler à jamais mon ordinateur comme on recouvre le visage d'un mort. Pour l'heure, le « phénomène » que je suis, au dire de la *Faculté*, se maintient dans un état de rémission favorable. J'abats sans effort six pages par jour sans éprouver la moindre lassitude, et je sacrifierais sans regret un repas, sinon une nuit, afin de mener une intrigue à son terme.

Dimanche 25 août
Tahiti en Corrèze

Je n'ai jamais fait escale, à mon grand regret, en Polynésie. C'est elle qui est venue à moi. Pour écrire, à trente ans d'intervalle, deux romans : *Les Dieux de plume* et *Pacifique-Sud*, j'ai longtemps joué à la marelle, sautant d'un atoll à une île, jouissant des effluves de paradis des hibiscus et des étreintes de vahinés sous des toits de palme.

Comment imaginer, que, l'été 1996, en Corrèze, de jeunes et jolies vahinés authentiques danseraient la *upaupa* sous un châtaignier, dans un décor étranger aux gravures du manuscrit de Gauguin, *Noa Noa* ? Lilith, petite-fille de Marc Chadourne et défenderesse du culte de son illustre ancêtre, avait loué dans une forêt, pour ses vacances, un ancien moulin et un étang. Elle m'a invité à l'y rejoindre, précisant qu'une surprise m'attendait.

Elle fut de taille ! J'ai été accueilli par un essaim de jeunes filles vêtues de paréos, coiffées de diadèmes de fleurs des champs, à défaut de tiaré, jouant au badminton et laissant Lilith préparer un repas, hélas, dépourvu de saveurs et de senteurs exotiques, mais bien limousin. Il ne manquait à ces agapes rustiques que le lait de coco ou le chevreau à la broche, mais la conversation alla bon train, mes souvenirs de lecture faisant écho à des entretiens animés avec Vaïna, Kirian, Mysco... Suite à un abus de vin et de gnôle du pays, ma sieste a été troublée par les chants des îles, les rires et, que l'on me pardonne, des obsessions érotiques : je m'imaginais en compagnon du capitaine de la Marine royale, Louis-Antoine de Bougainville, entouré de créatures vêtues de feuilles de tiaré batifolant autour de la *Boudeuse*.

Mardi 27 août
Petit conte d'une passion contrariée

Clément fait partie de mes amis indéfectibles. Nous habitons dans notre jeunesse deux rues parallèles qui, chacune, avait sa bande de galopins, les *black blocs* d'aujourd'hui. Des bagarres quotidiennes, je garde, sous ma moustache, la trace d'une blessure faite par un tesson.

Clément écrit des *historiettes*. Dans son adolescence, fasciné par une jeune femme belle et élégante mais amputée d'un bras – la Manchotte –, il lui avait griffonné une confidence conservée dans un tiroir.

La cinquantaine venue mais encore virile, il s'était épris d'une créature moins romantique : Augustine, serveuse dans un bistrot de la banlieue de Brive, *La Marquisie*. Il y avait fait une halte au cours d'une promenade à bicyclette, s'y était plu et y était revenu pour prendre une bière, mais surtout pour voir évoluer Augustine et lui tirer quelques mots. Cette esquisse d'idylle imprégnée de bière Mapateau (production locale) dura quelques mois, Clément nourrissant sa passion de billets doux griffonnés à même la table, que la fille glissait négligemment dans son tablier.

Le manège dura jusqu'au jour où Federico, le patron, s'en mêla. Un après-midi, c'est lui qui servit sa bière à Clément et, sa serviette jetée sur l'épaule, sortit les fameux billets de son tablier et les jeta sur la table.

— Monsieur Clément, dit-il, vous êtes un bon client mais, à dater d'aujourd'hui, ma porte vous est interdite. Augustine vous a assez vu, lu et entendu.

Bouleversé, Clément protesta de son droit à fréquenter un lieu public et à s'entretenir avec le personnel. Il aurait pu appeler

Augustine, mais c'était son jour de congé. Le patron ne lui fit pas payer sa bière et l'accompagna jusqu'à la porte sans ajouter un mot au verdict.

Clément partit à bicyclette vers la rivière avec l'intention de s'y jeter. L'ayant trouvée trop froide, il y renonça, quitte à ruminer son humiliation « jusqu'à la fin de ses jours ». Elle n'allait pas tarder. On a découvert son cadavre quelques jours plus tard, pendu dans son grenier. Il avait dans sa poche une sorte de testament sous forme de poème, dédié à Augustine et à ses illusions perdues.

Les passions sont comme des bibliothèques où le vulgaire séjourne sans connaître les trésors qu'elles contiennent (Marcel Proust).

OceanofPDF.com

Mercredi 28 août
Souvenir d'un orage d'automne à Rosas

Le beau temps s'attardant, Renée et moi avons prolongé nos vacances jusqu'en septembre, un mois où la plage de Rosas n'est plus qu'une coquille vide et la mer couleur d'huître morte.

De ma terrasse, j'ai assisté à un phénomène climatique inquiétant : d'un bout à l'autre de la baie, le ciel et la mer, enfouis dans une nuée d'un noir d'encre, laissaient présager un orage. La nature venait de planter un décor wagnérien, sans personnages ni musique ni ballet. Il montait des hauts-fonds, à environ une encablure, le friselis lumineux de bancs scintillants de sardines affolées. Cette image de fin du monde, d'un seul coup, balayait mon séjour balnéaire, la Catalogne paraissant célébrer un deuil national auquel nous n'avions pas l'intention de nous mêler. Puis la nuit a pris un relais paisible.

OceanofPDF.com

Jeudi 29 août
Des larmes pour Chopin

Ma passion pour l'Espagne a rarement été déçue, surtout par l'archipel des Baléares, ces cailloux éparpillés comme en offrande sacrée à Majorque, l'île mère.

Un été, j'ai fait voile pour Majorque avec deux projets de roman : visiter les lieux où George Sand et Frédéric Chopin avaient vécu des amours maussades, et l'île de Cabrera, où avaient végété des soldats de l'armée napoléonienne prisonniers. Je suis resté quelques jours à Palma avant de prendre le bijou de petit train menant à Valldemossa, à travers des montagnes ruisselantes d'oliviers, de vignobles et d'orangeries.

De cette modeste bourgade, nous n'avons visité, mais avec émotion, que l'ancienne demeure des deux amants. Dans la chapelle attenante, un pianiste interprétait une pièce de Chopin dans la clarté bleuâtre tombant des vitraux. J'ai retrouvé cette émotion intense en écrivant, deux ans plus tard, *Les Amants maudits*.

OceanofPDF.com

Vendredi 30 août
Les charmes de Misère

Ma petite chatte, assaillie semble-t-il par sa nostalgie du temps où elle errait en liberté à travers le quartier, abandonne parfois, à la belle saison, son lieu d'accueil pour des fugues sauvages, longeant les trottoirs, s'abritant sous les voitures ou chassant le pigeon. Nous sommes conscients des dangers qu'elle affronte, mais nous nous refusons à maîtriser ses instincts sauvages par une incarcération à la SPA à laquelle je répugnerais.

Certains soirs où l'orage ou la pluie ont éclaté, alors que je me trouve devant mon écran de télé, Misère saute sur mes genoux, vibrisses frémissantes, me pétrit le ventre, me lèche les mains en ronronnant, puis s'endort.

OceanofPDF.com

Samedi 31 août
Deux malades confinés

Aux approches de la mauvaise saison, l'été se libère d'un contingent de chaleur, avec en prime quelques orages qui tournicotent sur la ville. La chaleur perdant son alacrité estivale se fait oppressante et augmente mon rythme cardiaque, mais sans me tracasser car j'ai toute confiance en mon pacemaker.

Retourner consulter mon cardiologue ? Je sais d'avance son diagnostic : « Évitez les efforts. » Facile à dire ! Il m'arrive, en l'absence de l'infirmier ou de l'aide-ménagère, d'effectuer le transfert de mon épouse impotente de la table à son lit de repos ou aux toilettes. Parfois, la nuit, après une chute hors du lit, je fais appel aux urgences pour son « relevage », car manier quatre-vingts kilos de chair inerte serait pour moi une épreuve impossible et dangereuse.

OceanofPDF.com

SEPTEMBRE

OceanofPDF.com

Mardi 3 septembre
Plaisirs et pièges de l'écriture

Quel est l'inventeur du calendrier, et qui a eu l'idée de donner aux quatre mois de fin d'année une finale en *bre* ? C'est funèbre et macabre, *brrr...* Quel *savantasse* a changé le calendrier révolutionnaire du poète Fabre d'Églantine pour le sinistre calendrier grégorien ? Il mériterait la guillotine !

Comme dans la chanson, « j'ai la mémoire qui flanche ». À vrai dire, elle a toujours été pour moi une source de déboires, avec, aujourd'hui, une tendance à faire remonter du passé des événements mineurs et à provoquer des oublis dans les actes importants.

L'ouvrage sur lequel je comptais pour la documentation d'un roman en cours est introuvable. J'ai perdu des heures à le chercher, parfois à l'escabeau, jusqu'aux étagères supérieures, au risque d'un vertige et d'une chute.

Samedi 6 septembre
Une rupture dramatique

Un mot de Lou Andreas-Salomé, la maîtresse de Nietzsche et de Rilke, au moment de la mort de ce dernier, m'est revenu en mémoire alors que je triais le courrier familial : « Si tu veux avoir une vie, vole-la ! » Elle parlait d'expérience. Elle ne volait pas : elle *pillait*.

Si mon père m'a volé plusieurs décennies de ma vie, je ne me suis libéré de son autorité aveugle qu'au prix d'une rupture. Je l'ai informé par lettre de cette décision. Il m'a répondu de même, avec des accents pathétiques. Ayant achoppé sur le caractère « irrévocable » de ma lettre, il n'a pas tenté de me faire abandonner mon projet, mais en a souffert atrocement. Ma mère m'a dit l'avoir surpris alors qu'il s'apprêtait à se trancher la gorge avec sa lame de rasoir. J'en fus bouleversé, mais je devais répondre au contrat m'introduisant dans la presse régionale, où j'avais la ferme intention de vivre enfin ma vie en préservant mes goûts et mes ambitions. Le journalisme, même dans des publications mineures, me convenait, d'autant que j'allais y jouir d'un temps de loisir appréciable, d'une expression libre et d'un vrai salaire succédant à l'argent de poche que mon père me versait chaque semaine.

Samedi 7 septembre
Avant la première communion

Le Petit Prince... C'est l'appellation dont on m'affublait au cours de mes promenades à La Baule, entre Francine et Georges, enfants de l'illustre journaliste parisien Henri Fabre, client et ami de mon père, directeur du magazine *Les Hommes du jour*. Les personnalités de la politique, de la littérature, des arts et des variétés aspiraient à voir leur « binette » en couverture. S'il allait souvent à La Baule, c'était surtout pour jouer au casino, où il retrouvait le « grand monde » de la capitale. Il nous avait ouvert, à ma mère et à moi, sa villa, proche du grand hôtel *L'Hermitage*. Sur une photo de ces vacances, je suis beau, mais comme on l'est à douze ans : minceur d'insecte, visage pommelé, abondante chevelure brune et boucl  e.

Résultat d'une virilité anormale ? Je ne puis en juger, mais c'est avant le certif que j'ai senti les premiers effluves érotiques. Dans l'atelier d'imprimerie, je me glissais comme un rat sous la table des plieuses du journal pour reluquer leurs jambes, sans imaginer en tenter l'escalade.

Un soir à la même époque, ma mère invita    dîner notre locataire, Mme Rita, native du Rouergue mais de type espagnol, la trentaine épanouie, dont je m'étais épris depuis peu. Après le dessert, j'ai exigé qu'elle partage  t mon lit. Les éclats de rire accompagnant ce caprice ne m'ont pas désarmé. Rita a dormi à mon côté, dans le plus simple appareil. Au petit jour, alors qu'elle dormait encore, j'ai soulevé le drap et, au comble du ravissement, j'ai vu apparaître un de ces culs qui obsédaient tant Apollinaire. Cette sublime créature figure avec moi sur une photo prise durant les Foires franches.

OceanofPDF.com

Dimanche 8 septembre
Une journée perdue

L'automne est bien là. Hier, la ville baignait dans une brouillasse grisâtre laissant à peine émerger le clocher Saint-Martin. Ayant ouvert ma fenêtre donnant sur le square, je me suis frotté les yeux : plus de verdure mais une sorte de taie me cachant le paquebot de la Poste centrale.

Je n'écrirai rien d'autre aujourd'hui. En dépit de mon confinement volontaire, le temps se charge sur moi d'influences tantôt fastes, tantôt néfastes. Je vais sans doute devoir passer celui qui m'attend, avec au programme : petits sommes, lectures faciles et musique légère. En quelque sorte, une journée perdue. Après tout, comme me dit mon épouse, je ne suis pas « aux pièces ».

J'aurais eu pourtant une occasion propre à évacuer cette morosité. Une lettre d'une ancienne connaissance, un artiste peintre ayant renoncé à la capitale, m'invite à visiter son nouvel atelier, proche de chez moi. Il y a vingt ans, j'aurais répondu avec fougue à cet appel, mais, ayant passé le cap des quatre-vingt-dix ans, je vis sous la menace de cette épée de Damoclès : un malaise et sa suite...

Jeudi 12 septembre
Brève rencontre avec « Cécile de la Folie »

Quand j'appris, étant encore journaliste, que l'inspiratrice de Marc Chadourne pour *Cécile de la Folie* (prix Femina 1940) était encore de ce monde, l'idée m'est venue d'une interview.

Thérèse X. vivait dans une maison de retraite de Beaulieu-sur-Dordogne. À ma grande surprise, elle avait conservé ses facultés mentales et une bonne part de sa mémoire. Le piano ayant été sa passion, elle en palliait l'absence par un ruban d'étoffe sur lequel elle agitait ses doigts. Remplaçant le son par sa voix chevrotante, elle a interprété un *Prélude* de Chopin, puis s'est levée pour préparer du thé dans la pièce voisine. Au retour, porteuse d'un plateau, elle s'est entravée dans le tapis et s'est affalée en éclatant de rire. Je lui ai porté secours et, tous deux accroupis, nous avons ramassé les biscuits et épongé la moquette.

Revenue de ses émotions, elle m'a raconté ses rapports avec Marc Chadourne, dont j'ai fait un article avec photo pour *La Montagne*. Thérèse de Laulerie, alias Cécile de la Folie, est décédée quelques années plus tard. J'avais été le seul à la faire revivre.

L'amour a ses fantômes, le rêve ses morts qui n'ont jamais fini de vivre. Là était son destin de recluse ; il semblait qu'elle ne vécût que pour attendre (Marc Chadourne).

Vendredi 13 septembre
Carnaval en Louisiane et autres joies

L'année 1993, j'ai soumis à Jacques Peuchmaurd, directeur littéraire chez Laffont, le projet d'une épopée des premiers occupants de la Nouvelle-France, soit le Québec de nos jours. Il m'a répondu que cette histoire n'intéresserait personne. Je l'ai proposée à Jeannine Balland qui a publié mon roman aux Presses de la Cité sous le titre *Les Tambours sauvages*. Sa vente favorable m'a incité à lui donner une suite logique avec notre autre ancienne colonie du Nouveau Monde, la Louisiane. Titre de ce deuxième ouvrage : *Louisiana*. Il parut en 1996, confirmant le succès des *Tambours sauvages*. Les deux volumes comptaient plus de mille cinq cents pages. Une opulente documentation et des séjours à Montréal et à La Nouvelle-Orléans m'ont permis d'en venir à bout.

Après la publication des *Tambours sauvages*, nous nous étions embarqués, Renée et moi, pour le Mississippi, contrée présente au second tome. Changement de décor : croisière en bateau sur le fleuve, concerts de jazz dans des cabarets enfumés, promenades dans une ville empreinte d'un riche passé colonial, visite des villas patriciennes du temps de l'esclavage, émergeant des bayous. À table, nous avons savouré des monceaux d'écrevisses géantes, des filets d'alligator et des tartes aux bleuets, nos myrtilles...

C'était le temps du carnaval. Malgré les dangers que cela comportait, je n'ai pu résister au plaisir d'assister – seul – à une fête dans un district majoritairement noir. J'en suis revenu ébloui par la somptuosité des costumes multicolores, la musique et les voix étourdissantes. De danger, point, mais alors que je m'étais mêlé au

défilé, deux splendides Noires aux chevelures flamboyantes s'étaient accrochées à mes bras.

OceanofPDF.com

Mercredi 18 septembre
Saveur orange de Noël

Ce matin j'ai reçu du maire de Curemonte, bourgade proche de mon domicile, une demande de préface pour un opuscule destiné au tourisme. J'ai accepté. Ce texte d'une page a été expédié sans peine. J'ai gardé un souvenir inaltérable de mes relations avec le cinéaste Jean-Louis Lorenzi et avec ses acteurs au cours du tournage, dans cette commune, d'une adaptation pour France 3 de mon roman *L'Orange de Noël*.

Je pourrais faire un livre des préfaces que j'ai rédigées – à titre bénévole, cela va de soi – pour des ouvrages concernant les « trésors » de notre province ! Il n'est pas toujours facile de montrer en filigrane, même avec une ferveur *mezza voce*, l'intérêt que peut susciter une chapelle en ruine, une auberge généreuse, un ancien moulin ou un hôtel des postes rénové, en évitant le vocabulaire stéréotypé de certains Offices de tourisme : « village lové dans son écrin de verdure, rivière bondissante et capricieuse... ».

Pourtant, je sais gré à ces institutions d'avoir donné un bel élan au tourisme, par leurs publications et leurs services. Elles ont succédé à des syndicats d'initiative qui n'avaient rien de syndical ni d'initiative. Elles nous font oublier les cartes postales de jadis montrant la gare, la mairie et l'école primaire, éléments peu susceptibles d'intéresser les randonneurs d'aujourd'hui.

Mardi 24 septembre
Peut-on encore « parler croquant » ?
(Claude Duneton)

Reçu ce matin la revue régionaliste *Lemouzi*. Il m'arrive d'y lire avec difficulté certains textes écrits dans un « patois » local. Aujourd'hui, on parle encore et on écrit en occitan, hélas, sans parvenir à convaincre le grand public.

J'use mal de cette langue mais j'arrive à la comprendre. Au cours d'une émission de télévision de Claude Villers, *Tous aux abris*, j'ai été contraint d'en faire usage. Le programme consacré à mon ouvrage sur Henri IV m'imposait de lire au micro une page extraite de la correspondance amoureuse du souverain. Je l'avais oubliée à l'hôtel ! Sans me démonter, j'ai entonné un couplet d'une de nos vieilles chansons patoises, et le public m'a applaudi.

Ma mère, Flavie, avait une sœur, Thérèse, qui nous rendait parfois visite. Elles ne pouvaient oublier le temps où, adolescentes et de condition misérable, elles battaient la campagne, pieds nus dans leurs sabots, pour laver et ravauder (« rapetasser ») chez les riches, avec dans leur « cabas » une pomme et une tranche de pain de seigle rassis. Dès qu'elles se retrouvaient, à l'occasion des repas de famille, elles faisaient bande à part pour s'entretenir, en patois, de leurs souvenirs. On plaisantait en les comparant à un « attelage ».

Au petit matin, j'ai parfois du mal à m'arracher à la somnolence prolongeant mon sommeil. Il existe peu de rapports entre cet état brumeux et mes rêves qui, eux, ne sont que galimatias et redondances.

En revanche, la somnolence, en mêlant quelques reliefs nocturnes à des faits réels, établit un dialogue avec mon double.

OceanofPDF.com

Vendredi 27 septembre
Vive le rugby !

Le sport m'a rarement intéressé. Dans ma famille, entre mon père et mon demi-frère, animateurs du club de rugby local, je demeurais absent à leurs conversations. J'avoue pourtant une attirance pour ce sport. Au temps des culottes courtes, mon père, me prenant par la main, le dimanche, m'amenait au Stadium, et il m'arrive encore de prendre plaisir à suivre des matches de rugby à la télévision.

Je déteste le football, cette exhibition de manchots, domaine du vedettariat outrancier. Le fait que, de par son jeu de jambes, un joueur devienne richissime me révolte. Cette « géométrie en action » est pour moi synonyme d'ennui. En revanche, j'apprécie dans le rugby le fait qu'il s'y passe toujours « quelque chose », qu'on assiste à des affrontements dignes de gladiateurs désarmés. Ces athlètes sont respectueux de leur public, lequel s'abandonne à l'exaltation mais jamais à la violence, même au cours des finales internationales. Lors de matches de foot, la police est souvent débordée.

Notre club a célébré son centenaire par un somptueux album, illustré de photos en noir et blanc, où figurent mon père et mon demi-frère. J'ai été sollicité, ainsi que mon ami, hélas depuis disparu, Denis Tillinac – mieux informé que moi, j'en conviens –, pour en rédiger les préfaces.

OceanofPDF.com

OCTOBRE

OceanofPDF.com

Mardi 1er octobre
J'étais... Je suis... Serai-je ?

Le temps est passé où, malgré mon métier prenant de journaliste, je tapais sur ma vieille Remington et publiais un ou deux romans par an pour divers éditeurs parisiens, et pas sous forme de plaquettes ! Cette activité stakhanoviste me valait l'admiration de certains lecteurs et la jalousie feutrée de quelques « charmants confrères » qui n'avaient sans doute jamais lu mes livres.

Aujourd'hui, confiné dans ma retraite de moine, je continue à m'abandonner à « ce vice impuni, la lecture » (Valéry Larbaud), que j'assouvis aussi dans l'écriture. Du fait de mon âge et aussi de ma santé, bien qu'elle ne m'occasionne, pour l'heure, que peu d'inquiétude, j'ai renoncé à une production intensive et passe plus de temps sur mes écrits. Le temps est passé, sans engendrer de regrets, où je barbouillais mes héroïnes d'un nuage de poudre de patchouli et où je donnais à de médiocres courtisans royaux des allures de héros du siège de Troie !

Aujourd'hui, je me concentre davantage sur la véracité des faits et des personnages, en usant d'un mortier plus subtil dans leurs rapports avec leurs contemporains et leur environnement. Les quelques romans qui attendent leur publication pourront en témoigner. Il est vrai que j'ai en ma fille une accorte ménagère qui balaie avec autorité erreurs de dates et autres bévues.

Mercredi 2 octobre
Les voies divines peuvent finir sur un lit

Lorsque mon ami Germain D., devenu veuf, a songé à se procurer une aide-ménagère par une annonce dans la presse, son choix s'est porté sur une candidate aux allures un peu frustes : Angèle B. Convoquée puis agréée, elle a donné en quelques jours à son employeur la certitude d'être tombé sur une perle. Elle-même s'est plu dans la villa à jardinet et, virtuose de la brosse à reluire et de l'ordonnance mobilière, elle a décerné trois étoiles à un intérieur, qui en était dépourvu.

Suite à son contrat, Angèle devait s'occuper de la cuisine et du ménage, excepté le bureau du maître, lieu réputé inviolable, sinon pour ses amis, orné d'une vitrine meublée d'encyclopédies vierges mais décoratives.

Germain m'entretenait souvent, au téléphone de préférence, de ses rapports avec Angèle. Il jugeait irréprochables ses fonctions domestiques mais insupportable son ambition de faire de lui un croyant. Élevé dans une famille libertaire, Germain aurait pu faire sienne la devise de Camus – et la mienne –, « La seule excuse de Dieu c'est qu'il n'existe pas ». Angèle, ancienne élève d'une institution religieuse de Tulle, avait gardé une ferveur de chaisière vendeuse de cierges.

Germain a vivement réagi en découvrant sur son bureau un crucifix en faux marbre. Il l'a jeté à la corbeille, de même qu'une image de Vierge à l'Enfant, découpée dans *Paris-Match* et accrochée au-dessus de son lit. Angèle prétendait vouloir « sauver une âme en perdition » ; lui s'en foutait, me dit-il, « comme de sa première liquette ». Il l'a

sommée de choisir entre renoncer à son prosélytisme ou servir ailleurs un employeur moins rétif. Elle a choisi de rester.

Germain m'a laissé un mois sans nouvelles, si bien que je lui ai écrit. La réponse m'est venue d'Angèle au téléphone, sur un ton allègre : mes inquiétudes étaient injustifiées ! Germain avait retenu deux places d'avion pour visiter les lieux d'apparition de la Vierge au Portugal. Cette décision aberrante m'a surpris, Germain méprisant les lieux de culte et redoutant les voyages en avion ! De plus, Angèle ne disait plus « monsieur » mais « Germain », à croire qu'ils avaient décidé de réviser leur contrat ancillaire.

Germain, de retour du Portugal, je l'ai invité au restaurant pour lui tirer les vers du nez. Il avait l'apparence d'un chien battu, cherchait ses mots, mangeait sans appétit mais buvait ferme. Sa confession m'a laissé abasourdi. Renonçant à user de méthodes inquisitoriales, Angèle avait choisi celle, peu orthodoxe mais efficace, de la séduction. Cela lui fut facile, Germain ayant une consistance de pâte à modeler, et elle en proie à une évidente vénusté sous son comportement de trappiste.

Quelques mois après cette énergique thérapie, Germain, suite à un malaise cardiaque, a été conduit en clinique où, après une semaine, il a « rendu son âme à Dieu », comme put le dire sa Messaline. Elle a hérité des biens de son maître et a fait par la suite un « riche mariage ».

Jeudi 3 octobre
Jadis et naguère

Mon enfance a été imprégnée pour une large part de ruralité, sans que j'eusse la moindre vocation agricole, plus séduit que je suis par la beauté d'un arbre fruitier que par sa productivité.

À cette époque-là, nous avions, dans les parages, des amis qui recevaient dans leurs fermes pour le week-end les « gens de la ville », que nous étions, et les « bourgeois », que nous n'étions pas. La pratique du patois par ma mère instaurait une familiarité de bon aloi. Ces braves gens qui, à part le facteur et les maraîchers, recevaient peu de visites, nous traitaient comme des parents, ce qui, au temps de l'Occupation, nous avait été d'un soutien précieux.

Mes papilles ont gardé le souvenir des soupes grasses, des choux farcis, des poulets rôtis à la braise, des fromages frais – les « cailladous » –, des tartes aux fruits, « boulégous » ou clafoutis, et du vin de la ferme, parfois un peu « piqué ».

La femme, n'ayant pas place à table – tradition oblige –, servait le repas, mangeait au cantou et veillait sur la marmite. La conversation portait pour les hommes sur leurs souvenirs de 14, la politique ou les conditions climatiques.

Après l'armistice de 1940, nous avons fait l'acquisition d'une Citroën Rosalie d'occasion. Cette lourde bagnole noire allait nous transporter le dimanche sur les rives de la Dordogne où mon père se livrait à sa passion pour la pêche. Nous avons passé là des moments agréables en présence de la famille Bergounioux dont le fils, Pierre, deviendrait bien plus tard l'un des meilleurs écrivains de sa génération. Le père, qui tenait un magasin de vêtements de travail à Brive, près de notre domicile, avait deux passions : la musique classique et la pêche à

la ligne. Il s'était fait de mon père un ami, du moins pour ce dernier loisir.

OceanofPDF.com

Dimanche 6 octobre
Une pierre philosophale

Je traverse parfois des moments où il me semble ne plus avoir les pieds sur terre. Hier, au cours du marché, je me reposais sur un banc quand mon attention a été attirée par un caillou scintillant au soleil, entre mes pieds. J'ai ramassé et examiné comme un bijou perdu ce qui n'était qu'un morceau de micaschiste échappé au service de la voirie.

Soudain, sans raison valable, je me suis évadé dans les spéculations philosophiques aberrantes qui viennent parfois me harceler. Je me suis mis à interroger le caillou, à mi-voix, pour lui demander sa nature exacte et son origine, sans me soucier de l'attention provoquée par mon comportement.

Le temps, l'espace, adéquation éternelle et incontestable. J'ai renoncé à m'interroger sur leur nature, et sur les écrits des meilleurs savants et astrophysiciens. Ils ne m'ont apporté aucune réponse instructive, leur conception se traduisant par cette évidence : il ne peut y avoir ni commencement ni fin pour ces deux éléments. Qu'on n'aille pas interroger le Créateur à barbe blanche du catéchisme auquel ne manque que la pipe !

Quant à la matière (voir le livre de van Eersel), elle n'aurait pu naître du néant, pas plus que d'un être vivant. Éternel et insoluble problème de l'œuf et de la poule, qui a fait cogiter des générations de philosophes depuis l'origine de l'*Homo sapiens*. La vie sur notre planète et peut-être sur d'autres galaxies n'a pas plus d'importance que mon caillou. Elle deviendra poussière ou cendre et, dispersée par les vents cosmiques ou quelque autre phénomène naturel, sera peut-être condamnée à sombrer dans les mystérieux trous noirs dévoreurs de galaxies. À l'évidence, nous sommes des êtres insignifiants affrontés à

des mystères inviolables. Piètre consolation : les « roseaux pensants »
de Blaise Pascal...

OceanofPDF.com

Lundi 7 octobre
Idylle rustique inachevée

Jadis, au cours des week-ends dans la ferme de mon oncle (le *Tistou*) et de son épouse l'Eugénie, je m'initiais à la vie rurale. Ils étaient secondés par leur petite-fille, Lucienne, qui m'a appris, entre autres menus travaux, à traire les vaches. Le jour où un chaton affamé a sauté dans le seau de lait, Lucienne l'a repêché, l'a jeté sur la bouse en s'esclaffant et soudain m'a embrassé. Je n'en ai ressenti aucune émotion ; elle si. Elle m'a discrètement témoigné son attirance par la suite, lorsque nous gardions les deux vaches dans la *prade*, mais sans me distraire de ma lecture.

Beaucoup plus tard, au cours de ses noces au bord de la Vézère, Lucienne m'a invité à danser au son de l'accordéon. Durant la valse, elle a fredonné dans mon cou une chanson évoquant son amour déçu : *Je suis si bien près de toi / Que j'y passerais ma vie...*

OceanofPDF.com

Mardi 8 octobre
Des éleveurs « à la godille »

L'image des vieux paysans enracinés dans leur ferme avec femme, vaches, chèvres et goret, n'est pas reconstituée pour la télé. Au cours de mes reportages, dans les années 60, j'ai été témoin de situations navrantes mais sans l'impression d'être confronté à des cas de disette. Quand je demandais à ces braves gens, en buvant leur gnôle, s'ils étaient satisfaits de leur condition, ils répondaient en haussant des épaules : *N'en chabeï rè* (« je n'en sais rien »), la question leur paraissant incongrue.

J'éprouve autant admiration et de compassion pour ces jeunes qui, cédant à une passion virgilienne béate, délaissent bureau et ordinateur pour acquérir une chaumière en Corrèze ou un buron en Auvergne et s'y livrer à l'élevage. Mal préparés à cette tâche, beaucoup abandonnent pour retrouver leur urbanité passée, quand leur aventure ne se conclut pas par un suicide.

Mercredi 9 octobre
Ce serviteur prestigieux : l'Escalator

En aménageant notre demeure et pour pallier l'escalade nuisible à nos vieilles jambes, nous avons envisagé la pose d'un ascenseur, mais nous sommes rabattus sur un appareil moins encombrant et onéreux.

L'Escalator... Il y a de la magie dans ce mot à consonance romaine. Il nous a donné au début des émotions de téléphérique, puis s'est révélé aussi banal qu'un article culinaire. Je l'utilise, mais en craignant qu'il ne fasse de moi un invalide. C'est pourquoi je lui préfère parfois l'ascension *pedibus cum jambis*, grâce à ce qui subsiste en moi d'énergie physique propre à avaler sans souffler dix-huit marches.

OceanofPDF.com

Dimanche 13 octobre
Parler politique... à table

À la table familiale, outre le rugby, la conversation roulait souvent sur la politique. Mon père, son quotidien dressé entre verre et bouteille, vantait un socialisme cachant mal des défroques d'anarchiste qui, en 14, lors de la mobilisation, lui avaient valu une incarcération pour refus d'obéissance. Mon demi-frère, Gaston, penchait pour les radicaux que mon père traitait de « radis roses », et moi pour le Parti communiste, que mon père abhorrait, le jugeant inféodé aux Soviets. La controverse prenait parfois le ton d'un meeting électoral auquel ma mère mettait un terme en frappant le bord de son verre avec son couteau.

Aujourd'hui, l'essentiel de mes préoccupations relevant de l'écriture, la politique est devenue pour moi un art dramatique dont je ne perçois que de lointains échos. Il m'arrive de m'endormir extrémiste et de me réveiller socialiste. En revanche, je ne laisse jamais mon bulletin de vote au tiroir, en souvenir de ceux qui sont morts pour la liberté d'expression.

Mercredi 16 octobre
Sauver les vraies richesses

Pourquoi s'engager dans des voyages lointains, alors que l'exotisme est à notre porte, dépourvu il est vrai de cocotiers, de vahinés et de mers *sombres comme le vin* (Homère) ? Une déité tutélaire veille, depuis l'origine du monde, à conjuguer sous nos climats le pittoresque et la variété, ce qui, si l'on exclut le côté artificiel de l'hôtellerie et des campings « étoilés », ne trahit pas nos vraies richesses.

De plus en plus, la retraite venue, des gens se mettent en quête du lieu propre à rompre avec une vie active souvent contraignante et factice. La ferme abandonnée, aux murs cyclopéens, au toit de chaume, perdue dans une solitude forestière, est un rêve facile à concrétiser dans nos contrées où l'on peut acquérir un manoir du XVI^e siècle pour le prix d'un deux-pièces parisien. Des retraités étrangers profitent de ce pactole et, manches retroussées, s'initient à notre terroir et à sa gastronomie.

Vendredi 18 octobre
Ce cher Blaise Cendrars...

J'ai retrouvé, ce matin, un gros volume de Blaise Cendrars, *L'Homme foudroyé*, recueil de chroniques sur des sujets divers. Dans l'intention d'assumer un repentir, j'en ai repris la lecture avec, dès les premières pages, la certitude que j'en tournerais la dernière.

Je vois en Blaise Cendras un génie brouillon, réplique de Villon, de Restif de La Bretonne ou, plus près de nous, de Stevenson, Paul Morand, et autres engeances de vagabonds en proie à l'attirance de l'exotisme. Le chapitre IV, *La Redonne*, m'a ébloui : du Giono ! Même passion pour la Provence, ses paysages, ses personnages, avec en plus, chez Cendrars, la présence de la mer comme d'une maîtresse. Le style est parfois relâché, avec des redites, des digressions maladroites et superflues, mais d'une lecture presque toujours délectable.

OceanofPDF.com

Samedi 19 octobre
Porter le masque

J'ai appris ce matin par mon journal qu'en Chine, à la suite d'une épidémie répandue par un virus au nom imprononçable pour moi, les habitants étaient contraints, par mesure de prudence, de rester à domicile, sans recevoir aucune visite, même familiale : un « confinement » strict jusqu'à la fin de l'épidémie. Cette mesure était sage, de même que l'obligation de porter un masque d'étoffe pour des sorties obligées afin de ne pas risquer une amende. J'ai du mal à imaginer que, dans notre Occident libéral, on puisse, le cas échéant, en venir à ces contraintes inhumaines. C'est si loin la Chine... Quant à moi, le mot « confinement » n'a pas de quoi m'inquiéter. Je le subis régulièrement et m'en trouve fort bien, mais comment ne pas plaindre les salariés privés de leur travail et les malades promis à une mort atroce dans des établissements hospitaliers sous-équipés ?

OceanofPDF.com

Dimanche 20 octobre
Ce pauvre Maurice

Ce matin, en parcourant les avis d'obsèques de *La Montagne*, j'ai appris le décès d'une de mes connaissances, Maurice G.

Nos relations remontaient au certif qui nous avait séparés, lui au lycée, moi à l'école industrielle, chacun déçu mais pour des raisons opposées. Sa passion était le commerce, avec l'ambition de succéder à son père dans la chaussure.

Outre ses facultés intellectuelles de bas niveau, Maurice était sujet à des actes relevant d'une libido précoce et agressive. Georges Mamy, notre regretté camarade d'école, l'avait défini en quelques mots : « Ce pauvre Maurice a fait de l'obscénité un art de vivre. »

Consacré, après ses études, à l'essayage et à la vente dans la boutique de son père, Maurice s'était réservé d'emblée la clientèle féminine. Le soir, au *Café de Paris*, il évoquait, en fumant des *ninas*, les émotions que lui procuraient les pieds féminins et leur prolongement ascendant. Un jour, après qu'il eut fait miroiter à une cliente l'éventualité d'une exploration plus intime de sa nature, la dame s'était plainte au patron, dont les foudres, le fait n'étant pas d'exception, eurent pour conséquence l'« exil » dans une manufacture de chaussures d'Auvergne, dont il était client.

Durant deux ans, Maurice allait faire alterner son apprentissage industriel avec des virées en Buick dans les auberges et les mauvais lieux des environs, où son bagout, son élégance et ses petits cigares favorisaient les prospections érotiques. Il m'en parlait dans ses lettres, parfois au téléphone, et avec des détails scabreux.

Un drame allait mettre un terme à cette vie de nabab, le patron ayant surpris Maurice et son épouse vautreés sur un monceau de peaux de

mouton. Rendu *illico* à sa famille, Maurice, affecté à la comptabilité, allait vite oublier les charmes de son exil doré. Doté d'un bon salaire, menant les comptes à sa guise, puisant sans scrupule dans la caisse et fier comme Casanova de son potentiel viril, Maurice fit de sa quarantaine un champ propice à ses exploits. Une jeune employée de banque, qui l'avait accompagné aux coffres du sous-sol, subit ses assauts et s'en plaignit au directeur de l'établissement, lequel se refusa à porter plainte pour ne pas s'aliéner un bon client.

Les obscénités de Maurice durèrent quelques décennies. J'ai acquis la conviction que son engouement, sinon pour l'amour, du moins pour la transgression, ne relevait pas d'une banale fringale charnelle, mais d'une maladie : l'érotomanie.

La cinquantaine venue, presque un vieillard, miné par ses excès, Maurice, décidément incurable, s'était aménagé une sorte de *backroom* : son « cabinet d'onanisme », disait-il sans scrupule, où il visionnait des films pornos à la chaîne. Cédant à l'étrange manie de certains de ces individus, de souhaiter un tiers dans leurs spectacles, il m'y avait invité. Mon refus avait mis un terme à nos relations.

OceanofPDF.com

Lundi 21 octobre
Livres des hautes étagères et autres

J'éprouve de la compassion pour les vieux livres échoués sur mes plus hautes étagères. Parfois j'en décroche un, en coupe avec délectation les pages vierges et déchiffre les commentaires marginaux à l'encre grise. Certains, en proie aux insectes papivores, me rappellent l'alexandrin de Heredia : *Le fond vermiculé des pâles madrépores (Les Trophées)*. Ces « épaves » m'émeuvent à la pensée des écrivains qui, au temps de la chandelle et de la plume d'oie, enrichissaient la Culture universelle.

J'achète parfois des livres, même avec la conviction que je ne les lirai pas, mais persuadé qu'« il faut les avoir chez soi ». J'apprécie la qualité de prestigieuses collections comme « La Pléiade » (Gallimard) et « Bouquins » (Laffont). Ces ouvrages restent ouverts sans qu'on ait besoin d'en fendre la tranche, à l'opposé des éditions courantes, qui se referment comme des pièges à rat. Inconvénient pour ces deux collections : les caractères minuscules en gênent la lecture, même avec des lunettes. Une loupe serait nécessaire pour les personnes de mon âge !

Mardi 22 octobre
Structurer ses habitudes

Je suis assez fier de l'organisation de mes soirées, due non à une volonté thérapeutique mais à l'habitude d'organiser au mieux mon activité et mon temps libre. Un exemple banal et quotidien ? Expulser Misère de mon fauteuil de télé pour regarder les infos et choisir un film.

J'élimine de mes programmes les variétés, en raison de leur clinquant et de leur vulgarité : vedettes de la chanson sans voix et sans expression, loteries et séries niaises, pour choisir des documentaires sur les expéditions, les animaux et les émissions littéraires ou musicales. En matière de fiction, je me délecte de polars, thrillers, westerns, ou de vieux films français en noir et blanc du temps de Jovet, Raimu ou Gabin.

La décision de structurer le temps en habitudes remonte à mes jeunes années, motivée par ma frilosité naturelle envers les imprévus et les contrariétés. Elle n'a fait que croître avec le temps et confirmer mon goût pour un confinement volontaire : la « tour d'ivoire » des romantiques, sauf que mes murailles sont faites d'une concrétion de livres, comme une falaise de mollusques stratifiés.

En ce domaine, je partage avec Martine et Jean-Paul la manie du « garder-tout ». Explorateurs des brocantes, ils amassent et ne jettent pas. À défaut de place ils déversent leur surplus en livres, magazines et objets insolites dans ma cave et mon grenier. Martine, plus rigoriste que son époux, s'attache surtout aux ouvrages et catalogues concernant le patrimoine, un domaine dont elle a fait sa profession.

Dimanche 27 octobre
Du choc des tribus aux matchs internationaux

J'ai passé la soirée devant la télé pour assister à un match de rugby important pour nos couleurs. Durant deux heures, sans me lasser, j'ai vibré à chaque essai des nôtres. *Vox populi* : « Nous avons perdu alors que nous devions gagner ! » J'ai partagé l'émotion de notre public et le drame de nos joueurs effondrés sur la pelouse, en larmes.

Cette communion intense me fait souvenir des temps où les *Homo sapiens* se livraient entre tribus à des conflits sauvages. Quand les champions brivois rencontraient les Tullois sur les bords de la Corrèze, c'était une vraie bataille à laquelle ne manquait que la poudre. Pas de ballon mais des bâtons ou des pierres, le sang des héros mêlé aux larmes des femmes. Les prêtresses de Velléda consolaient les vaincus et s'abandonnaient aux vainqueurs sur un lit de fougères.

Le sport est l'espéranto des races (Jean Giraudoux).

OceanofPDF.com

NOVEMBRE

OceanofPDF.com

Vendredi 1er novembre, Toussaint
Devons-nous renoncer à pleurer nos morts ?

De toutes les fêtes carillonnées, la Toussaint est celle que j'aimerais rayer du calendrier. N'ayant jamais eu le culte des morts, j'adhère au dicton selon lequel « il faut laisser les morts enterrer les morts ». Autrement dit, qu'on leur foute la paix, insensibles qu'ils sont fatalement à une coutume qui, dans la plupart des cas, n'intéresse que l'Église, les pompes funèbres, les fleuristes et les avis d'obsèques des journaux.

Pourtant, je passerais aux yeux des miens pour un ingrat si je n'allais pas honorer le souvenir de nos morts d'un simple pot de chrysanthèmes. Il convient d'emblée de « faire le ménage » à la balayette des lieux malmenés par les intempéries, avant de se recueillir. À ma mort, je souhaite que nul ne mouille son mouchoir en souvenir de moi. Je ne serai que cendres, dont on fera ce qu'on voudra. Pourtant j'aimerais qu'elles soient répandues au pied du rosier aux fleurs noires, cadeau d'une amie.

Naguère, avant de quitter le cimetière de Brive, je parcourais du regard et avec émotion la vaste stèle portant les noms des victimes des guerres, de la Résistance, sans oublier l'espace consacré aux combattants d'Afrique ou d'Asie, que nul ne vient fleurir.

Ne pleure pas sur les morts. Ce ne sont plus que des cages dont les oiseaux sont partis (Saadi Muslih al-Din, poète persan).

Samedi 2 novembre
Du folklore à l'érotisme

Ce matin, j'ai retrouvé un livre en instance de lecture : *Sexie ou l'éloge de la nymphomanie* (éditions Zulma, 1998), chroniques d'un obscur écrivain, Starcante, avec une préface d'un vieil ami, Claude Seignolle.

Je me suis interrogé sur ce qui a poussé ce maître de la littérature fantastique à donner sa caution à ce gros ouvrage qui, dès le premier chapitre, m'a plongé dans une pornographie rappelant, dentelles et talent en moins, les érotomanes du Grand Siècle. À moins que...

Seignolle était un personnage facétieux, toujours disposé à raconter ses aventures amoureuses, des *trousse-chemise*, de nos auberges aux grands hôtels. Il est aujourd'hui avéré qu'il est l'auteur de ce livre.

Le terme « Sexie », comme il l'a laissé entendre dans la préface, aurait pu être destiné à évacuer ses propres fantasmes. Il aimait les femmes autant que les légendes et le folklore mais se gardait d'en faire étalage, sinon pour ses amis. De sa demeure de Châtenay-Malabry, il me téléphonait sans avoir rien à me dire d'important, entre deux quintes de toux. Apprenant sa mort en 2018, à 101 ans, je fus sûrement l'un de ses rares amis à s'en émouvoir. Dans la presse parisienne, à ma connaissance, pas un mot sur cet originaire du Périgord ! Peu importe... Son œuvre de « fantastiqueur » lui survivra.

Les adultes ont besoin de littérature obscène comme les enfants de contes de fées (Havelock Ellis).

Lundi 4 novembre
Une vocation manquée ?

Ma nature m'a porté très tôt à la lecture, à l'écriture, voire au spectacle. Je ne me sentais pas pour cette dernière option grand intérêt, au contraire de ma famille et de nos proches. Lors des repas du dimanche, lorsque mes parents recevaient et que la conversation se relâchait, mon père me lançait :

— Michel, la *Calomnie* !

Je me levais sans me faire prier et déclamaï ce sublime monologue du *Barbier de Séville*, de Beaumarchais, que mon père m'avait fait apprendre par cœur, ainsi que des poèmes de Jehan Rictus, le « poète des pauvres », ou de Jean Richepin, écrivain libertaire. Mon père aurait pu me demander de réciter ses propres poèmes mais il les tenait secrets, tous trahissant, je suppose, ses anciennes convictions anarchistes. Il a pourtant consenti à me faire lire l'un d'eux, dont je n'ai retenu que le premier vers, un bel alexandrin : *Allons, assez gémir au fond de vos géhennes !* Je lui en ai demandé la copie ; il l'a déchiré devant moi comme on jette sa soutane aux orties.

En d'autres circonstances, il me lançait au dessert :

— Michel, la *danse russe* !

J'avais assisté au cinéma à cette chorégraphie qui m'avait amusé au point que je m'y étais essayé. Accroupi, bras croisés sur la poitrine, je lançais mes jambes dans le vide en tournoyant, avant de m'écrouler, épuisé.

Ces repas dominicaux étaient gâtés par Ernest B., ancien compagnon d'anarchie de mon père. Il s'était pris d'affection pour moi au point de m'offrir mon premier vélo. Ajustant ses lorgnons, visage grimaçant, index pointé vers moi, il me poursuivait à travers la salle à

manger, manège obscène mais qui, pour mes parents, n'était qu'un jeu innocent. Époux d'une femme acariâtre et stérile, employé municipal sans horizon, il était si mal dans sa peau qu'il l'a jetée dans les eaux de la Vézère.

OceanofPDF.com

Dimanche 10 novembre
Gaillards et gaillardises

Brive, ville morte, stagne dans un brouillard épais comme de la poix, avec par intermittence, dans le ciel, une de ces déchirures d'azur appelées jadis « culotte de zouave ». Cette risée de soleil irradie les deux clochers de Saint-Martin et de Saint-Sernin comme des bijoux sur un tapis de laine grise.

J'aime à évoquer le complément de « gaillarde » appliqué à la ville de Brive car il se prête à diverses interprétations. Selon certains, il serait dû au courage de nos échevins dans les péripéties de l'histoire. Cela me laisse perplexe, les faits héroïques de la « cité des Coujous » ne pouvant occuper qu'une ou deux pages d'une revue savante. Si l'on excepte les razzias des seigneurs de Turenne et de Malemort contre notre paisible échevinage et quelques échauffourées, au bord de la Corrèze, rien qui puisse justifier la prétention à une conduite « héroïque ». Durant la guerre de Cent Ans, quand les Anglais nous ont envahis, nous n'avions guère en guise de projectiles que les citrouilles (les courges) ornant nos murailles. Cette résistance nous aurait valu le surnom de « Coujous », inemployé de nos jours. Celui de « Gaillards » traduit mieux le comportement allègre et généreux de la population.

Il reste aux linguistes à découvrir l'origine de l'appellation « Briviste » et « Tulliste » plutôt que « Brivois » ou « Tullois ». Peut-être est-ce une concession à l'euphonie ou peut-être le reflet d'une passion commune pour le rugby.

Gaillardise : bonne humeur, gaieté un peu libre (Le Robert).

OceanofPDF.com

Mardi 12 novembre
Un soir, près de Berlin

J'ai ressenti une forte émotion hier soir, devant la télé, à l'écoute, sur la chaîne *Mezzo*, d'un concert nocturne de l'Orchestre de Berlin, dirigé par l'illustrissime Sir Simon Rattle. Ce concert avait lieu en plein air, sous une pluie fine, au creux d'une immense clairière en forme d'amphithéâtre, pleine à ras bord d'auditeurs engoncés dans des imperméables – parapluies interdits ! –, certains allongés sur des couchettes dans les allées.

Le programme éclectique comportait entre autres la *Pavane pour une infante défunte* de Maurice Ravel et, à ma grande surprise, une chanson ancienne de Canteloube, interprétée en patois auvergnat par une cantatrice russe ! Le public se retenait de tousser, de parler, et la pluie, les cris des oiseaux de nuit ou le passage des pipistrelles ne nuisaient en rien à la ferveur ambiante. Pour ajouter au plaisir du public, Sir Simon a dirigé *in fine* une partition légère de Franz Lehár. À ma grande surprise, les auditeurs se sont mis à danser et à chanter comme dans une fête populaire.

Ah ! Sir Simon Rattle, le plus grand chef d'orchestre de notre temps aux dires des mélomanes, génial jusque dans ses contorsions et ses grimaces !

En France, tout le monde dit adorer la musique, mais personne ne l'aime (Hector Berlioz).

Jeudi 14 novembre
À la mémoire d'une « épave »

Nous avons eu durant la guerre, sous nos fenêtres, devant la boutique du charbonnier Bayre, une image pathétique de la misère humaine. Ces braves gens avaient consenti à héberger une vieille femme échouée une nuit devant leur commerce, dépourvue d'argent et, avec pour tout document, un papier révélant son identité : Alice Cancarinet, mais sans autres détails déchiffrables. Impotente, décharnée, presque sourde et aveugle, la Zize, comme on l'appelait, me faisait penser à ces animaux domestiques dont certains vacanciers, en route pour la plage, se débarrassent sans scrupule.

Chaque matin, les généreux charbonniers, assurant son logement et sa subsistance, déposaient la Zize devant leur sombre entrepôt de charbon. Elle y demeurait toute la journée, immobile sur son tabouret, sans dire un mot, comme un ermite au seuil de sa grotte, avant d'être remontée, le soir venu, à sa mansarde. Devant l'impuissance des autorités, submergées par l'afflux de réfugiés, les patrons de l'éconamat du centre s'en étaient émus, de même que les voisins qui lui apportaient leurs restes, fonction qui m'était affectée.

Un matin, la Zize était absente ! Au lever du jour, les charbonniers l'ayant trouvée morte dans son galetas, l'avaient transportée à la morgue dans leur chariot de livraison. Habitué à sa présence, je fus chagriné, persuadé qu'un souffle de vent avait dû, au cours de la nuit, emporter cette feuille morte.

Samedi 16 novembre
Séquence touristique

Au début de ma retraite, invité par l'Aide aux personnes âgées à une excursion à Rocamadour, je me suis offert ce plaisir.

Le bus était confortable et le Causse déroulait à l'infini sa robe printanière ponctuée de villages et de châteaux. L'autobus rangé sur le parking, nous nous préparions à visiter le sanctuaire quand nous avons aperçu entre les voitures deux couleuvres entrelacées à la verticale, pour leur pariade. J'en prenais une photo quand un paysan du Causse rompit à coups de gourdin ce spectacle émouvant. Des âmes sensibles protestèrent, mais le bougre riposta, disant que ces reptiles étaient « venimeux » !

L'unique rue traversante était envahie de visiteurs massés devant les étalages de bondieuseries et de cartes postales. Nous n'avons été qu'une dizaine – des femmes surtout – à visiter le sanctuaire de la Vierge, les messieurs ayant préféré attendre le repas sur la terrasse dominant les gorges de l'Alzou.

Escalader l'interminable escalier de pierre dans la chaleur de midi avait découragé les plus fervents. J'imagine la souffrance des pèlerins d'autrefois qui, portant leur supplique à la Vierge, montaient ces marches de pierre à genoux, en oraison.

Le repas eut lieu sur la terrasse ombragée dominant la vallée. Il eût été agréable si un jeune animateur, accompagnant notre groupe, n'avait entrepris de jouer à l'accordéon et de nous faire chanter en patois la *Yoyette* et autres « lalirettes ». Quand le bus a repris la route, je me suis juré que l'on ne m'y reprendrait plus !

Que l'on ne tire pas de mes observations – parfois sévères – l'idée d'un mépris de ma part pour les personnes âgées. Je les respecte,

d'autant que j'en suis ! Cependant je m'abstiens, au risque de périr d'ennui, d'être présent aux repas, séances de yoga, belote, loto et autres sauteries destinées aux « Anciens ».

OceanofPDF.com

Dimanche 17 novembre
L'« empire Hersant » : des vues sur Brive

Je suis surpris, en feuilletant la presse nationale, de ne plus y retrouver le nom d'un ancien grand patron, Robert Hersant. Je l'ai rencontré à Brive mais n'en ai pas gardé le souvenir d'un génie. Il est décédé en 1996.

Dans les années d'après-guerre, au sommet de sa réputation d'ogre dévoreur de « titres », avec un intérêt particulier pour la presse de province, Hersant et son groupe contrôlaient *Le Figaro*, *France-Soir*, *L'Auto-Journal*, *La Voix du Nord*, *Midi Libre*, ainsi que plusieurs autres journaux de province, et possédait bon nombre d'imprimeries à rotatives.

Lorsque le secrétariat d'Hersant nous informa de sa venue à l'agence locale de *La Montagne*, accompagné de son frère Philippe et de son staff, branle-bas général ! En le voyant sortir de sa voiture, nous eûmes l'impression de recevoir un souverain venant prêcher la croisade. Sa Majesté et son frère se retrouvèrent dans le bureau du chef d'agence pour un entretien dont rien ne filtra et qui s'acheva par une photo générale des membres de l'agence, dont j'étais.

Je fus étonné – le mot est faible – d'entendre Robert Hersant me questionner au sujet de la modeste imprimerie de mon père et d'en solliciter une visite pour son frère. Ce dernier inspecta locaux, matériel typographique, outillage, et interrogea le personnel. Il se montra surpris devant notre tour d'escalier médiévale intacte, dominant l'atelier.

Le lendemain, Philippe accepta l'apéritif que je lui proposai dans le bureau de mon domicile surplombant l'atelier. Il fureta dans les rayons consacrés à mes propres ouvrages et finit par me confier d'un ton

paterne, verre de porto et cigarette à la main, que Robert avait envisagé d'acheter notre imprimerie pour y imprimer un journal régional, mais y avait renoncé du fait de l'exiguïté des locaux, incrustés dans le centre historique de la ville, et de l'absence d'un personnel et d'un équipement qualifiés. Mon père l'avait échappé belle ! Ce projet farfelu l'aurait privé de sa raison de vivre.

Je garde quant à moi le souvenir de ces deux personnages : Robert, taille modeste, froid, yeux d'un bleu glacial ; son frère, haute taille, regard acéré derrière ses lunettes teintées, amabilité onctueuse d'un Basile. La ville avait dû leur plaire car ils y ont créé un quotidien, *Centre-Presse*, imprimé près de la gare, auquel on me proposa de collaborer, ce qui se fit mais ne dura guère, notre rédacteur en chef se comportant en esclavagiste.

OceanofPDF.com

Mercredi 20 novembre
Émotions pianistiques

Hier soir, j'ai été pris d'une sorte d'envoûtement à l'écoute d'un pianiste ukrainien interprétant la *Symphonie n° 4* de Johannes Brahms sur la chaîne *Mezzo*. L'andante de cette pièce me procura une joie intense. Je me retrouvais flânant le long d'une rivière, au milieu d'une exubérante végétation, dans un murmure d'eaux vives. J'ai éprouvé la même impression avec *La Belle Meunière*, film médiocre mais enrichi par la voix de Tino Rossi chantant *La Truite*, de Schubert. Je suis resté comme ensorcelé par cet amalgame : la voix suave du ténor, la musique de Schubert et l'image du ruisseau.

Je n'ai pas la prétention d'être un mélomane. Le solfège n'a été pour moi qu'une discipline infertile, alors que je rêvais de m'initier au piano en ressassant l'image romantique d'un musicien à cheveux longs pianotant aux chandelles un récital Chopin, assisté d'une demoiselle tournant les pages.

Vendredi 22 novembre
Pour saluer Giono

J'ai lu avec curiosité plus que par plaisir les deux volumes de chroniques de Jean Giono : *La Chasse au bonheur* (éditions Folio, 1992) et *Les Terrasses de l'île d'Elbe* (éditions Gallimard, 1996). Hormis quelques pages lyriques sur la nature, ces textes, destinés à des journaux, ne sont souvent qu'un brouillon de concepts philosophiques bruts de décoffrage n'ajoutant rien à son talent. En s'évadant du *Hussard sur le toit*, son chef-d'œuvre – et mon bréviaire –, il a perdu une partie de son talent.

Je me plais à l'imaginer dans sa maison des hauteurs de Manosque, *Le Paraïs*, assis à son bureau, pipe aux lèvres, livrant avec sa plume d'ultimes combats contre un proche renoncement à l'écriture. Durant les quelques années lui restant à vivre, des éclairs de génie allaient encore illuminer ses jours sombres.

Après sa mort, la presse populaire et les médias l'ont mis en sourdine pour ne s'intéresser qu'à sa collaboration avec Marcel Pagnol dans la trilogie marseillaise, ou pour *L'Eau vive*, cette aimable blquette. On parle moins de ses livres de nos jours mais il a toujours des aficionados.

Les trois meilleurs écrivains de cette génération sont Montherlant, Bernanos et Giono (Malraux). Giono nous donne des variations sans fin. Son roman, Le Chant du monde, est bien plus précieux, émouvant et poétique que le Cantique des cantiques (Henry Miller).

DÉCEMBRE

OceanofPDF.com

Dimanche 1er décembre
Espaces petits et grands

Ce matin, l'article d'un magazine a ranimé mes obsessions cosmogoniques. Il était consacré, sous forme d'entretien, au dernier livre de l'écrivain vietnamo-américain Trinh Xuan Thuan, qui a pour titre *Vertige du cosmos* (éditions Flammarion). J'ai trouvé dans ses propos des vérités alliées à un style classique : « On s'approche de la vérité, mais on ne découvrira jamais tout le mystère du cosmos. Si l'on n'avait plus rien à observer, on s'ennuierait. La science moderne, bien que profane, a réveillé un sentiment d'émerveillement universel qui confine au sacré. Le cosmos est comme une mélodie dont on perçoit presque toutes les notes, mais dont l'harmonie sublime nous échappera toujours. »

J'adhère aux paroles de cet astrophysicien, qui semble en avoir puisé l'essentiel à la source de l'Antiquité, mais avec une réserve : l'ennui n'a jamais obsédé la nature humaine, l'homme ayant assez à faire pour assurer sa survie. Acquis à l'idée que nous n'avons aucune part à l'évolution, entre autres celle de notre galaxie ou de ces effrayants trous noirs dont on nous rebat les oreilles, nous avons encore, *in situ*, des territoires infinis à prospecter et des peuples à sauver de la maladie, de la misère et de l'ignorance. Quand le cataclysme universel – inévitable aux dires de la science – aura fait de notre planète bleue un astéroïde stérile, bien des mystères, à supposer qu'il survive des êtres humains, resteront à élucider.

Au couchant des cosmogonies / Ah ! Que la vie est monotone
(Jehan Rictus).

OceanofPDF.com

Mercredi 4 décembre
La gastronomie : un art sacré ?

Au cours d'un repas entre amis, chez le regretté chef briviste Charlou Reynal, me vint l'idée d'une recette régionale inédite sous forme d'une omelette au boudin. Le choix du nom de baptême se porta sur un convive, notaire de son état et fin gourmet : maître Coussirat. Ainsi naquit la « coussirade ».

Saluée par la presse et la télé, cette recette allait vite connaître une renommée internationale. L'écrivain Jean Anglade s'en est emparé pour lancer une coussirade version auvergnate. Charlou, au cours de ses voyages, a présenté cette recette dans de grands hôtels, notamment au Japon et au Canada.

De nos jours, la « bouffe », livrée à l'imagination de chefs étoilés, encombre magazines, radio, télé et boîtes à lettres. Si les Anciens avaient créé un dieu de la Gastronomie, son effigie figurerait sur toutes les places. Les apôtres de cette déité fictive sont couronnés de médailles, de toques... et d'étoiles.

OceanofPDF.com

Vendredi 6 décembre
Bouquets de printemps

Des vers de Gérard de Nerval me reviennent en mémoire en feuilletant mon album de photos : *Où sont nos amoureuses ? Elles sont au tombeau. / Elles sont plus heureuses / dans un séjour plus beau.* Elles n'ont pas toutes éprouvé le goût du bonheur sur cette terre mais, à coup sûr, à quelques pieds au-dessous, elles dorment en paix.

Dans les années 30, mes parents et moi rendions parfois visite, à bicyclette, à une famille quercynoise. J'y retrouvais avec plaisir la fille de la maison, Rolande, gamine de mon âge, un peu niaise mais d'une beauté de sylphide, à laquelle me liait une intimité inavouée. Échappant à l'ambiance soporifique des fins d'agapes, nous quittions discrètement la table pour aller flâner dans le parc. Un jour, inquiet de cette fugue jugée longuette, mon père s'est lancé à notre recherche jusqu'à la Dordogne où nous allions parfois, Rolande et moi, faire trempette. Il nous a découverts dans les cabinets d'aisances en planches du parc, ornés d'un pertuis en forme de cœur. Durant près d'une heure, nous n'avions échangé ni un mot ni un geste, dans le murmure des mouches bleues. On ne fit qu'en plaisanter, mais avec l'idée secrète, de part et d'autre, de voir cette innocente idylle se poursuivre et se concrétiser. Espoir déçu et, pour mon compte, sans regrets.

Quelques années plus tard, je me suis pris de sympathie puis d'une attirance intime pour Josiane, une jeune universitaire. La nuit tombée, pour échapper aux patrouilles allemandes, nous partions à bicyclette dans la campagne déposer des messages destinés au maquis. Il y eut entre nous des frôlements, des mots doux et rien d'autre du fait des

événements, qui annulaient en moi toute velléité sentimentale. Josiane a été reconnue héroïne de la Résistance.

À la même époque, dans un grand magasin, mon attention a été attirée par une superbe vendeuse, Maria. Quelques mots échangés dans la boutique m'ont fait espérer une conquête facile. Elle a accepté un rendez-vous dans un café après la fermeture du magasin. Je l'y ai vainement attendue. Un résistant de mes amis m'a révélé plus tard que ladite Maria – agent de la Gestapo – avait payé de sa vie sa trahison, et que j'avais ainsi, peut-être, échappé à un piège.

Éliane était belle comme une Diane chasseresse, et c'est sur moi qu'elle bandait son arc. Directrice d'une école de danse, elle me téléphonait pour commenter ses spectacles dans mon journal. Elle m'a invité à une visite de sa maison de campagne, où, telle une Isidora Duncan, vêtue d'un simple voile à l'antique, elle m'a servi du thé, m'a fait visiter son logis puis sa chambre où elle m'a exprimé généreusement sa gratitude. Redoutant une aventure dangereuse, j'ai décidé de ne pas donner de suite à cette étreinte prometteuse.

Mon « après-guerre » a été marqué par une idylle qui n'a pas connu la conclusion espérée mais a laissé subsister une amitié profonde au long cours. Nous avons échangé, Germaine et moi, un premier baiser devant le gisant en pierre de saint Étienne, dans le monastère d'Aubazine, mais n'avons pu donner suite à cette effusion, son mari étant jaloux et exigeant. Elle m'a rendu visite après des années d'absence, porteuse d'un pot de roses noires comme la nuit. Je les ai confiées à ma fille qui les a plantées dans son jardin où elles refleurissent chaque printemps.

Dimanche 8 décembre
Mon château en Périgord

Martine est arrivée ce matin, brandissant un document en couleurs de Wikipédia concernant le domaine d'Escoire, en Périgord noir. Une image montre ce monument historique construit dans le style du XVIII^e siècle : longue façade à un étage avec une rotonde en son milieu, grand parc arboré...

Cette notice m'a appris que le château avait été le lieu, en octobre 1941, d'un drame dont la presse nationale s'était emparée. Il avait appartenu à la famille d'un certain Henri Girard, dont le père était haut fonctionnaire de Vichy. Girard y avait découvert un matin trois cadavres : son père, la tante Amélie et la servante, massacrés à la serpe. Suspecté, il avait subi dix-neuf mois d'incarcération avant son procès et, faute de preuves, été acquitté en juin 1943. Quelques années plus tard, il publiait sous le pseudonyme de Georges Arnaud un roman, *Le Salaire de la peur*, porté au cinéma, avec le succès que l'on sait, par Clouzot.

J'ai demandé à ma fille en quoi ces lieux et cette affaire intéressaient notre famille. La notice en témoignait : mon père aurait été propriétaire du château et du domaine. Quant à la date et à l'acte légal, mystère. Il y était écrit que ce domaine « avait été racheté par le père de l'écrivain Michel Peyramaure ». J'en restai ébahi. Ainsi notre famille se trouvait incluse dans l'histoire d'un château, mais sans rapport avec un conte de fées !

De nos jours, ce domaine a été aménagé en chambres d'hôtes et accueille banquets et réceptions. Quant au drame, il a fait l'objet de plusieurs ouvrages, dont le dernier, *La Serpe*, de Philippe Jaenada (éditions Robert Laffont).

OceanofPDF.com

Lundi 9 décembre
Séquence fêtes du livre

L'un des avantages des fêtes du livre, surtout pour les auteurs de province, est d'y côtoyer les participants, en majorité « parisiens », auteurs, éditeurs et critiques. J'ai profité durant des années de cet avantage durant la Foire du livre de Brive, la plus importante après celle de la capitale, et dont je me flatte d'avoir été un des quatre fondateurs.

Je garderai longtemps le souvenir d'une Fête du livre de Montpellier, bien qu'elle ait débuté par une amère déception. Le secrétaire du Prix des Libraires, Jean Huguet, m'avait informé que j'étais bien placé pour remporter ce prix, que finalement je n'ai pas eu en raison de manigances éditoriales.

Cette déception allait être compensée par la présence à mon côté, au cours du repas, de la romancière Amélie Nothomb, coiffée de son monumental chapeau noir. Notre entretien a roulé sur les fêtes du livre en général, sur sa production et sur ma vie provinciale.

— Ah, la Corrèze ! me dit-elle. Sa gastronomie est réputée, à ce qu'on dit. Quelles sont selon vous les meilleures recettes ? Le foie gras truffé, sans doute, mais encore ?

J'énumérerai quelques recettes et ajoutai :

— Un de mes grands régals, madame, est la *frotte à l'ail*. J'en mange plusieurs fois par semaine en raison notamment de ses bienfaits pour la santé.

— Vraiment ? La *frotte à l'ail*... Comme c'est drôle ! Pouvez-vous m'en donner la recette ?

— Je vais faire mieux, Madame...

J'appelai un garçon, lui demandai de m'apporter une baguette, une gousse d'ail et du beurre, à défaut de lard. Sous les regards intéressés de nos voisins, je me mis en devoir de frotter la croûte avec l'ail et de l'oindre de beurre. Je tendis la tranche à Amélie qui, sur-le-champ, la grignota puis l'avala avec des signes (réels ?) de gourmandise.

Cet intermède rustique achevé, Amélie Nothomb se leva pour aller fumer une cigarette dans le jardin. Je constatai, à travers le vitrage, qu'elle m'observait, comme si elle avait rencontré un magicien. Au retour, elle me demanda de lui préparer une autre *frotte*, mais le tintement d'un couteau sur un verre annonçait le moment des discours.

OceanofPDF.com

Dimanche 15 décembre
Séquence ophtalmique

Mes activités les plus quotidiennes étaient, depuis peu, altérées par un problème relevant de l'ophtalmologie. Je peinais à lire un journal, un livre, et à regarder la télé. Martine m'ayant annoncé qu'une opération de la cataracte s'imposait, mais qu'il s'agissait d'une intervention bénigne j'ai dû m'y résoudre. Elle a eu lieu dans une clinique de Limoges, par le meilleur spécialiste de la région. Peu de temps après, au marché du samedi matin, j'ai pu jouir sans cligner des yeux de la beauté des légumes et des fruits.

OceanofPDF.com

Lundi 16 décembre
Un philosophe en chambre

L'envie m'a longtemps incité, dans les moments pénibles, à renoncer à l'équilibre monotone qui gouverne ma vie pour me retirer quelques mois chaque année dans un ermitage de montagne, comme le philosophe chinois Lao Tseu, en la seule compagnie d'une chèvre et d'un âne, et me livrer chaque jour à la lecture d'ouvrages philosophiques, et chaque nuit à des méditations sous les étoiles, face aux mystères insondables du cosmos.

J'ai de même rêvé parfois de m'incarner dans un nouveau Diogène, ce philosophe armé d'ironie, d'insolence et de méfiance envers la société de son temps, mais ce sont autant de comportements que j'ai toujours été incapable d'assumer.

Mes droits d'auteur s'ajoutant à mon salaire m'ont permis d'entreprendre des voyages et d'organiser une vie agréable avec nos amis. Aujourd'hui, le nilomètre des droits d'auteur étant en basses eaux, j'ai néanmoins de quoi répondre aux exigences du quotidien. Sans être ennemi de la monnaie ni partisan, comme certains illuminés, du retour aux anciennes tractations, je n'éprouve pour l'argent qu'indifférence.

Mardi 17 décembre
Bach et Beethoven à l'accordéon

En feuilletant un magazine, je me suis intéressé à un article évoquant les grands noms des accordéonistes français et y ai retrouvé celui d'André Astier, un ami perdu dans les brouillards du temps et de l'absence.

Durant l'Occupation, ce jeune musicien presque aveugle avait trouvé refuge dans notre ville, avec sa compagne, la chanteuse Agnès Escutari. Je le recevais souvent, subjugué par son talent et sa préférence pour la musique classique et les tonalités nouvelles dont il imprégnait ses adaptations de Bach, Mozart, Debussy et Ravel. Il se disait déçu de l'accueil du public pour ce répertoire étranger au bal musette et n'intéressant qu'une élite.

Agnès s'est essayée à mes chansons qu'elle interprétait, accompagnée d'André, d'une voix grave rappelant celle de Piaf, Damia ou Marlene Dietrich. André Astier m'a quitté en emportant mes chansons, avec promesse de les faire interpréter par sa compagne à Paris, dans les cabarets de la rive gauche. Je n'en ai plus eu de nouvelles, la tourmente joyeuse de l'Armistice l'ayant sans doute emporté dans son délire.

Jeudi 19 décembre
En souvenir de Jasmin

Nous avons eu ce matin le plaisir, sinon la joie, de voir notre jardin et la cour de récréation de l'école recouverts, comme on l'écrivait jadis dans les rédactions, d'un « blanc manteau de neige ». Image émouvante dans cette perspective à la Utrillo, avec en plus un ciel de pierre bleue, immaculé, qui rendait plus gris les murs des maisons.

Je songe à certains romanciers qui doivent peiner à habiller de métaphores usées jusqu'à la corde des états d'âme ou des paysages. Giono, lui, parvient à susciter l'émotion dans le tableau d'une bagnole hors d'âge, d'une machine à laver obsolète ou d'un personnage pittoresque et déjanté.

Libre de mes comportements j'aurais aimé, comme jadis, chausser mes souliers à clous et revêtir un manteau sibérien, pour des promenades urbaines, mais toute sortie par mauvais temps m'est interdite. Je risquerais de me retrouver tête dans les étoiles et cul dans la neige, dans l'attente d'un secours.

Nous jouissons de conditions climatiques privilégiées, épargnés que nous sommes des graves intempéries par de hautes collines et une ouverture sur l'« Aquitaine heureuse ». Dans un poème consacré à notre ville, le poète agenais Jacques Boé, dit Jasmin, l'« Homère sensible des prolétaires », témoigne de ce privilège. La neige nous rend visite chaque année mais ne s'attarde qu'une journée ou deux.

Brive, riant portail du Midi, ville la tant gracieuse... (Jasmin).

Dimanche 22 décembre
Que pourrait être le monde d'après-demain ?

Il me semble ressentir, plus intensément de jour en jour, mais sans rien d'alarmant, l'imminence de ma fin. Une enquête de *L'Express*, intitulée « Le péril gris », m'a choqué, mais sa lecture m'a confirmé dans l'idée que je suis devenu une charge pour la société et que, sans les aides sociales et domestiques, je ne serais qu'une épave vouée à l'Ehpad. À vrai dire, ce n'est pas mon sort ni celui de mon épouse qui m'inquiète. Les revenus de mes écrits m'évitent encore cette perspective humiliante.

Cette enquête de *L'Express* m'a révélé qu'avant la fin du siècle, le nombre des personnes âgées de plus de soixante-quinze ans aurait doublé et que celui des plus de quatre-vingt-cinq ans pourrait quadrupler. On pourrait se réjouir de ce prolongement de la vie, mais il semble annoncer un bouleversement mondial, une sorte de tsunami social qui n'épargnerait aucune nation, à commencer par la nôtre.

Que fera-t-on de ces millions de vieux inutiles, dispendieux et encombrants ? Les regrouper dans un ghetto ou les euthanasier comme sous le III^e Reich ?

Cela m'a rappelé le roman d'Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*, dont jadis je n'avais lu, assez vite déçu, que quelques chapitres. En reprenant cette lecture j'ai compris mon erreur, plus ouvert que je suis aujourd'hui aux conditions de survie de l'humanité. J'ai passé des heures, sans me lasser, à errer dans un monde hallucinant – l'année 632 de N. F. –, notamment dans les laboratoires où l'on remplit des boîtes de conserve d'embryons sélectionnés, numérotés, rangés... dans des porte-bouteilles. Les fœtus gamma, delta

et epsilon sont destinés à devenir des esclaves, les autres, mieux protégés, deviendront des savants et des intellectuels...

Dans son roman *Les Particules élémentaires* (éditions Flammarion, 1998), Michel Houellebecq trace de façon virtuose l'évolution de notre humanité à travers le destin de la génération post-68 – qui n'est pas mienne ! – vers une dissolution des liens entre les individus, paternité, filiation, sexualité, grâce aux progrès de la science. Il y fait référence au roman de Huxley, suggérant que la société occidentale tend à se rapprocher de ce modèle.

Pour l'Occidental contemporain, même lorsqu'il est bien portant, la pensée de la mort constitue une sorte de bruit de fond qui vient emplir son cerveau dès que les projets et les désirs s'estompent. L'âge venant, la présence de ce bruit se fait de plus en plus envahissante [...] À d'autres époques, le bruit de fond était constitué par l'attente du royaume du Seigneur ; aujourd'hui, il est constitué par l'attente de la mort. C'est ainsi (Michel Houellebecq).

OceanofPDF.com

Mercredi 25 décembre
Nuit de Noël au whisky

Je tiens de mon ami Sébastien W. le récit d'un Noël auquel il a failli ne pas survivre. C'était deux ans après la Libération. Je lui laisse la parole.

« Il y a belle lurette que Noël est, dans ma famille, un jour comme un autre, aussi sombre et sinistre qu'un dimanche ordinaire. La veille, des foules ont baguenaudé dans les rues principales, sacs à provisions au bras, sous des guirlandes lumineuses, au son du sempiternel *Papa Noël* chanté par Tino Rossi. Aujourd'hui, aucun changement dans nos habitudes familiales, avec la crèche, le sapin et un réveillon symbolique, le bouquet de mes convictions religieuses s'étant fané.

« Je me souviens avoir cédé, non sans réticence, à l'invitation d'un vieil ami, Jean F., viticulteur bordelais d'origine corrézienne, venu passer la fin de l'année en famille sur le Plateau. Il avait prélevé dans les caves de son domaine proche de Saint-Émilion des paniers de ses meilleurs crus, auxquels il avait joint des bouteilles de champagne et un whisky qu'il s'était procuré je ne sais comment !

« Le lendemain, Jean avait invité le maire de Saint-Salvador et sa famille à un repas digne de Lucullus et pas arrosé à l'eau bénite ! J'ai savouré les premières gorgées de whisky de ma vie : un Campbell irlandais qui me changeait de la gnôle dégustée jadis à l'alambic, et des tue-mouches de bistrot.

« Je pourrais te parler du festin qui s'est achevé à la nuit tombante et a failli mal tourner par ma faute, imbibé de whisky que j'étais. Le fils du maire nous a fait danser à l'accordéon la bourrée à faire s'effondrer le parquet. Alors que la femme du maire et moi commençons une "bergerette", je me suis livré, au refrain, à quelques privautés

auxquelles elle a répondu par une gifle et des insultes. L'incident ayant sonné le terme des réjouissances, je suis allé vomir dans le jardin. Un ami m'a ramené dans sa voiture, sans que je puisse obtenir un ultime verre de whisky et en déclamant le vers de Hugo : *Donne-lui tout de même à boire, dit mon père !*

« J'aurais dû ranger le whisky au rang des poisons des Borgia, mais il m'avait laissé un tel goût de *revenez-y* qu'il y a toujours une bouteille dans mon bar, surtout pour mes amis. Quant à moi, je n'en absorbe qu'un doigt, et encore, à l'horizontale... »

OceanofPDF.com

JANVIER

OceanofPDF.com

Jeudi 2 janvier
Pérégrinations livresques

Hier, calme plat. J'ai effectué le saut traditionnel d'une année l'autre sans en être préoccupé, les évolutions du calendrier ne m'étant plus sensibles. Pour éviter les salamalecs téléphoniques, je me serais volontiers inscrit aux abonnés absents, mais Martine m'en a dissuadé, disant que je ne pouvais « vivre comme un sauvage ». J'ai donc été contraint de faire face aux appels de parents ou d'amis venant s'enquérir de ma santé ou de mes activités. Jadis, à l'occasion du Premier de l'An, je recevais des cartes de vœux de mes éditeurs, parfois avec un mot de leur main ; elles se raréfient. Ils ont peu à peu renoncé à cette habitude à laquelle j'étais sensible. Il est vrai que je leur donne rarement signe de vie, sauf lorsqu'un de mes livres est sur les rails. Pourtant, outre la confession littéraire à laquelle je me livre pour l'ouvrage présent, quelques romans historiques sont écrits, prêts à être publiés et peut-être laissés en suspens, les éditeurs répugnant à un posthume peu attractif.

J'ai longtemps navigué, ai-je dit, dans les « grandes eaux » de l'édition. Mes romans ont souvent figuré sur les listes des meilleures ventes, des critiques parisiens ont même vu en moi le « maître du roman historique » ! Mes livres ont été traduits jusqu'en Chine et dans presque tous les pays d'Europe, sauf en Angleterre où tout ou presque de ce qui émane de la France est mis à l'index. Je ne suis pas seul à voir dans ce comportement un reliquat de la guerre de Cent Ans (je plaisante !).

Je me trouve aujourd'hui, après soixante-cinq ans de présence au catalogue de Robert Laffont, négligé des nouvelles générations éditoriales, du fait de mon âge, peut-être. Des noms ont disparu de

l'organigramme et d'autres sont apparus sans que j'en sois informé. Une autre maison d'édition parisienne importante, Calmann-Lévy, a publié plusieurs de mes livres et s'intéresse à la suite. La mine aux Écritures toujours en activité, je ne vais pas les « laisser languir ».

Vous vivez en province ? Mauvais, ça. Montez à Paris, et vite !
(Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*).

OceanofPDF.com

Dimanche 5 janvier
La culture « aux champs »

La culture... De nos jours, elle ne se contente pas de s'abriter dans les temples dignes de l'Alexandrie classique. Elle s'insinue lentement mais sûrement dans ces contrées longtemps négligées ou même méprisées par les gouvernements : la province.

Depuis les années 80, un intense élan culturel a envahi notre département, comme un souffle de vent sur la peau d'un animal endormi. Les communes rurales se sont dotées peu à peu de centres culturels et de loisirs créés par les municipalités et animés par de jeunes ruraux, pas plaqués artificiellement sur la vie locale mais en contact direct avec elle. Si ces initiatives ne font pas toujours recette, ce qui n'est pas leur intention, on y travaille néanmoins dans la joie, avec plus d'ambition que de prétention.

Des comédies de Feydeau, présentées sous le vieux sully de la place en été ou dans la salle des mariages en hiver, ont permis à certains acteurs de trouver leur voie. Les séances de lecture, les cours de dessin ou de théâtre ont engendré des écrivains et des artistes promis à un succès dépassant parfois les limites cantonales.

Mercredi 8 janvier
La pipe à Giono

Renoncer à ma bouffarde, élément indispensable à mon travail, serait responsable d'une vacuité intellectuelle. Le seul remède aux dangers qu'elle présente pour la santé est la modération. Ma sagesse congénitale m'y incite, mais sans me priver de la modeste ration quotidienne favorable à l'inspiration. Je songe aux explorateurs privés de tabac et qui en souffrent autant que de la faim ou de la soif.

Il ne passe guère de jours que je n'offre à la déesse Nicotine sa cassolette d'encens tabagique. Mon cardiologue, à qui j'ai confié l'habitude de ce « vice », m'a affirmé qu'avec une pipe ou deux par jour et un « cœur de jeune homme » – ce sont ses mots –, de surcroît flanqué d'une pile salvatrice, j'avais encore de beaux jours à vivre.

Dans un chapitre des *Terrasses de l'île d'Elbe*, Jean Giono évoque le tabac. Il avait eu, écrit-il, « un petit truc au cœur » qui l'a contraint à en modérer la pratique. Il a dû souffrir de ce sacrifice alors qu'il portait toujours et partout sa pipe avec lui, comme un talisman.

J'ai avec Giono un autre point commun, la répugnance pour la cigarette : « Dans la cigarette, écrit-il, il n'est pas question de sensualité, il est question d'ennui. La cigarette roulée à la main est autre chose que la cigarette "faite", mais elle n'existe plus, sauf chez quelques délicats ; et c'est au surplus le chemin qui mène à la pipe. » Existe-t-il encore des concours de fumeurs de pipe, compétition absurde condamnée par la *Faculté*, et digne, sinon de mépris, du moins de moquerie ?

La dépendance que Giono éprouvait pour sa pipe me surprend. Pas de photos sans elle sur les pentes du Mercantour, pas de séances

d'écriture où elle ne figure à ses lèvres ou sur son bureau ! Dans sa chronique il consacre plusieurs pages à cette « compagne », à la façon d'en recueillir saveur et efficacité. Il a réduit en fumée, a-t-il écrit, « des kilos de tabac du Sud, parfois mélangé au tabac du Nord, dans la proportion de trois pour un »...

L'ai-je assez dit ? Le tabac n'est pas pour moi une drogue. Je n'ai jamais souffert de son manque, mais il m'apporte la stimulation indispensable à l'écriture. M'en priver au cas où mon cœur souffrirait d'un « petit truc » m'obligerait à l'inaction, avec des conséquences que je n'ose prévoir. Lorsque je pars en vacances, c'est sans la pipe de François Nourissier, l'élégante Real Briar cerclée de métal, et n'en souffre pas.

Tristesse : la pipe de Giono, posée sur son bureau, comme un oiseau mort, et cette main qui tâtonne pour la retrouver... (Pierre Citron, Giono).

OceanofPDF.com

Vendredi 10 janvier
Simenon et les journalistes : cause commune

Mes débuts dans la presse régionale furent déterminants, malgré la banalité du quotidien. Ce sont ceux qu'a vécus Georges Simenon, et dont il a parlé dans ses conseils à un jeune journaliste. Les journaux et magazines régionaux qui m'ont permis de confirmer une vocation impérative ont été le terreau propre à faire naître mes dons, sans les soins d'un jardinier. Nul autre que moi n'a été plus proche de la population et plus apte à en recevoir les doléances, les goûts, les ambitions, parfois sous forme d'interviews. Nous sommes les lointains héritiers d'un métier devenu rare mais autrefois précieux : écrivain public.

J'ignore s'il en est ainsi dans d'autres agences, mais la nôtre avait acquis l'intérêt et la confiance de la population. Être près du lectorat était mon souci constant, parfois avec un excès de zèle que je ne regrette pas, comme d'avoir assisté à des réunions d'anciens combattants ressassant leurs guerres et à des controverses entre parents d'élèves sur la qualité et le prix du gravillon pour la cour de récré...

Rien de mieux que d'entrer dans un petit journal à trois ou quatre rédacteurs, où par conséquent, on doit mettre la main à tout, et où l'on approche des gens qu'on ne rencontrerait pas autrement (Simenon, Mémoires intimes).

Samedi 11 janvier
Reprendrez-vous de la cervelle de singe ?

Un vieil ami revenu de Chine a confirmé ma répugnance pour certaine *gastronomie* exotique. Il avait été invité à dîner dans la résidence d'un ancien officier de l'Armée rouge, Guan Tiany, à Tianjin, avec quelques notables. « Guan Tiany, me dit-il, nous a décrit un plat hérité de la cuisine traditionnelle : la cervelle de singe. Habitué que je suis à l'excentricité dans ce domaine, j'ai été écœuré, en m'efforçant de n'en rien laisser paraître, par le récit de ce cérémonial barbare : un petit singe vivant était apporté dans une cage dorée, un seul opercule laissant apparaître le sommet de son crâne. Le rituel consistait à le trancher avec une lame avant de laisser les convives puiser à la cuillère dans la cervelle sous les glapissements du supplicié ! »

Mon ami m'a avoué que le récit de cette atroce coutume lui avait donné la nausée. Pourtant, il ne peut se déprendre de l'intérêt que nous portons, lui et moi, à la Chine des empereurs. Celle d'aujourd'hui s'efforce, avec succès il faut le reconnaître, de rattraper son retard sur l'Occident, mais au mépris d'un environnement et d'un patrimoine ancien, victimes du bulldozer et de la dynamite.

Je « dors chinois » face à une armoire de laque noire datant de la dynastie Qing, acquise à Paris, à des portraits de mandarins et à une vitrine comportant figurines de porcelaine ou de terre cuite (ivoire interdit !), vases, pipes d'opium... Un panneau sculpté et doré évoque la façade d'une « maison de plaisir ».

Jeudi 16 janvier
Plaît-il ?

Soumis à un siège par mes proches, j'ai dû consulter une audioprothésiste. J'avais toujours refusé de m'affubler de ces appareils, avant-garde de la sénilité. Durant les deux heures qu'a duré la consultation, mes oreilles ont retenti d'un dialogue de sourds à l'issue duquel j'ai été contraint d'adopter ces maudits appareils.

À vrai dire, je ne souffre pas de cette faiblesse, à domicile comme à l'extérieur, sauf à la télé où les écouteurs me sont devenus nécessaires. J'appréhendais cette insuffisance auditive durant les repas entre amis ou les rares conférences auxquelles j'assistais, surtout si le conférencier s'exprimait sans micro ou dans le ton d'un confessionnal.

Peut-être aurais-je dû effectuer quelque pèlerinage à la caverne de Saint-Sourd, à Terrasson, lieu saint proche de Brive. Mon scepticisme et mes convictions philosophiques m'en ont dissuadé.

OceanofPDF.com

Vendredi 17 janvier
Quelques instantanés du quotidien

Lorsque, mon ordinateur éteint, je m'allonge dans mon fauteuil pour lire, regarder la télé ou me reposer, dans la minute qui suit Misère saute sur mes genoux et, sa tête dans le creux de ma main, s'endort.

Ces menus faits m'interrogent sur la nature et les limites des rapports affectifs entre l'animal et nous. Avec le chien et le chat, du fait d'une cohabitation permanente, le mot « amour » – sentimental – conviendrait, en évitant les communions fusionnelles ridicules. J'ai peine à imaginer mes vieux jours privés d'un animal de compagnie, chien ou chat, en alternance pour éviter des conflits. Dans mon livre *Le Chat et la plume*, l'illustrateur José Correa montre mon chartreux, Verlaine, assistant aux évolutions des poissons rouges dans le petit bassin de mon jardin, et parfois s'en offrant un.

Autre rituel : deux aides-ménagères se succèdent dans la maison, et deux infirmiers viennent à tour de rôle distribuer les pilules, procéder au lever puis au coucher de madame, et bavarder librement avec nous. Ces aides, assurant surtout les soins donnés à l'impotente, agrémentent notre confinement.

Attaché à ces petits faits quotidiens, j'ai songé à imiter Xavier de Maistre qui, au temps de la Révolution, a vaincu l'ennui d'une claustration en écrivant le *Voyage autour de ma chambre* (1795). Ce projet de recension méticuleuse a sombré dans la marée romanesque qui me submerge.

Lundi 20 janvier
Beaux dimanches d'été

Depuis quelques mois, en raison du climat et de l'état de santé de Renée, nous avons dû renoncer aux sorties traditionnelles du dimanche à Ligneyrac. Samedi dernier, la météo annonçant un week-end très favorable, nous avons cédé à l'invitation.

Nous avons déjeuné sur la terrasse, sous la treille, face au large et profond paysage de la vallée. La conversation, parfois vive mais toujours empreinte de courtoisie, a porté sur la philosophie, la littérature, les événements, nous attachant ainsi à refaire le monde. J'avais alors l'impression de rompre une solitude et une mutité dont il m'arrive parfois de pâtir, avec comme seule compensation le dialogue ininterrompu avec l'ordinateur. Après ma sieste, nous avons entrepris une promenade longeant la vallée de la Tourmente. Le paysage n'a rien de grandiose ; il se présente sous forme de collines souples, verdoyantes, semées de hameaux, fermes et manoirs, plus ou moins épargnés par les colères de l'histoire, grâce sans doute à la protection tutélaire de Turenne, l'illustre maréchal, qui n'a jamais eu à faire cracher sa mitraille en ces lieux. Il émane de cette contrée une image ignorée du grand tourisme : pas d'hôtels étoilés mais des auberges discrètes où l'accueil s'attache à une tradition immémoriale. Pour combien de temps encore ?

Mardi 21 janvier
Roses de Loire et autres « fleurs »

Jamais de ma vie je n'ai fait « tinter la sonnette » pour obtenir une critique ou, de ma propre initiative, postulé à un prix littéraire, tout s'étant fait à mon insu dans les mystérieux arcanes de l'édition, sauf à une seule occasion.

L'année 1966, mon épouse m'a informé de l'annonce d'un concours de poésie, ajoutant que cela devrait me tenter. Il s'agissait du prix de poésie de la Rose d'or, organisé par les horticulteurs de Doué-la-Fontaine, en Maine-et-Loire.

M'étant informé, je me dis que son intérêt n'était pas négligeable : une rose d'or créée par un joaillier de la rue de la Paix, Mellerio, et une somme de mille francs ! Le jury était composé de Bernard Pivot, Hervé Bazin, Armand Lanoux et Robert Sabatier. Il m'aurait plu de concourir, mais je n'écrivais plus de poèmes depuis longtemps.

— Des poèmes, s'écria ma fille, tu en as écrit des centaines ! Alors, un de plus, pourquoi pas ? Allons, papa, au travail !

Cédant à cette exhortation, je troussai en deux heures un poème sur la rose. Quelques semaines plus tard, heureuse surprise : j'étais choisi comme lauréat et invité, avec mon épouse, à respirer sur place l'odeur des roses de Loire, et celle du *triomphe*. Le ministre de l'Agriculture, Edgard Pisani, m'a qualifié dans son discours de « nouveau Ronsard » et une charmante jeune fille a lu mon poème. Ce petit succès aurait pu m'inciter à revenir à la poésie, mais l'inspiration ne surgit pas *ex nihilo* et ne peut se manifester qu'en des occasions favorables. J'étais alors plongé dans une trilogie romanesque qui prenait tout mon temps...

Autre succès flatteur : le Grand Prix des Treize, qualifié de « Goncourt de la jeunesse », pour mon roman *La Vallée des mammouths* (éditions Laffont-Gallimard), doté de treize napoléons d'or. Dans le jury figuraient Paul Guth, Carzou, Françoise Mallet-Joris et Mgr Rodhain.

Invité par la télé à exhiber mon trésor, j'ai ouvert la bourse de velours devant les caméras, quand, suite à un geste maladroit, le contenu s'est éparpillé sur la moquette du studio. J'ignore si cet incident cocasse a figuré dans l'émission, mais mon roman a été l'objet dans la presse parisienne et provinciale d'articles élogieux et, à l'étranger, de traductions. Les manuels scolaires de l'époque en ont utilisé des extraits.

Le premier prix Alexandre-Dumas m'a été attribué peu après par un jury présidé par l'historien Alain Decaux, au château de l'écrivain, proche de Paris. Il convenait à la nature de mes ouvrages, le roman historique, mais n'a pas obtenu le succès escompté. Je fus le premier et le seul, à ma connaissance, à recevoir ce prix mort-né.

Les succès littéraires sont comme les fleurs. Leur parfum nous enivre mais leur défloration nous ramène à nos doutes (Jacques Peuchmaurd).

Vendredi 24 janvier
Présence d'un fantôme

Jusqu'à ce jour, nous avons eu la chance, mon épouse et moi, embarqués sur le navire *Sénilité*, d'avoir évité les écueils Charybde (Alzheimer) et Scylla (Parkinson), pour une navigation non exempte, il est vrai, de « coups de chien ».

À l'heure où j'écris ces lignes, alors que notre couple approche du centenaire, nous partageons une vie sereine, dépourvue de drame. Nous ne pouvons ignorer la fatalité qui, tapie dans l'ombre, attend son heure, mais nous évitons d'en parler.

Si je fais rarement appel aux services d'« aide à la personne », il n'en est pas de même pour Renée : elle a pris en quelques mois l'apparence d'un fantôme. En propos incohérents, elle revit sa vie passée, alors que la présente lui échappe. Elle ne reconnaît pas ses proches et voit sa maison peuplée d'une multitude de personnages disparus. Nous avons décidé de la confier à une maison de retraite, mais, outre que sa présence nous est chère, exilée au milieu d'inconnus, elle n'aurait pas vécu longtemps.

Samedi 25 janvier
Les souvenirs aident-ils à vivre ?

Je n'irai pas au marché ce matin. Florence, une de nos aides-ménagères, s'en chargera. Le temps est d'humeur acariâtre : pluie et brouillard. De la fenêtre de mon bureau, je perçois les interminables gémissements des pneus faisant gicler l'eau de pluie sur le trottoir.

Je ne sais à quoi pourra bien aboutir cet *Inventaire*. J'ignore même si j'en viendrai à bout et s'il intéressera l'un de mes rares éditeurs. Pour assurer sa véracité, je dois brasser des piles de livres, de documents, de coupures de presse, de carnets plus ou moins utiles et de souvenirs ou d'idées qui surgissent, surtout en cours de somnolente méditation.

OceanofPDF.com

Jeudi 30 janvier
Naissance d'un autodidacte

Il y aura bientôt un siècle, j'ai poussé mes premiers vagissements dans la conciergerie du Théâtre municipal dont ma grand-mère paternelle, Anna, avait la charge. Je n'ai connu que mes deux grands-mères mais aucun grand-père, ce qui m'a privé de leur expérience. Je n'ai rien eu à attendre de mon père, pris par son atelier d'imprimerie, et mutique sur sa jeunesse de militant anarchiste, pas plus que de ma mère dont l'affection se bornait à pratiquer envers moi un banal « élevage ». Je fis plus tard, lors de mes premiers élans pour l'écriture, l'apprentissage d'une condition pérenne : celle d'un autodidacte.

Dès ma prime enfance, je fus initié au dessin et à l'écriture par deux gamines : Raymonde, fille du boulanger, et Christiane, celle de l'épicier, déjà curieuses de culture et du métier d'enseignante. Il leur suffisait de traverser l'avenue de Paris pour accéder à ma chambre ouverte sur les platanes et, durant une heure, à mon chevet, m'initier aux mystères du crayon de couleur de Baignol et Farjon et de la plume Sergent Major.

FÉVRIER

OceanofPDF.com

Dimanche 2 février
Galerie intime de portraits

Quelques personnages singuliers ont surgi de ma mémoire. Pour la plupart issus de notre province, ils n'en ont pas, sauf exception, franchi les limites. Aujourd'hui disparus, ils composent ces portraits figurant dans un musée – non agréé.

Éliane Jaucen

Au début des années 40, j'ai reçu la visite de cette araignée géante et sombre, expansive dans ses gestes et ses propos. Juive réfugiée à Brive avec un mari discret comme un notaire, elle se disait poétesse, mais sa satire contre Hitler était médiocre. Émule du célèbre spirite Allan Kardec, elle avait choisi, en raison de son âge et d'un physique peu engageant, de faire tourner les tables plutôt que les têtes. Elle avait mis provisoirement ses dons sous cloche, sauf pour mon épouse et moi, qui avions gagné sa confiance.

Elle nous fit la démonstration de ses pouvoirs surnaturels dans une mesure du centre-ville où ce couple avait trouvé refuge. Durant deux heures, nous avons interrogé un guéridon qui, je dois le dire, ne nous a rien révélé de notable, d'autant qu'il s'exprimait le plus souvent en yiddish ! La paix revenue, un magazine m'apprit que cette magicienne, de retour dans la capitale, avait été appelée à présider l'Association nationale des spirites.

Jean-Baptiste Borie

Prince de l'empirisme, poète, dramaturge, plombier de son état, ce personnage jovial se prenait pour un génie incompris. Maire fictif de la commune libre du Pont-Cardinal et originaire du quartier insalubre des Trois-Torchons, il avait son athanor dans une cave de l'avenue de Paris dont, certaines nuits, un soupirail libérait des fumées aux odeurs méphitiques. Du poète, je n'ai retenu qu'un seul vers : *Le derrière de l'hôpital est triste*, qui donne une idée de la suite. Dans une œuvre dramatique relatant une attaque de brigands, l'un d'eux, ayant eu les bras emprisonnés par une courge tombée des remparts, s'était écrié : « Courgé ! Je suis courgé ! » Quant aux inventions de Borie, notamment le peigne à puces et le bitume à l'épreuve de la chaleur, elles n'ont pu obtenir les brevets escomptés.

Lucien Mathevet

Je regrette de n'avoir pas eu, dans le secondaire industriel – où j'ai macéré cinq ans ! – un professeur qui eût pu se montrer sensible à mes effusions poétiques. J'aurais aimé avoir comme professeur de français celui du lycée Cabanis : Lucien Mathevet. J'ai eu avec lui, sa retraite venue, des entretiens à la terrasse du *Café de Paris* où il venait à heure fixe boire son Pernod, canne entre ses jambes et mégot aux lèvres, réplique de Cripure, le personnage central du *Sang noir* de Louis Guilloux. Figé dans une posture méditative de trappiste, il s'exprimait peu mais savait écouter. Je l'entretenais de mes velléités littéraires et il m'initiait à la littérature. Il était l'auteur d'une nouvelle, *Pipette*, imprimée à ses frais, un titre dont ses élèves avaient fait un sobriquet. Je n'en ai retenu que l'essentiel : la poétique évocation de son enfance rurale, et la jolie phrase de la fin : « Ainsi mourut Pipette, en la saison où le seigle se fauche. »

Henri Vidal

Je retrouvais souvent ce copain d'enfance sur ma terrasse dominant la Guierle. Nous y avions conçu un procédé de cinéma inédit : dessiner des *scenarii* sur des bandes de carton tombées du massicot de l'imprimerie, moi fournissant les séquences et lui les dessins. Nous les projetions par une ouverture dans une grosse boîte d'allumettes vide. J'ai gardé un de ces « films » au titre ambitieux : *Découverte de l'Amérique par William le Conquérant*. Henri nous a quittés pour devenir barman sur les transats. Il m'écrivait du bout du monde, et me confiait les recettes de ses cocktails, que je publiais dans *La Corrèze républicaine et socialiste* d'Henri Fabre, ce qui semblait n'intéresser personne.

Jean de la Guierle

Rien, dans son apparence et son comportement, ne laissait deviner que ce colonel en retraite pût être, selon l'expression ancienne, un « disciple des muses ». Son unique recueil de poèmes, *Gaillardises*, a été édité à ses frais, avec des gravures licencieuses d'un ami. *Prions pour les pauvres cocus, Ballade des verges du temps jadis* donnent le ton de ce bijou finement ciselé qui aurait pu intéresser Pierre Louÿs, mais sur lequel la société bourgeoise de l'époque a jeté un voile pudique. L'ouvrage de ce génial profanateur de la morale n'a pas figuré dans les librairies. Il était destiné, sous le manteau, à ses amis. Je suis fier d'avoir été l'un d'eux.

Jean Pouget

Je garde du commandant Jean Pouget l'image d'un centurion désabusé, amateur de cigares et d'armes anciennes. Cet ancien saint-cyrien s'était battu dans le maquis des Glières, avait franchi le Rhin à la tête d'un peloton blindé, puis, en dépit d'une blessure grave, était parti pour l'Indochine. Après la défaite cinglante de Diên Biên Phu, où il avait été l'un des derniers combattants, il avait frôlé la mort dans un bain du Vietnam. Un ouvrage monumental, *Nous étions à Diên Biên Phu* (éditions Presses de la Cité, 1964), en témoigne, et Jean Lartéguy

lui a dédié son livre, *Les Centurions*. Irascible et volontiers provocateur, obsédé par des souvenirs pénibles, il a vécu en gentilhomme campagnard dans son château du Quercy, en compagnie de son épouse et de la poule favorite de son élevage, Pompadour, qu'il portait sous son bras dans ses promenades.

Louis de Nussac

Ce personnage – le plus pittoresque de cette galerie –, érudit et président de la Société savante de Brive, vivait en sybarite au sommet d'une tour du centre-ville. Portant la redingote de ses noces, il effectuait des fouilles archéologiques, aidé d'un moine défroqué faisant office de *sherpa* porteur du sac de caillasses. Le maître dut congédier ce « serviteur dévoué » après avoir constaté qu'il puisait dans les collections de monnaies anciennes du musée municipal pour les fondre et s'en procurer un petit revenu.

Jacques Labrunie

Je garde de ce musicien spécialiste de la flûte traversière et compositeur, riche de passion et d'ambition, un souvenir ému. Je rappelle qu'il a extrait de mon roman *Les Dieux de plume*, sous le titre : *Farekura suite*, un opéra foutraque présenté à Brive, à l'église des Rosiers. Un soir, à Ligneyrac, il a interprété pour nos amis, au clair de lune et dans la vigne, en tunique blanche et couronne de pampres, la *Syrinx* de Debussy. Ses récitals dans les églises de la région n'ont pu lui apporter la renommée à laquelle il aspirait.

Léonce Bourliaguet

Mon vieil ami Léonce Bourliaguet abritait sa retraite d'inspecteur dans le primaire, non dans son Périgord natal mais près de Brive, à Malemort, dans la villa des *Grillons*, avec son épouse, Suzy, elle-même auteur de quelques livres pour la jeunesse. Là, Léonce conçut

les derniers de ses soixante-dix ouvrages pour la jeunesse et quelques romans pour adultes. L'un de ceux-ci, *La Forêt sereine*, lui a valu avant guerre le prix du journal *Le Temps*, un Goncourt de l'époque. Il demeure le maître du roman pour la jeunesse, et son fils, Bruno, défend sa mémoire, dans le cadre d'une Association d'amis qui a entrepris de rééditer certains de ses ouvrages.

Marcelle Delpastre

Nous l'appelions « la Marcelle ». Fermière de tradition familiale plus que de vocation, elle était l'auteur, en langue occitane, d'un nombre considérable de récits, chroniques et poèmes qui auraient pu sombrer dans l'oubli sans le soutien de son fidèle interprète, le chanteur et poète occitan Jan Dau Melhau. Le soir, dans sa ferme de Germont, près de Chamberet en Haute-Corrèze, après les soins donnés à sa vieille mère, à ses poules et à ses vaches, elle ajoutait une bûche au cantou pour se délivrer de son amour pour la nature et de ses nostalgies de Lesbos. Au Salon du livre de Paris, je l'ai présentée au stand des éditions Payot. Le pied à l'étrier, elle signait un premier contrat quelques jours plus tard, entrant ainsi dans le domaine de la grande édition ethnologique, et sans renoncer à ses vaches.

Edmond Auzel de Claval

Il m'arrive parfois, pour ranimer des entretiens flageolants entre amis, d'évoquer le souvenir d'un personnage dont j'avais fait un canular pour *La Montagne*. Fils d'un agriculteur corrézien, Auzel avait débuté dans les arts en peignant des cadres de bicyclette, puis une ruche d'abeilles. Je lui ai rendu visite, persuadé qu'il y avait en lui matière à un article, et l'ai couvert de louanges qui furent prises pour argent comptant. Ayant quitté sa famille, dans l'idée de tirer profit d'une précoce et fragile notoriété, il a relooké sa vieille bagnole, a fait tailler par sa mère un complet blanc cravaté de rouge, et a distribué sa photo au sortir des lycées de Brive. Une exposition avec vin de la ferme et petits-beurres, ses toiles sans châssis suspendues à des cordes

à linge, a suscité quelque intérêt mais peu d'achats. Inquiète de rater un *génie*, la municipalité lui a donné accès au musée municipal. Ses paysages frappaient par leurs couleurs et leur géométrie *brutalistes*. « J'ai trouvé mon Montmartre », me disait-il, et je l'encourageais dans cette illusion. Il a atteint le sommet de la gloire quand la ville a décidé de donner son nom à une rue de la banlieue. En vacances dans le Midi, à ce que l'on m'a dit, il roulait à vélo quand il a fait une chute mortelle. Je ne regrette pas les louanges biaisées que je lui ai consacrées car elles ont donné à ce fils de paysan, inculte et naïf, l'occasion de se rêver une vie.

Régine Deforges

J'ai si peu connu cette gloire de la littérature féminine que je serai bref, car je ne la voyais qu'à l'occasion des fêtes du livre. J'aurais aimé m'entretenir avec elle de nos origines limousines, mais elle était inabordable, si bien que nous n'échangions qu'un signe de la main et un sourire. Je garde de Régine le souvenir d'une assistante de librairie de Limoges où elle m'était apparue, au sommet d'un escabeau, belle comme une libellule sur une feuille. *La Bicyclette bleue*, son chef-d'œuvre, allait lui faire affronter les grands chemins de l'édition. Des années plus tard, à « Lire à Limoges », je dînais avec des amis dans un restaurant quand je vis surgir une grosse dame drapée de noir comme une veuve. Elle prit place à une table proche de la nôtre, commanda le menu sans daigner nous jeter un regard. Le dessert venu, je me hasardai à lui porter ma portion de glace. Elle me remercia d'un mince sourire en prononçant mon prénom, mais ne me proposa pas de m'asseoir. Régine Deforges a quitté ce monde quelques années plus tard.

En marge de cette liste, je me dois d'évoquer mon ami de longue date et toujours actif, l'écrivain d'origine briviste et de grande renommée, Pierre Bergounioux. Un jour, son père nous l'a amené à l'imprimerie afin de lui révéler cette merveille de mécanique : la linotype. Le gamin parut fasciné par les lignes de plomb brûlantes

qu'elle éjectait. Quand j'eus composé son nom, un sourire illumina son visage. Une amitié solide – à éclipses – a suivi ce simple geste. Pierre, revêtu de la couverture blanche de Gallimard, est « monté à Paris » mais n'a pas oublié son « village » natal pour y retrouver sa famille, ainsi que ses amis longtemps rassemblés à la table du regretté libraire François Janaud et de son épouse Marie-Christine, au château de Bouquet.

OceanofPDF.com

Vendredi 7 février
Imprudence et humiliation

Contraint, ce matin, de m'accroupir à la recherche d'un livre dans une étagère basse, j'ai cru ne pouvoir me relever, le cœur battant la breloque. Appeler le Samu pour si peu de chose m'eût humilié, et Renée, impotente, ne pouvait se saisir du téléphone. J'ai dû attendre, pour me relever, la venue d'une aide-ménagère.

J'ai retenu de cet incident un sentiment d'humiliation et couru le risque d'une crise cardiaque, malgré le pacemaker. Adossé à une muraille de livres, et feuilletant l'ouvrage retrouvé, j'ai médité sur cette faiblesse, de plus en plus sensible. Demain, me dis-je, si le ciel est clément, je tenterai une sortie sur mon marché hebdomadaire... mais accompagné.

OceanofPDF.com

Samedi 8 février
Hommage aux recettes « à l'ancienne »

Tout s'est bien passé ce matin, au cours du marché. Aucun trouble, rencontres et bavardages habituels avec les producteurs dont certains sont presque devenus mes amis. Ils m'entretiennent parfois, en quelques mots, du dernier roman que je leur ai dédié ou, plus souvent, font mine de l'avoir lu. Formule rituelle : leur grand-mère prétendait avoir lu tous mes livres ! Je suis davantage sensible à l'attention sincère que me témoigne mon marchand de miel et de tourtons, l'Italien Alain Rigaldi, qui passe une partie de l'année en Lombardie. Il m'a assuré, photo à l'appui, qu'une étagère de sa bibliothèque m'était consacrée...

J'ai ramené de ma promenade matinale des châtaignes blanchies. Je me délecte de ce fruit depuis mon enfance. Ma grand-mère maternelle – « la Poulette » pour ses voisines du village – extrayait du cantou la lourde marmite noire où la recette avait mitonné à l'étouffée, la déposait sur la table et la faisait basculer sur la nappe pour laisser dégorger dans une buée odorante, châtaignes, patates, raves, navets, feuilles de laurier... « Michou, me disait-elle, attends que ça refroidisse, sinon tu te brûleras la *gargagnolle* » – la gorge.

Il m'a été rarement donné, au cours des décennies suivantes, de retrouver la saveur de cette recette sans âge. Nos chefs plus ou moins étoilés l'ont mise au rancart mais elle reste tapie dans les familles attachées aux coutumes. Pourtant j'ai reçu, émanant du patron d'un établissement réputé de la ville, une invitation à déguster à sa table une autre de ces recettes obsolètes : le chou farci à l'ancienne...

Lundi 10 février
Qu'est devenue la chanson ?

J'ai retrouvé dans mes paperasses une photo célèbre, en noir et blanc, représentant, autour d'une table encombrée de bouteilles, les trois vedettes de la chanson des années 70 : Georges Brassens, méditatif, Léo Ferré, sombre, et Jacques Brel, rêveur. Ces demi-dieux régnaient sur un large public empreint d'une vénération qui a fait de cette époque l'âge d'or de la chanson française.

La vague succédant à cet illustre tripode a fait surgir auteurs et interprètes de chansons, au talent confirmé par la radio et la télévision : Aznavour, Ferrat, Perret, Sardou et quelques autres qui ont assuré le relais.

J'aurais pu connaître au Chantier de jeunesse de Lodève, en 1942, Georges Brassens, ma promotion ayant succédé à la sienne. Notre ville a donné le nom de ce grand monsieur de la chanson à notre marché couvert car l'une de ses chansons commence par : « Au Marché de Brive-la-Gaillarde... »

Vendredi 14 février
Confessions d'un minus habens

Je justifie la (légère) honte que j'éprouve en raison de mon indifférence pour l'argent – et qui m'a parfois valu le qualificatif de *minus habens* ! – par un illustre exemple : celui d'un écrivain latin, auteur du *Satyricon*, Petronius Arbiter, plus connu sous le nom de Pétrone, arbitre de l'élégance (*arbiter*), pour sa satire du paraître et son mépris du calcul.

Dire que je souffre de ce manque d'intérêt serait exagéré : on s'y habitue comme de l'absence d'un membre ou d'un œil. Je m'y « suis fait », malgré, il est vrai, quelques difficultés : incapacité à décrypter les courriers de la banque ou les subtilités de la règle de trois. *Minus habens* je suis et resterai jusqu'à la fin de mes jours, sans jeter, comme on dit, « l'argent par les fenêtres ». Je ne fais exception que pour des livres, et sans excès, mais, dans ce domaine, le désir est impérieux.

Il faut choisir : gagner de l'argent ou le dépenser. On n'a pas le temps de faire les deux (Édouard Bourdet).

Jeudi 20 février
Les nuits de Ceylan

Privé de café – mauvais pour le cœur selon mon cardiologue –, je me suis rabattu sur le thé, celui de Ceylan de préférence, réputé moins néfaste pour les artères.

Ma tasse de thé quotidienne me rappelle notre séjour, il y a une vingtaine d'années, en cette île, aujourd'hui Sri Lanka. Le programme comportait la visite d'une plantation de thé dans une montagne aux pentes envahies d'une végétation d'un vert intense, où s'activaient des femmes en tenue indigène chatoyante. L'île étant secouée par des mouvements révolutionnaires, nous étions sous vigilance militaire lors de nos excursions dans le petit train traversant la jungle. Les sorties nocturnes interdites, Colombo, la capitale, étant déclarée dangereuse, nous avons bu jusqu'à la lie le thé amer des émeutes.

Au retour d'une excursion à Candy, la nuit tombée, notre groupe regagnait l'hôtel près de la voie ferrée longeant la côte, quand j'ai trébuché, puis plongé dans un déversoir d'égouts ! Renée s'étant blessée en me portant secours, nous avons, elle et moi, passé une nuit à nous décrotter et soigner avec les moyens du bord, les médecins ne sortant pas la nuit. L'un d'eux, appelé à l'aube, nous a procuré des médicaments pliés dans du papier journal. Grâce au consul, un Corrézien, nous avons repris deux jours plus tard le chemin de la France, Renée à l'horizontale. Cet incident n'a pas dénaturé en nous les souvenirs de cette île merveilleuse. Les documentaires de la télé les ravivent sans me donner envie de reprendre l'avion pour les tropiques, le temps des voyages à goût d'aventure étant terminé.

Vendredi 21 février
Vivre ses rêves

Je possède quelques œuvres, peintures et dessins, d'un artiste d'origine briviste, Jean-Baptiste Valadié. Resté longtemps un ami proche, il vit aujourd'hui avec son épouse, Chantal, dans un somptueux *riad*, près de Marrakech. Est-il un grand peintre ? La critique en a fait un nouveau Van Dongen à cause de la même prédilection pour le nu féminin.

Nous avons cosigné, entre autres ouvrages de luxe, *Amour du Limousin* (éditions Plaisir du Livre, Paris), illustré de paysages, édité à cinq cents exemplaires en raison de son prix. Cette publication a été saluée au Moulin-Rouge à Paris par son éditeur. Je ne garde de cette soirée qu'une boîte d'allumettes à notre image et le programme du spectacle.

Jean-Baptiste et son épouse occupaient, à Martel-en-Quercy, un antique pensionnat de filles, avec parc et piscine. Nous y avons passé, Renée et moi, des journées d'été radieuses, souvent en présence de personnages célèbres à l'époque. J'y ai joué à la pétanque avec Georges Belmont, parolier d'Édith Piaf et interprète. Il m'a demandé de préfacier son récital à l'Olympia, dont j'ai conservé le programme.

Les Valadié ont occupé durant des années, sur une colline proche de Cannes, une résidence blanche digne d'un prince saoudien, entourée d'un parc arboré, irrigué et doté d'une piscine de film américain. L'intérieur avait l'aspect d'un musée, Jean-Baptiste ayant prospecté toutes les boutiques d'antiquailles de la Côte. Nous y avons passé des week-ends inoubliables, avec une invitation permanente à y demeurer...

Parti pour le Maroc, sans être parvenu à liquider son palais oriental, Jean-Baptiste nous a informés de son installation près de Marrakech. Il a désormais son atelier en un lieu dont il avait toujours rêvé : un *riad* dans le désert.

Nous vivons une vie, nous en rêvons une autre, mais celle dont nous rêvons est la vraie (Jean Guéhenno).

OceanofPDF.com

MARS

OceanofPDF.com

Samedi 7 mars
Où mène la passion...

La fréquentation des marchés, inclus depuis des temps immémoriaux dans la vie de la communauté comme une famille retrouvée, réserve souvent d'heureuses surprises. Samedi dernier, alors que Florence et moi choisissons des légumes sur le marché, j'ai senti un léger choc contre mon épaule.

J'ai eu du mal à reconnaître Élise, une ancienne maîtresse que je n'avais pas revue depuis des lustres, d'autant que son parapluie, en estompant les traits, donnait à de timides ridules une amorce de rides. J'embrassai celles de sa tempe ; ses lèvres effleurèrent les miennes. Des échanges de compliments suivirent, d'une éprouvante banalité. « Tu n'as pas changé », lui dis-je. Elle ne me renvoya pas la balle, répondant à ce mensonge par son silence. J'avais claqué la porte sur mes relations amoureuses avec cette femme, de trente ans plus jeune que moi, alors d'une beauté qui n'évoquait guère les portraits de Renoir ni les statues de Maillol, mais agréable, d'une grande vivacité d'esprit, tremplin de nos rapports.

Son mari ayant souhaité divorcer pour incompatibilité d'humeur et brouter une herbe nouvelle, avait usé pour y parvenir de quelques pièges : flagrants délits mal ficelés, pressions insanes à la clinique où je gisais, tractations perverses... Après son divorce, nous avons connu, Élise et moi, des rapports purement érotiques. Il lui arrivait de me suivre pour des salons extérieurs, mais nos rapports se sont désagrégés lorsqu'elle a sollicité des cadeaux exagérés. J'ai été contraint de puiser dans mes droits d'auteur, au risque de provoquer un divorce auquel je me refusais.

Lorsque Élise m'a suggéré d'acquérir un immeuble – à son nom ! –, j'ai réagi si violemment que la rupture devenait fatale. L'épée de Damoclès du divorce qu'elle souhaitait est rentrée dans sa gaine. Durant cet épisode à mince teneur sentimentale, Renée a souffert mais s'est comportée en épouse stoïque. Quant à moi, je garde le souvenir accablant d'une trahison dont j'ai éprouvé le besoin de me délivrer par l'écriture.

OceanofPDF.com

Lundi 9 mars
Séquence nostalgique

Le dernier carré de mes fidèles se reconstitue parfois à mon domicile, sous le signe du champagne, du whisky et des pizzas. S'ils viennent « mains vides », comme je l'ai exigé, ils m'apportent des nouvelles de leurs conditions de vie, des souvenirs de leurs voyages, confiés, en raison de leur âge et de leur santé, à des agences.

Cette évasion m'étant refusée, je les écoute, comme j'aime entendre Gabin qui, dans *Un singe en hiver*, ressasse les splendeurs du fleuve Yang Tsé Kiang. Il semble qu'ils aient choisi ces voyages pour échapper à la monotonie de leur retraite ou retrouver, comme Arthur Rimbaud entre deux verres d'absinthe, les rêves d'aventure de leur enfance. Lorsqu'ils ajoutent certaine déception au plaisir de leur voyage, je me défends mal d'une pensée revancharde. Je dois désormais me contenter de ruminer mes nostalgies exotiques.

Je réponds ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages, que je sais bien ce que je fuis mais non pas ce que je cherche (Montaigne).

Samedi 14 mars
Séquence santé Renée

Pas de marché pour moi aujourd'hui, trop sensible que je suis aux humeurs du temps et aux allergies qui transforment mes narines en fontaines. « Mars, qui rit malgré les averses et prépare en secret le printemps » (Maurice Rollinat ?) n'est pas ce matin d'humeur radieuse.

J'ai été contraint de rester auprès de mon épouse enfouie dans une morbidesse qui l'éloigne jour après jour de son entourage. Sa mémoire flanche, son regard se perd dans le vide et sa surdité se confirme. En revanche, elle n'a pas perdu l'usage de la parole et, si elle en abuse parfois, c'est pour revivre son passé ou nous raconter des histoires incohérentes. Cependant, je conçois mal ma solitude exclue de sa présence tutélaire, et je crains, si je suis le premier à « déménager », qu'elle ne fasse de même peu après.

OceanofPDF.com

Dimanche 15 mars
Trouver du temps pour le temps

J'ai déjà parlé de cette entité mystérieuse : le temps. Ce dimanche, l'idée m'est venue de réviser son organisation. Mes journées sont si courtes que j'aurais besoin de deux heures supplémentaires, mais la négociation est délicate. On n'achète pas du temps dans une boutique ! Le prendre sur le sommeil (huit heures) ou la sieste (une demi-heure), renoncer à la promenade quotidienne (un quart d'heure) serait néfaste pour ma santé, et loin du compte.

Pour préserver le temps sacré voué à mon ordinateur, environ six heures par jour, je me contente de grappiller sur les exigences quotidiennes, le téléphone, les soins à donner à Renée ou les visites importunes, heureusement peu fréquentes.

OceanofPDF.com

Lundi 16 mars
Lire Cioran ?

La philosophie a été, tout au long de ma vie, une passion confuse et contrariée. Adolescent, j'ai rédigé un essai d'une cinquantaine de pages, resté inachevé, sur la vie et la philosophie d'un ermite chinois dont j'ai oublié le nom, vivant dans les montagnes du Yunnan. L'avais-je inventé ? Ce texte inédit doit dormir dans un tiroir dont il ne sortira jamais. En cours d'écriture, escaladant par la pensée la centaine de marches de pierre menant à la demeure de l'ermite, l'air fraîchissant et se raréfiant, la lumière devenait éblouissante et le monde d'en bas perdait ses reliefs. J'éprouvais l'impression vertigineuse d'accéder au savoir par la sagesse.

Hier, comme cela m'arrive parfois, répondant à des rémanences insolites, j'ai « arraché » à ma bibliothèque où il était incrusté, un énorme parpaing de deux mille pages, œuvre du philosophe roumain Emil Cioran, cadeau de Jean-Paul pour mes quatre-vingts ans.

Plutôt que d'entreprendre le déchiffrement intégral de ce monument, je me suis contenté de parcourir quelques chapitres pris au hasard. Le texte de l'auteur figurant sur la quatrième de couverture m'avait séduit : « Mon idée, quand j'écris, est d'éveiller quelqu'un, de le fustiger, étant donné que mes livres ont surgi de mes malaises, pour ne pas dire de mes souffrances. »

On voit par là qu'il y a plusieurs voies, la douce ou la violente, pour accéder à la sagesse.

Mercredi 18 mars
Pour saluer Bernard Clavel

Une carte postale de Clavel, envoyée au cours d'un voyage en Irlande, il y a environ trente ans, figure depuis sa réception sur une étagère de mon bureau. Elle représente une de ses aquarelles : une mer tourmentée, d'un bleu d'orage, à la Turner.

On a vite oublié l'artiste peintre amateur, mais on lit encore les œuvres de ce romancier fidèle à son éditeur, Robert Laffont. Son premier roman, *L'Ouvrier de la nuit*, rappelle ses débuts de mitron dans sa province rhodanienne. Il a été pour moi un ami fidèle, en raison notamment d'une jeunesse difficile puis d'un partenariat d'édition identique.

Il obtint le prix Goncourt en 1968 pour *Les Fruits de l'hiver*, dernier volet d'*Une grande patience*. Une partie de son œuvre évoque ses luttes sociales et ses convictions antimilitaristes, notamment en faveur de l'objection de conscience en cas de guerre. Il avait, dans ces idées, des humeurs de fauve. Il pétrissait ses ouvrages comme jadis la pâte dans le four du boulanger, mêlant à sa foi laïque ses amours et sa passion de la nature. Je garde un souvenir inaltérable de ses séjours en Corrèze, et des invectives contre une société répressive dont il nous abreuvait à table.

Bernard Clavel est un romancier du peuple devenu un romancier populaire (Michel Ragon).

Jeudi 19 mars
Vrais artistes et mystificateurs

Au chapitre des vocations contrariées figurent pour moi la musique classique et les arts plastiques : dessin et peinture. J'illustrais mes premiers écrits de dessins en couleur et garnissais les pages de garde des livres de graffitis au crayon, avec un goût précoce pour les ruines et les vieilles mesures.

J'ai abordé la peinture à la fin de mon adolescence et, pour satisfaire cette lubie, me suis procuré l'outillage nécessaire et même un chevalet. Bords de rivière, vieux moulins, églises, châteaux, ont nourri ce goût, jusqu'au jour où un paysan de passage m'a demandé si j'étais l'« auteur du calendrier des Postes » ! Du coup, j'ai rangé mon attirail et mes illusions, non sans me déprendre d'un attrait constant pour la peinture, notamment celle des impressionnistes. Mes deux volumes sur Suzanne Valadon et son fils Utrillo (éditions Robert Laffont) en font foi.

Le grenier de ma maison fait office d'annexe à la bibliothèque de ma fille et de mon gendre. Ils y entreposent diverses revues ou magazines qui me permettent de garder un contact permanent avec le monde de l'art. Je dois avouer que je n'éprouve aucune émotion devant les œuvres de Mark Rothko, Jackson Pollock ou celles des artistes contemporains.

Ah, les *Nymphéas* de Monet et les *Tahitiennes* de Gauguin !

Lundi 23 mars
Nous portons tous en nous notre Cythère

Jeannot, dit « le Navigateur », l'un de nos amis les plus fidèles, qui a tutoyé presque toutes les mers en voilier, avec Danièle, son épouse, me raconte avec un plaisir partagé ses cabotages en mer de Chine ou en Bretagne. Je lui ai confié mes rêves, nourris autrefois des effluves de plomb fondu de ma linotype, de finir mes jours dans un paradis lointain, aux Marquises, comme Paul Gauguin et Jacques Brel.

Il a éclaté de rire :

— Les Marquises, dis-tu ? cesse de gamberger ! Ces îles sont des mouiroirs. Toi, avec comme seules lectures le *Journal des îles* ou les évangiles du curé, tu mourrais d'ennui, même en courtisant les vahinés et en observant les chevaux sauvages.

Jeannot a raison. Pourtant, cet exotisme de pacotille m'a inspiré plusieurs romans et m'a permis de donner corps à mes chimères aventureuses.

OceanofPDF.com

Mardi 24 mars
La nature selon Julien Gracq et Jean Giono

Un vieux projet est revenu me titiller, d'une étude sur ces écrivains figurant au sommet de mon panthéon personnel et avec lesquels je me trouve des affinités. J'ai passé des mois à lire quelques-uns de leurs livres avant d'attaquer ce projet. Après quelques prospections assidues, j'ai constaté que cette ambition dépassait mes compétences et que j'avais à m'occuper d'autres moutons qui bêlaient d'impatience dans l'étable.

Ce sont surtout les sentiments que ces deux écrivains partagent pour la nature qui m'avaient suggéré ce projet. À la vérité, ni leur sensibilité ni leur style ne justifient ce rapprochement. Gracq décrit un paysage avec un esprit de jardinier ; évoque-t-il une rangée de peupliers, on s'attend à ce qu'il en mesure la hauteur et en fasse le compte, comme dans ses *Carnets de grand chemin*. Giono, porté par son lyrisme, aurait découvert dans ces arbres les bruissements du vent, de la pluie et le chant des oiseaux. Gracq aurait-il écrit cette simple et belle phrase : « Le vent de la nuit a passé sur les collines de lavande » ?

Mercredi 25 mars
Une soirée avec les esprits

Notre demeure, datant de plus d'un siècle, semble souffrir d'arthritisme convulsionnaire. Sensible, semble-t-il, aux changements de température ou à de simples courants d'air, elle émet chaque nuit ou presque des bruits étranges : coups sourds dans les murs, grincements, craquements... Renée était convaincue que, cette « vieille baraque » ayant été la résidence de générations bourgeoises, celles-ci nous adressent leur salut de l'au-delà, ce que mon esprit peu porté à ces extravagances attribue aux caprices du chauffage central ou aux évolutions nocturnes de Misère.

Un soir d'été, dans la demeure corrézienne de l'écrivain Claude Duneton, avec quelques amis, j'ai assisté à une séance étrange. Alors que les adeptes faisaient valser les petits meubles ou soulevaient à mains nues la lourde table, j'ai écrit le mot « Paris » sur une feuille que j'ai placée sur une étagère en demandant au guéridon de traduire ce mot. Je n'ai obtenu que ces trois lettres : « Par », ce qui, à défaut de me convaincre, m'a troublé.

Nous avons ensuite, ma fille et moi, tenté de faire s'exprimer un guéridon tripode. Réaction immédiate : il nous a dirigés vers la porte et, à notre question « Où nous mènes-tu ? », a répondu invariablement : « Là-bas ». C'était la direction du cimetière du village.

Cette nuit-là, après une journée étouffante, un orage s'est déchaîné, le vent soulevant les rideaux et faisant claquer portes et volets. Mon esprit, l'ai-je assez dit, est bétonné de scepticisme envers les sciences parallèles, ces attrape-nigauds, mais j'avais l'impression de baigner

dans un mauvais rêve. Il est vrai que le vin et la gnôle de Duneton y étaient peut-être pour quelque chose...

OceanofPDF.com

Jeudi 26 mars
Mes chères petites paperolles

Je vis dans un monde de « paperolles », ces petits fragments de papier sur lesquels je note des idées. Mon bureau en déborde et, quand une bourrasque y pénètre, le parquet ressemble à un parterre envahi de feuilles mortes, ce qui m'oblige à opérer un ratissage et une reconstitution harassants.

C'est de François Nourissier, dans une fête du livre, que je tiens ce joli mot donnant l'image d'un papillon. Selon ma fille, il s'agit à l'origine de bandelettes de papier portant parfois des inscriptions dévotes, enroulées sur elles-mêmes de façon décorative et incluses dans des reliquaires. Le terme « paperolles » ne figure pas dans mes vieux dictionnaires, mais il a été popularisé par les exégètes de Marcel Proust qui a largement usé de ces petits papiers dans son travail d'écriture.

Ces pense-bêtes me sont d'autant plus précieux que ma mémoire est parfois défaillante, et que pour m'y retrouver je les colle sur des feuilles « volantes », classées par rubriques.

Les pense-bêtes sont les porte-clés de la mémoire (Pierre Dac).

Vendredi 27 mars
Marie Rouanet, grande prêtresse de l'Occitanie

Revenu à ma mémoire, le nom de Marie Rouanet m'a rappelé les rapports rares mais fervents entre les défenseurs de la civilisation occitane que nous étions. Nous prenions plaisir à nous entretenir, malgré certaines différences régionales, dans cette langue en voie de perdition, comme on brandissait jadis des étendards sur les chemins des croisades.

Ah, les croisades ! Le rappel de ces événements historiques a nourri, entre Marie et moi, une connivence que nul incident n'a jamais altérée. Marie se montrait intarissable sur les massacres de Béziers, sa ville natale, par les croisés de Simon de Montfort, et sur le siège de Montségur, où nous nous sommes juré de nous retrouver un jour. Je découvrais en cette grande et belle femme à l'ample chevelure brune, aux traits d'une rigueur occitane, au regard interrogateur, l'image d'une dame cathare : la légendaire Louve de Pénautier, citée dans les chroniques de l'époque. J'avoue qu'il y eut, du moins pour moi, l'affleurement d'une aventure plus intime, mais la distance entre nos vies s'opposait à la conclusion souhaitée.

Au cours d'une fête du livre, j'ai dédié et offert à Marie les trois volumes de la *Passion cathare* (éditions Robert Laffont). Elle m'a remercié en ôtant de son poignet une petite croix d'argent, insigne des comtes de Toulouse au temps des cathares.

Sans quitter sa terre occitane, Marie Rouanet a acquis une honorable notoriété grâce à ses ouvrages à caractère régional, publiés à Paris. Parolière, chanteuse et s'accompagnant à la guitare, elle nous a séduits par un récital de chansons occitanes au centre culturel de Brive. Elle a écrit le texte d'un somptueux album illustré par Christophe Lefébure,

La France des lavoirs (éditions Privat), consacré à ces modestes édicules relégués au rayon des nostalgies.

La lecture de cet ouvrage m'a rappelé le temps de notre lavoir municipal, raide structure métallique, sacrifiée à la machine à laver. Jadis, la mère de Renée, lavandière des familles bourgeoises, y venait une fois par semaine, poussant un *charretou* débordant de linge sale. Je la suivais parfois et, les pieds dans une eau couleur d'océan en temps d'orage, j'écoutais les conciliabules des lavandières, répliques des clubs féminins de la Révolution. Plus avancé en âge, devenu journaliste, j'aurais pu y puiser de quoi nourrir une rubrique prise sur le vif... et inédite.

Dans la sereine solitude d'un patrimoine urbain et rural, qui reste à découvrir et à sauvegarder, l'eau chuchote toujours (Marie Rouanet).

OceanofPDF.com

Dimanche 29 mars
Confinement dans les « sables mouvants »

En flânant dans la rue, je n'éprouve habituellement aucune inquiétude, conscient qu'il y a toujours un mur ou un banc propre à m'éviter une chute. Un matin, à la clinique, j'ai soudain perçu des ombres voletant autour de mon lit comme des pipistrelles. Quelques heures plus tard, j'ai émergé du brouillard avec un pacemaker greffé sous la peau et un pronostic rassurant du cardiologue : je devrais avant tout « prendre mon mal en patience ».

Durant ma convalescence, j'ai repris le *Journal* d'André Gide (éditions Gallimard, 1939). Cet écrivain ne figure pas parmi mes favoris, mais j'ai gardé l'empreinte des *Nourritures terrestres*. J'ai lu les dernières pages du *Journal* retraçant sa lente agonie avec l'intention un peu morbide d'y déceler des identités avec mon propre état. J'ai mis trois jours pleins à relire cette sorte de testament, parfois avec plaisir grâce à son style alerte, à ses révélations intimes, mais déçu par ses convictions philosophiques et religieuses confuses, mêlées de citations latines et anglaises non traduites ! En revanche, quand il évoque sa condition de grand malade, il semble évoluer sur des sables mouvants.

Il s'ajoute à la splendeur du temps un sentiment constant de la mort très proche, qui me fait me redire sans cesse que ces beaux jours sont pour moi les derniers. J'écris ceci sans amertume...
(Gide).

AVRIL

OceanofPDF.com

Jeudi 2 avril
Écrire, malgré tout

J'avais eu du mal, à la clinique, à achever la lecture du livre de Philippe Roth, *Pourquoi écrire ?* Certaines phrases, à peine lues, perdaient leur sens et ma vue se troublait. Il est vrai que l'on m'avait administré une injection inapte, semble-t-il, à me faire reprendre conscience. La nuit suivante, une infirmière m'avait annoncé que, mon « calvaire » touchant à son terme, j'allais être libéré. Au comble du bonheur, un œil sur ma montre, j'avais rassemblé mon barda et abandonné à la bibliothèque de la clinique le livre de Roth, qui n'avait rien apporté d'utile à ma situation.

Écrire est un acte d'amour. S'il ne l'est pas il n'est qu'écriture
(Jean Cocteau).

OceanofPDF.com

Samedi 4 avril
Écrire ou lire ?

C'est avec un plaisir ineffable que je me suis retrouvé, brumeux mais sain de corps et d'esprit, dans mon bureau. J'ai réveillé l'ordinateur en tapant quelques lignes ; il ne m'a pas trahi...

J'ai dû renoncer – à mon grand regret – au dimanche traditionnel à Ligneyrac, mon médecin m'ayant interdit les sorties « jusqu'à nouvel ordre ! ». J'ai fait honneur, à notre morne table, aux pâtisseries dominicales – tant pis pour le diabète ! – et observé une longue sieste, Misère allongée à mon côté, sur la terrasse. En me retrouvant face à mon clavier, j'ai eu l'impression de revenir d'un voyage en Extrême-Orient. Je me noyais dans mes paperolles, la plupart écrites en *speed writing*, ma technique pour prendre des notes, ce qui m'obligeait à les traduire ou à les détruire.

De guerre lasse, j'ai entrepris la lecture d'un ouvrage de moins de deux cents pages, composé en caractère quatorze, ce qui en facilitait la lecture : *Introduction à la vie profane*, de Bruno Gay-Lussac (éditions Gallimard, 1970).

Cet auteur ne m'était pas inconnu. Originaire de notre province, descendant de l'illustre chimiste et neveu de François Mauriac, il était l'ami de deux écrivains célèbres, du Limousin, Robert Margerit et Georges-Emmanuel Clancier. Né en 1918, il est décédé en 1995. J'ai cherché son nom dans le *Who's Who in France* ; j'y figure, lui non. C'est injuste !

L'*Introduction* n'est pas un roman mais un « récit » étrange, dont les premières phrases m'ont troublé : « Je dois faire un aveu : si j'ai été témoin de ma vie d'homme, je n'ai pas le sentiment de l'avoir vécue. En vérité, cette aventure ne me concerne pas. »

Je résume ce livre. Devenu adulte, l'auteur est hanté par son enfance et sa jeunesse. Des souvenirs éclatent sur son chemin en bouffées d'odeurs violentes, accueillent la présence maléfique de personnages vivant une autre existence que la leur. Il n'est qu'en des oaristys adolescentes (poèmes) puis en des scènes érotiques discrètes que l'auteur leur donne quelque consistance. La cruauté s'y étale dans de pénibles évocations de maltraitance envers les animaux et des séquences macabres.

J'ai subi, d'un bout à l'autre, avec délectation cette histoire envoûtante, écrite en phrases courtes, de style classique. Je vais me mettre en quête d'autres ouvrages de cet auteur, aujourd'hui voué aux oubliettes ou peu s'en faut.

Ma vie, semble-t-il, s'est arrêtée, entraînant dans un songe ceux qui l'ont habitée. Leur souvenir me hante. Je sais que je les retrouverai. Je les attends (Bruno Gay-Lussac).

OceanofPDF.com

Vendredi 10 avril
« Il pleure sur mon cœur » (Verlaine). Voire...

Il pleut sans arrêt depuis trois jours, et pas de ces délicates averses de printemps sabrées de soleil, mais un déluge, comme si le ciel prenait possession de la terre. La cour de récré de l'école d'en face est déserte, son bitume ayant pris l'apparence d'un lac d'où surnagent des jouets d'enfants, comme des navires en attente de la grande marée. Sur l'autre bord, le square baigne dans une brume ne laissant percevoir que les lumières de la Poste centrale. De part et d'autre, en pianotant sur les vitres, une concertiste invisible me joue une partition *amoroso*.

Ce caprice du climat, qui nous affecte rarement, mais exaspère la population, me réjouit. Certes, j'apprécie le soleil malgré les canicules dont il accable notre jardinet – et surtout les campagnes –, mais la pluie, plus conforme à ma nature, me convient mieux. Elle me rassure lorsque je songe aux nappes phréatiques exsangues qui peuvent retrouver, grâce à elle, un niveau rassurant. Un proverbe de l'ancien temps nous informe d'ailleurs que « le Limousin ne périra jamais de sécheresse »... Mais ce n'est qu'un proverbe, la réalité peut être autre...

Dans un chapitre précédent, j'ai dit ma conviction en une concomitance entre le climat et la santé physique et mentale des habitants. C'est la même impression que j'éprouve envers l'écriture : pour moi, les mots ne répondent mieux aux idées qu'en temps de pluie ! En revanche les chaleurs estivales me brouillent l'esprit, m'obligeant parfois à travailler quasiment nu, et me font rêver de plages plus que de pages. C'est dire que, si je devais m'exiler, je choisirais l'Écosse de préférence à la Costa Brava.

OceanofPDF.com

Dimanche 12 avril
Moments de délire avec Obaldia

« Cadeau ! » s'est exclamée Martine en me présentant un livre de René de Obaldia, écrivain né à Hong Kong, de nationalité française mais de père panaméen : *Le Centenaire* (« Les Cahiers rouges », Grasset). Ce livre, de toute évidence, n'est pas un roman mais un miroir facétieux qui fait du lecteur qui s'y attarde un monstre, comme les galeries de glaces déformantes des fêtes foraines.

J'ai appris, en lisant la préface anonyme, que cet ouvrage était un « non-roman », empreint d'« un gâtisme considéré comme l'un des beaux-arts », issu d'un « franc-tireur des lettres françaises ». Il est « bourré d'humour, truffé de cocasseries délirantes, satirique en diable et totalement virtuose ». De quoi m'indisposer, ce que la suite allait en partie me confirmer avec, de temps à autre, un œil vers la corbeille à papier et l'autre accroché à une œuvre géniale.

De son propre aveu, « Monsieur le Comte » (le personnage central), n'est, en fait, qu'un apprenti centenaire de quatre-vingt-cinq ans auquel, apparemment, il reste quelques bougies allumées à son lustre : « Ma tête et ma main sont à moi », écrit-il d'emblée, ajoutant qu'il a « énormément de mémoire », ce qui va occuper deux cent cinquante pages !

Je me suis donc embarqué sur ce fleuve géant sans rien d'« impassible », comme celui de Rimbaud. La tempête y entretient un délire constant, sans escales, chaque vague faisant jaillir des étincelles, et le bruit qui en monte est – en apparence – d'une extrême confusion, comme d'un orchestre dont le chef et les exécutants auraient abusé de liqueurs fortes.

C'est ainsi qu'entre aversion et attirance, je me suis plongé dans ce monde de dingeries poétiques. Une simple phrase en témoigne : « Tandis que les vedettes font l'amour, les ouvriers font la grève... Des fainéants (oui, ma chère), des fainéants ! On devrait tous les fusiller. On n'en finit jamais de fusiller la misère... » Rien dans ces extraits qui puisse relier ma condition de sage à ce génial énergumène.

Qui lira ces pages ? Et à quoi bon ? Il faudrait que ces cahiers fussent aussi passionnants qu'un livre obscène... (René de Obaldia).

OceanofPDF.com

Lundi 13 avril
Qui était donc Homère ?

J'ai retrouvé dans un de mes carnets quelques lignes datant d'un séjour à Rosas, où j'évoquais, allongé sur ma terrasse, « une mer d'un bleu d'Odyssée ». Cela me rappelle l'œuvre qui a hanté mes rêves juvéniles.

L'énorme traduction de Louis Bardollet (collection « Bouquins ») figure parmi les œuvres en attente d'être lues. L'idée m'est venue de raconter l'*Iliade* et l'*Odyssée* sous forme de roman historique. Homère n'a sans doute jamais mis les pieds ni à Troie ni à Ithaque, ne faisant que s'inspirer de récits oraux plus ou moins précis. La question est encore de savoir s'il est l'auteur de ces épopées, et même s'il a vraiment existé ! Le même mystère n'enveloppe-t-il pas l'œuvre de Shakespeare et les *Mémoires* du chevalier d'Éon ?

Quand j'ai entrepris la lecture de l'*Iliade*, le livre m'est tombé des mains, d'autant plus qu'il est aussi lourd qu'un antiphonaire du Moyen Âge. Il m'est apparu qu'avant de lancer les hordes d'Ulysse à l'assaut de Troie, j'aurais à sonder une mythologie auprès de laquelle les Écritures ne sont qu'un catéchisme, et faire de même avec des brutes innombrables, aux origines confuses et aux instincts datant de la dernière glaciation ! L'idée que cette tâche ingrate (et assez farfelue) pourrait me prendre des années, m'a découragé. Tout aurait été plus simple si ces guerriers s'étaient bornés à n'écouter que leurs chefs ou, mieux, à empoisonner la belle Hélène, responsable de ces tueries, mais les grandes décisions venaient de Zeus et de ses séides. J'ai décidé d'abandonner ce projet, certain qu'en m'y risquant j'en serais la dernière victime, comme Robert Margerit, décédé peu après la publication de sa trilogie *La Révolution*, chez Gallimard. Autant

regarder l'*Odyssée* à la télévision, avec Kirk Douglas dans le rôle d'Ulysse !

OceanofPDF.com

Mardi 14 avril
Cueillir des champignons : un plaisir dangereux

Les visites de mes amis me sont interdites, les relations extérieures risquant d'affecter ma santé et mon quotient mental, en baisse. Vais-je donc devoir créer un parloir, comme dans un monastère ou une prison, avec un vitrage protecteur de la flore microbienne ?

Je n'en suis pas encore là : ma maison demeure ouverte, mais je redoute la venue de certaines relations superflues ou bavardes, parfois porteuses de fleurs ou de chocolats. Parler pour ne rien dire et sans limite de temps, m'afflige. Quant à recevoir des présents de bienvenue, cela m'exaspère, mais je m'efforce de n'en rien laisser paraître. Seuls mes monologues intérieurs et de rares lettres avec des amis lointains me donnent conscience d'exister encore.

Il est un visiteur que je reçois avec plaisir à dates fixes, deux fois par mois, le mercredi à onze heures du matin : le poète Robert G. Il arrive porteur d'un nouveau poème, qu'il lit et commente. L'année passée, il m'avait rendu visite à la fin du printemps, chargé d'un cageot de champignons précoces : trois beaux cèpes et quelques girolles. Avant de me les apporter, il avait montré sa cueillette à *La Montagne* qui en avait tiré une photo.

Ce coureur de bois, « à la bonne saison », m'a invité un dimanche d'automne à le suivre dans les Monédières. J'ai parcouru avec joie ces immenses solitudes, respiré avec délices un air exempt d'odeur de fioul. Lorsque je lui ai montré ma collecte, il a éclaté de rire : à part un cèpe, elle ne contenait que des espèces toxiques, et notamment des fausses oronges et des amanites phalloïdes, fatales aux vacanciers, que j'avais cueillies en raison de leurs formes, de leurs couleurs, mais qui ont fini à la poubelle.

En cours de route, je lui ai raconté l'impression singulière éprouvée devant un magazine représentant l'ancien président du Vietnam, le général Hô Chi Minh. Je lui avais trouvé, de par sa minceur et le prépuce de jonc qui le coiffait, l'aspect d'un phallus et d'une amanite. J'ai traduit cette impression par une boutade : l'*Annamite phalloïde*...

OceanofPDF.com

Mercredi 15 avril
Que sont mes amis devenus ?

Jadis, mon domaine prenait l'allure d'une ruche lorsque j'y recevais mes amis, issus pour la plupart, non de l'école industrielle, mais du lycée ou même d'une institution religieuse. Nous passions des heures à commenter les derniers livres parus ou nos lectures classiques, à évoquer des questions philosophiques auxquelles je prenais autant de passion et d'intérêt qu'eux-mêmes. Leur arrivée était ponctuée par la voix autoritaire de ma mère, soucieuse de la propreté de son parquet Louis XIII : « Les patins ! »

Que sont devenus les membres de ce phalanstère ? Plus un seul ne donne aujourd'hui signe de vie, loin de leur ville natale, pris par leur situation familiale ou leurs activités de retraités, voire décédés. Il m'arrive parfois d'oublier leur nom, mais rarement leur prénom ou leur sobriquet.

L'un d'eux, Pierre Mirat, fils de limonadiers, a connu une carrière de comédien sur des scènes parisiennes et dans quelques films. Jadis, dans la bande de galapiats du boulevard de Puyblanc, opposée à celle de la rue Gambetta, fort de son obésité précoce, de sa pigmentation d'Othello et de sa voix vibrante, il était devenu un chef incontesté.

Après des études consacrées à l'art dramatique, à Paris, Pierre Mirat a connu un succès flatteur, dont notre ville s'est émue au point de l'inviter à montrer ses talents au cours d'une cérémonie de 14-Juillet, place Thiers. Alors qu'il déclamait au micro un poème patriotique de François Coppée, il s'est soudain frappé le front en s'écriant : « Oh, merde ! », sa mémoire l'ayant trahi. Le succès ne fut pas celui qu'il attendait. En revanche, il nous est revenu dans une pièce d'Arthur

Miller, *Mort d'un commis voyageur*, et a été acclamé. Souvent dans des seconds rôles, il eut une longue carrière au théâtre et au cinéma. Dans ses films, il donnait la réplique à Lino Ventura, Jean-Paul Belmondo ou Louis de Funès. Suite à une vie tapageuse et à des rapports conflictuels avec son épouse, une cantatrice toulousaine, il a accepté, pour subsister, de figurer dans une publicité pour des pots d'épices, à la télé, où, déguisé en cuisinier, il s'écriait : « À quoi sert que je me décarcasse ? » Sa retraite était assurée, sa fin aussi : il préférait l'alcool au cerfeuil.

OceanofPDF.com

Vendredi 17 avril
La source inépuisable des rêves

Les plaisirs rétrospectifs éprouvés à écrire ces dernières pages ont été suivis d'une alerte cardiaque qui m'a laissé groggy durant près d'une heure comme un boxeur mis au tapis. J'ai sursauté en entendant le signal d'une ambulance ou d'une voiture de police, mais qui n'a fait que passer. Ouf ! Les médicaments prescrits pour ces circonstances m'ont plongé dans un sommeil de dix heures, si bien qu'en m'éveillant j'avais l'impression d'avoir dormi une semaine entière bercé par la *Pavane pour une infante défunte* de Maurice Ravel.

Le lendemain, surprise ! Informés sans doute de cet événement – mais par qui, nom de Dieu ? –, quelques-uns de mes proches ont convergé vers mon lit de repos, la mine longue et le sourire triste, m'assurant d'une affection pérenne, ou plutôt s'informant de ma santé. Ce qui me déplut, c'est qu'ils n'avaient pas daigné annoncer leur visite et semblaient s'être donné le mot.

Ils sont restés environ deux heures après ma sieste, partageant mon thé de Ceylan et me débitant les événements puisés dans leur quotidien, la situation politique, l'état de leur bagnole et surtout leurs projets de voyages. Je ne suis resté sensible qu'à ces derniers, bercé au point de somnoler, par des images évoquant leurs futures randonnées, avec des détails précis me donnant l'impression qu'ils en revenaient...

La visite singulière de ces personnes, surtout leur inventaire exotique, m'a rappelé une note jetée jadis sur un de mes carnets : « Nous avons pour nos nuits des stocks de rêves que nous nous passons en rediffusion. » En fait, nous rabâchons les thèmes sempiternels de nos voyages, plus sensibles que dans la réalité et remaniés par l'imagination.

OceanofPDF.com

Samedi 18 avril
Écrit devant la porte noire

Depuis environ une semaine, mon état de santé se dégrade, sans alertes trop graves et surtout sans affecter ma condition mentale, mais inquiétant du fait de sa persistance. Mon cardiologue n'a pas jugé pressant de m'envoyer en clinique, ce dont je lui sais gré. Je passe mon temps à écrire, à lire des romans médiocres mais faciles, à jouer avec Misère, à écouter Renée me raconter des fariboles et à regarder la légère brume de pollen émanant de l'allée des tilleuls bordant le square.

Des tréfonds de ma mémoire remontent avec une surprenante intensité certains événements associés à Rosas, à Ligneyrac, aux rivières et, j'ignore pourquoi, aux vieux villages du Causse, où un démon pervers joue à m'égarer dans un exotisme pourtant familier.

C'est ainsi que m'est revenu, au cours d'une somnolence proche du sommeil, le souvenir d'une promenade en compagnie de Rolande, à Meyronne, dans un bosquet d'acacias en fleur bordant la Dordogne. Nous avons plongé dans la rivière puis nous sommes étreints sur un tapis odorant de fleurs blanches.

Un souvenir des plus flous m'a rappelé l'image d'une femme sans visage, sombre comme la nuit : peut-être celle de la Femme. À Rosas, par une sombre soirée d'automne, elle s'est avancée dans la mer en portant dans ses bras un bouquet de roses noires, se retournant parfois pour m'inviter à la suivre. Je suis resté immobile, fasciné, et l'ai vue plonger dans les vagues en semant autour d'elle des pétales de rose, avant de sombrer en criant mon prénom. Rêve ou réalité ?

Sous prétexte de marquer la fin de nos rapports sulfureux, une de mes anciennes maîtresses, Alice, s'était présentée au journal, sans m'en prévenir, un dimanche à midi, l'agence étant déserte. Elle était engoncée dans la fourrure que je lui avais offerte jadis et clinquante de colifichets, comme la princesse Salomé pour séduire le tétrarque Hérode Antipas par une danse lascive. Nous avons connu, à même la plaque de verre de mon bureau, une extase me rappelant celle de Meryl Streep et de Clint Eastwood dans le film *Sur la route de Madison*. Cette ultime rencontre avait un goût de « revenez-y » auquel je n'ai pas cédé, malgré les relances de ma partenaire.

J'ai vécu avec Diane, artiste peintre de talent et adorable créature ciselée dans un marbre de Carrare, une passion évanescence cherchant en vain sa conclusion espérée. La crainte d'un mari jaloux nous a laissés sur notre faim. J'ai gardé l'une de ses œuvres la représentant nue, en Vénus, impressionniste par son style et impressionnante par ses dimensions. En l'absence de son mari, nous avons vécu dans son atelier des moments parfumés de thé et de tabac, à parler peinture, avec de rares élans inaboutis.

Hortense, belle veuve dans la quarantaine et fortunée, avait lu quelques-uns de mes romans et m'avait proposé une rencontre dans sa villa, au bord de la Corrèze. Elle me fut si agréable qu'il y en eut d'autres. Hortense flattait mon goût pour ses pâtisseries maison, et souhaitait plus d'intimité à nos rapports. Nous leur avons donné libre cours sur la terrasse dominant la rivière, la nuit surtout, pour éviter la curiosité des pêcheurs. Un accident de la route l'a privée de ses jambes ; elle est morte peu après dans des souffrances atroces.

Je n'ai jamais vu paraître dans ces résurgences la seule femme qui ait vraiment compté pour moi : Renée. Sauf dans les préludes de notre union, je n'ai pas éprouvé pour elle une passion romantique mais une affection qui, bâtie sur le roc, a résisté plus d'un demi-siècle et se poursuit sous un ciel gris et sans orages. Les infidélités dont j'ai joui, sans scrupule, surnagent en pointillé dans ma mémoire, aucune n'ayant pu m'inspirer un roman. Loin d'avoir une nature de satrape, je considère Casanova comme un malade qui voyait en la *consommation*

effrénée de la femme un remède à son stupre. Je ne fais quant à moi que répondre à des élans congénitaux de liberté.

Je me heurte parfois à l'état de dépendance qu'exigent mon âge et ma santé, ce qui me provoque des réactions insolites. À certains moments, je suis pris d'un délire verbal, notamment lorsqu'une alerte sérieuse me fait redouter un séjour en clinique. Martine vient souvent me rendre visite pour assumer un tutorat indispensable, mais surtout veiller à ma condition entre les infirmiers et les aides-ménagères qui alternent dans la maison. Sa présence et ses propos lénifiants me sont plus agréables que les cris des oiseaux sur la terrasse, la présence de Misère et les ballets de moucheron dans le soleil.

OceanofPDF.com

Dimanche 19 avril
Fin de parcours ?

J'ai été contraint, en raison d'une mémoire défaillante et d'une activité digitale devenue aléatoire, de faire mes adieux à ce vieux compagnon fidèle : mon ordinateur. C'est avec émotion, les yeux embués, que je vais l'enfouir à jamais sous sa couverture. J'ai fait ensuite remettre aux étagères les livres en attente de lecture ou propres à me fournir la documentation nécessaire à mes romans historiques.

Les évocations de mes œuvres me reviennent en permanence, comme une source inépuisable. Je me souviens d'avoir chevauché des mammoths avec Cueco, et dessiné avec lui quelques gravures d'animaux sauvages à Lascaux. Durant la guerre de Cent Ans, j'ai parcouru, l'arme au poing, citadelles et châteaux forts. Lors de sa dernière croisade, j'ai vu le saint roi de France, Louis, éviscéré et ses entrailles jetées dans des pots de terre, à titre de reliques pour son royaume. Aux côtés du Titien et du Tintoret, je me suis plongé dans l'ambiance folle de Venise. J'ai vu, lors de la Révolution française, tomber la tête d'un autre roi. J'ai fait retentir le mot « liberté » avec l'anarchiste Louise Michel, applaudi aux succès de Sarah Bernhardt et fait l'amour avec Suzanne Valadon, dans son atelier, sous l'œil d'Utrillo, ivre mort. Et *tutti quanti* !

Devant Martine, à la suite de ces évocations tenant d'un délire, je me suis écrié :

— L'histoire est folle, nom de Dieu ! J'y ai attrapé une sorte de virus dont je ne peux me débarrasser. Qu'on me ramène vite à mon ordinateur ! J'ai quelques idées en tête, alors que j'ai l'impression de vivre dans un appartement qu'on vide de tous ses meubles et bientôt de ma présence ! Veille qu'on ne bazarde pas mes bouquins à la brocante

quand j'aurai passé l'arme à gauche. Tu les donneras à la bibliothèque municipale et mes documents aux archives, pour que quelque chose de moi reste dans cette ville que j'ai aimée comme une maîtresse.

OceanofPDF.com

Lundi 27 avril

Combien de temps a passé depuis le jour où, terrassé par l'émotion, je n'avais pu rester maître de mes propos, au point que ma fille, « affolée », m'a-t-elle dit, a cru ma dernière heure venue, alors que ce n'était qu'une banale perte de conscience ?

Depuis lors, je baigne dans une latence qui a parfois le goût d'une plénitude heureuse. Je viens d'apprendre que l'éditeur Calmann-Lévy a décidé de publier un de mes romans, dont je disais en plaisantant qu'il serait « posthume ». J'espère que ceux qui sont encore en attente verront le jour et que j'aurai plaisir à en corriger les épreuves, avec le secours de Martine, cela va sans dire.

OceanofPDF.com

Mardi 28 avril

Les premiers jours de printemps nous charment de chaleurs précoces. Je passe une partie de l'après-midi sur la terrasse, dans un fauteuil confortable, avec, à portée de la main, une tablette pour ma théière, mes biscuits au chocolat, ma pipe vide – comme Giono – et quelques livres que je me contente de feuilleter. Entre deux concerts de Radio Classique, je me laisse aller à prendre des notes qui sourdent sans cesse dans ma tête, et dont j'ignore la destination.

Depuis quelques jours, je suis repris par l'idée d'un roman, un roman... un roman... Il aura pour titre... Et ce n'est pas... ce n'est pas tout... J'ai d'autres idées... pour des années...

Vive la vie !

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Les Lions d'Aquitaine, R. Laffont, 1985
La Porte noire. Le dernier jour de Rome, R. Laffont, 1986
Amour du Limousin, Fanlac, 1986
Le Bal des ribauds, R. Laffont, 1988
Orages lointains, vol. 2. *La Montagne terrible*, R. Laffont, 1989
Orages lointains, vol. 2. *Demain après l'orage*, R. Laffont, 1990
Napoléon, vol. 2. *L'Aigle et la foudre*, R. Laffont, 1991
Balade en Corrèze, Les trois épis, 1993
Le Beau Monde. Histoire d'Anna Labrousse, servante, R. Laffont, 1994
L'Orange de Noël, R. Laffont, 1994
Martial Chabannes, gardien de ruines, Seghers, 1995
Henri IV, vol. 1. *L'Enfant roi de Navarre*, R. Laffont, 1997
Henri IV, vol. 2. *Ralliez-vous à mon panache blanc !*, R. Laffont, 1997
Cléopâtre, reine du Nil, R. Laffont, 1997
Henri IV, vol. 3. *Les Amours, les passions et la gloire*, R. Laffont, 1997
Orages lointains, vol. 1. *Les Dames de Marsanges*, R. Laffont, 1997
Lavalette, grenadier d'Égypte, R. Laffont, 1998
Henri IV, R. Laffont, 1998
Jeanne d'Arc, vol. 1. *Et Dieu donnera la victoire*, R. Laffont, 1999
Jeanne d'Arc, vol. 2. *La Couronne de France*, R. Laffont, 1999
La Lumière et la boue, vol. 1. *Quand surgira l'étoile absinthe*, R. Laffont, 1999
La Lumière et la boue, vol. 2. *Les Roses de fer*, R. Laffont, 1999
Brive aujourd'hui, Les trois épis, 1999
La Cabane aux fées, Corps 16, 2000
La Tour des anges, R. Laffont, 2000
Les Chiens sauvages, R. Laffont, 2000
Suzanne Valadon, vol. 1. *Les Escaliers de Montmartre*, R. Laffont, 2001
Les Portes de Gergovie, R. Laffont, 2001
L'Auberge rouge. L'énigme de Peyrebeille, Pygmalion, 2001

Soupes d'orties, vol. 1, A. Carrière, 2001
Suzanne Valadon, vol. 2. *Le Temps des ivresses*, R. Laffont, 2001
Le Roman des croisades, vol. 1. *La croix et le royaume*, R. Laffont, 2001
Le Printemps des pierres, R. Laffont, 2001
Le Roman des croisades, vol. 2. *Les Étendards du Temple*, R. Laffont, 2001
L'Aigle des deux royaumes, L. Souny, 2001
Le Roman de Catherine de Médicis, Presses de la Cité, 2002
La Divine. Le roman de Sarah Bernhardt, R. Laffont, 2002
La Passion cathare, vol. 1. *Les Fils de l'orgueil*, R. Laffont, 2002
Le Bonheur des Charmettes, Table ronde, 2002
Fille de la colère. Le roman de Louise Michel, R. Laffont, 2003
Soupe d'orties, vol. 2. *Balade des chemins creux*, A. Carrière, 2003
Un Château rose en Corrèze, Presses de la Cité, 2003
Les Grandes Falaises, Presses de la Cité, 2003
Les Bals de Versailles, R. Laffont, 2004
Soupe d'orties, vol. 3. *De granit et de schiste*, A. Carrière, 2004
La Caverne magique. Le roman de Lascaux, R. Laffont, 2004
Le Château de la chimère. Le dernier amour de George Sand, Table ronde, 2004
Les Amants maudits : George Sand, Musset, Chopin, R. Laffont, 2004
Le Pays du bel espoir, Presses de la Cité, 2004
La Passion cathare, vol. 2. *Les Citadelles ardentes*, R. Laffont, 2004
Les Fêtes galantes, R. Laffont, 2005
Batailles en Margeride, Rouergue, 2005
Le Bal des célibataires, R. Laffont, 2005
Les Fleuves de Babylone, Presses de la Cité, 2005
Le Parc-aux-Cerfs, R. Laffont, 2006
Les Tambours sauvages, Presses de la Cité, 2006
Les Trois Bandits, vol. 1. *Cartouche*, R. Laffont, 2006
Le Temps des moussons, Presses de la Cité, 2006
Chat bleu... Chat noir..., R. Laffont, 2006
Les Trois Bandits, vol. 2. *Mandrin*, R. Laffont, 2007
La Petite Danseuse de Degas, Bartillat, 2007
Les Trois Bandits, vol. 3. *Vidocq*, R. Laffont, 2007
Les Roses noires de Saint-Dominique, Presses de la Cité, 2007

Le Chat et la plume, La Lauze, 2007
La Vallée endormie, R. Laffont, 2007
La Reine de Paris. Le roman de Madame Tallien, R. Laffont, 2008
La Porte du non-retour, Presses de la Cité, 2008
L'Ange de la paix. Le roman d'Olympe de Gouges, R. Laffont, 2008
Les Grandes Libertines. Le roman de Sophie Arnould et Françoise Raucourt, R. Laffont, 2009
Les Prisonniers de Cabrera. L'exil forcé des soldats de Napoléon, Presses de la Cité, 2009
Les Flammes du paradis, De Borée, 2010
Les Villes du silence, Calmann-Lévy, 2010
Tempête sur le Mexique, Calmann-Lévy, 2011
Un vent de paradis. Le roman des troubadours, Robert Laffont, 2011
Un château rose en Corrèze, Presses de la Cité, 2011
Mourir pour Saragosse, Calmann-Lévy, 2012
Beaux nuages du soir, Robert Laffont, 2012
Les Folies de la duchesse d'Abrantès, Calmann-Lévy, 2013
Brive, un art de vivre. Monographie sentimentale, Multiples, 2013
Les Épées de feu, R. Laffont, 2013
L'Orpheline de la forêt Barade, Calmann-Lévy, 2014
Les Rivaless : Lucrèce Borgia et Isabelle d'Este, R. Laffont, 2014
Un monde à sauver : souvenirs, Bartillat, 2015
La Maison des tourbières, Calmann-Lévy, 2015
Un jour de bonheur, R. Laffont, 2015
Rentrées des classes, R. Laffont, 2015
Le Sabre de l'Empire. Joachim Murat, roi de Naples, R. Laffont, 2015
Les Montagnes du jour. Monographie sentimentale des Monédières, Monédières, 2016
Couleurs Venise. La vie de Titien, R. Laffont, 2016
Trois Cavaliers dans la forêt, Ouest-France, 2017
Le Sourire du prince Eugène, Calmann-Lévy, 2017
Les Tentes noires, Calmann-Lévy, 2018
Les Salamandres, Robert Laffont, 2018
La Non Pareille, Calmann-Lévy, 2019
Louise Labé, la scandaleuse, Calmann-Lévy, 2020
Les Méduses bleues (haïkus), illustré par Martine Peucker Braun, Maïade, 2020

OceanofPDF.com

© Calmann-Lévy, 2021

COUVERTURE

Conception graphique : Julien Vermeesch

Photographie : © Louis Monier/Gamma-Rapho/
Getty Images



ISBN 978-2-7021-8398-4

OceanofPDF.com

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Avril](#)

[Mai](#)

[Juin](#)

[Juillet](#)

[Août](#)

[Septembre](#)

[Octobre](#)

[Novembre](#)

[Décembre](#)

[Janvier](#)

[Février](#)

[Mars](#)

[Avril](#)

[Du même auteur](#)

[Page de copyright](#)

OceanofPDF.com